





ŒUVRES

DE M. A. JAY.

[illegible]

ACADÉMIE FRANÇAISE

TOME II

[illegible]

[illegible]

[illegible]

PARIS.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

ŒUVRES

DE M. A. JAY.

II.

ŒUVRES

DE M. A. JAY,

MEMBRE DE L'INSTITUT,

ACADÉMIE FRANÇAISE.

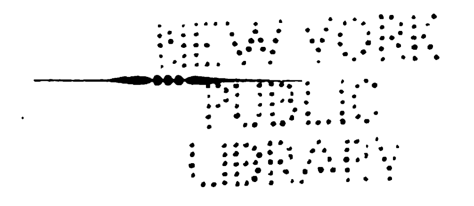


TOME II.

NOUVELLES AMÉRICAINES.

DIALOGUES DES MORTS.

MÉLANGES DE LITTÉRATURE.



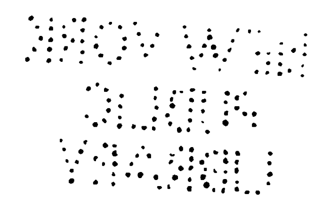
PARIS.

SAUVAIGNAT, LIBRAIRE,

RUE DE L'ANCIENNE COMÉDIE, 1, PRÈS LE CARREFOUR BUSSY,

ET QUAI MALAQUAIS, 3.

1839.



IMPRIMERIE DE A. HENRY,
Rue Gît-le-Cœur, 8.

NOUVELLES AMÉRICAINES

ET

DIALOGUES DES MORTS.

LA PRISON DE NEW-YORK.

Un bon législateur s'applique plus à donner des mœurs qu'à infliger des supplices.

MONTESQUIEU.

C'était en 1794; je témoignai un jour au docteur Brown, célèbre médecin de New-York, le désir de visiter la prison d'état, ou maison de pénitence (1) de cette ville. « Je sais, lui dis-je, que cet établissement mérite

(1) *State-prison*, or *penitentiary house*.

une attention particulière, surtout de la part d'un Européen. Vous êtes dirigés dans toutes vos institutions par des principes de justice et d'humanité qui sont reconnus en Europe, mais qui de long-temps peut-être ne recevront d'application. Vous agissez, tandis que nous dissertons. On sent chez nous tous les vices du système actuel des prisons. Ici vous mettez la main à l'œuvre, vous corrigez les vices que vous apercevez, vous détruisez les abus à mesure qu'ils naissent ; l'expérience vous éclaire, et vous savez profiter de ses leçons.

» — Il ne faut pour cela que du bon sens, me répondit le docteur ; c'est une qualité qu'on peut avouer sans orgueil. Avant de former une entreprise, nous examinons d'abord quel en est le but, et ensuite quels sont les meilleurs moyens pour y parvenir. Les moyens les plus simples et les plus directs obtiennent toujours la préférence. Prenons les prisons pour exemple. Quel est l'objet que la société se propose en condamnant un de ses membres à la détention ? Il est facile de répondre à cette question.

On veut 1° qu'une injure étant faite à la société, celle-ci en reçoive la réparation, afin que la crainte de la peine prévienne les délits de même nature; 2° que la peine soit un moyen d'amélioration pour le coupable, qui, devant, à une certaine époque, être remis en liberté, pourrait de nouveau en faire un criminel usage, si ses penchants et ses habitudes n'étaient pas changés.

» Voilà le but, voici les moyens. Le régime de nos prisons, tel qu'il est suivi, conduit graduellement les prisonniers à l'oubli de leurs anciennes habitudes, à la connaissance et à l'amour de leurs devoirs. L'injustice, l'arbitraire, les mauvais traitements, sont inconnus dans les maisons de pénitence : car, loin de disposer l'âme au repentir, ils la remplissent d'amertume et d'irritation. Les prisonniers, constamment employés à des travaux productifs, subviennent aux frais de leur détention, ne connaissent point les dangers de l'oisiveté, et se préparent des ressources pour un meilleur avenir.

» Mais il serait trop long de vous conter ces choses en détail; il vaut mieux que vous les examiniez vous-même. Il fait un temps superbe; allons à la maison de pénitence; ce sera le but de notre promenade : vous verrez et vous jugerez. »

Chemin faisant, nous réfléchissions sur les causes et les effets de la dépravation humaine. Le docteur Brown me dit : « Les vices sont des maladies de l'âme rarement incurables, mais il faut savoir les traiter ou les prévenir. Si j'avais du loisir, je commencerais un traité d'hygiène morale qui mettrait sur la voie des hommes plus habiles que moi. Ils pourraient rendre un grand service à l'humanité. Dans nos prisons, tout en prenant soin du corps, nous cherchons à guérir l'âme, et le succès répond presque toujours à notre désir. On instruit les détenus, on les plie à des mœurs régulières, on les accoutume au travail; et, sur cent individus qui sortent de la prison, il n'y en a pas deux qui soient repris de justice. Ce résultat est la preuve la plus con-

cluante de la sagesse de notre système. »

Le docteur avait à peine fini ces mots, que nous arrivâmes à la porte de la maison.

La principale façade de cet édifice donne sur la rue Greenwich ; elle a deux cent quatre pieds de longueur. Deux ailes s'avancent de chaque extrémité vers la rivière d'Hudson, et se terminent par deux autres ailes de moindre grandeur. Au-dessus du soubassement sont deux étages d'une hauteur proportionnée à l'élévation du bâtiment. Le toit, couvert en ardoise, est surmonté d'une élégante coupole. Les murs, construits en pierre de taille d'une couleur sombre, s'accordent avec la destination de l'édifice ; leur aspect seul annonce la demeure du crime et du repentir. L'aile du nord renferme une vaste salle entourée de galeries : c'est l'église de la prison. Un hangar bâti en brique s'étend sur le derrière d'une cour spacieuse et contient tous les ateliers de la maison. Dans la cour intérieure sont établies deux pompes qui fournissent une eau excellente. On a creusé dans cette même cour

un grand réservoir où les prisonniers se baignent fréquemment pendant l'été. Un jardin d'une étendue convenable a été dessiné au midi. Toute l'enceinte occupe un espace d'environ huit arpents.

Au moment où la porte s'ouvrait pour nous recevoir, nous aperçûmes l'un des inspecteurs de la maison, ami intime du docteur Brown, qui nous accueillit obligeamment. M. Patterson est l'un des sept inspecteurs de la prison d'état. Ils sont nommés par le gouverneur et son conseil; ils doivent, aux termes de la loi, se former en comité au moins une fois par mois. Ce comité nomme à chaque réunion deux de ses membres, qui, sous le titre de visiteurs, ont la surveillance générale de la maison. Ils s'assurent si les prisonniers sont traités avec humanité et justice; si l'ordre, la décence et la propreté sont maintenus. Ils reçoivent les réclamations des détenus et décident provisoirement sur tous les sujets de plainte; ils observent le caractère et la moralité des prisonniers, exhortent les méchants, encouragent les bons, et font ré-

gulièrement leurs rapports au bureau central.

M. Patterson, nouvellement choisi pour visiteur, nous dit qu'il venait de se faire remettre la note du nombre des prisonniers, de la nature de leurs travaux, de la quantité des malades; enfin, de tous les événements remarquables qui depuis un mois s'étaient passés dans l'enceinte de la prison. Il avait ordonné la punition d'un gardien qui, dans un moment de colère, avait frappé un détenu.

Tandis que nous étions à causer avec l'inspecteur, un des gardiens de la maison vint lui annoncer l'arrivée d'un nouveau prisonnier.

« Nous n'avons jamais vu chose pareille, ajouta-t-il; c'est le scélérat le plus déterminé qu'il soit possible de voir. Ce n'est qu'après la plus vigoureuse résistance qu'on s'est assuré de lui. Il a fallu dix hommes pour en venir à bout, et il en a blessé trois grièvement. Tout enchaîné qu'il est, il voudrait se débattre en-

core, et on ne peut l'approcher qu'avec précaution.

» — Et où est-il maintenant? demanda l'inspecteur.—Au greffe, avec le geôlier, deux gardiens et quatre constables.

» — Suivez-moi, nous dit l'inspecteur. Je veux parler moi-même à cet homme, et le ramener à une situation plus tranquille. Je lui ferai comprendre la folie d'une révolte contre la nécessité. »

Je n'oublierai jamais le spectacle qui s'offrit à mes yeux lorsque nous entrâmes dans la salle du greffe. J'aperçus un jeune homme d'une taille élégante, du visage le plus noble, que le mouvement convulsif d'une furieuse indignation n'avait pu parvenir à défigurer. Je le considérai avec attention. Ses yeux, pleins de feu, annonçaient une âme ardente. Il avait à côté du sourcil gauche une légère cicatrice qui ajoutait à l'expression de sa physionomie; ses cheveux, d'un châtain clair, faisaient ressortir la vive blancheur de son

teint; il était en tout si remarquable que je le peindrais encore de souvenir, si je savais manier le pinceau.

Ce malheureux avait les pieds et les mains liés avec de grosses cordes, et il était soutenu par deux hommes qui avaient la frayeur peinte sur le visage.

« Qu'on détache ces liens! dit gravement le vénérable inspecteur.

» — Prenez garde à ce que vous allez faire, répondit l'un des constables: c'est un furieux, capable, s'il est remis en liberté, d'assommer toute la prison. Il vaudrait mieux, maintenant qu'il est garrotté, le jeter tout simplement dans un cachot et l'y laisser mourir de faim. C'est une bête féroce qu'on n'apprivoisera jamais.

» — Ne parlez pas ainsi, répliqua l'inspecteur; n'insultez pas à l'humanité, même dans ses plus déplorables égarements. Qu'on me donne le bulletin du prisonnier! »

Le constable lui remit, selon l'usage, un papier qui renfermait en abrégé le récit du crime pour lequel le prisonnier avait été condamné, des circonstances de son procès, et un aperçu de son caractère, tracé d'après des informations prises sur sa vie passée.

Après avoir lu attentivement ce bulletin, « Henri Fitz-Allan, dit M. Patterson, je vais faire détacher vos liens ; promettez-moi de vous abstenir de tout acte de violence : elle serait inutile, et vous exposerait à des mesures de rigueur que vous pouvez éviter.

» — Je ne promets rien, répliqua le prisonnier d'un ton farouche. Hommes injustes et barbares, délivrez-moi de la vie ; c'est le seul service que vous puissiez me rendre.

» — Est-ce que vous doutez de la justice de votre condamnation ? N'avez-vous pas attaqué Patrice Burke, votre compatriote ? ne l'avez-vous pas mis en danger de la vie ?

» — Les lois me refusaient justice : je me

la suis faite à moi-même; j'ai usé de mon droit naturel.

» — Le droit de se rendre justice à soi-même existe dans les forêts qu'habitent les sauvages, mais non dans les sociétés policées.

» — J'ai quitté mon pays pour venger une injure; je croyais trouver la liberté dans cette république si vantée : me voilà dans les fers.

» — Le crime vous y a conduit, la justice vous y retient, le repentir peut vous en tirer. Est-ce *la liberté* du crime que vous comptiez trouver parmi nous? Vous l'auriez plutôt rencontrée sous le despotisme : c'est là seulement qu'elle peut exister.

» — Je me sentais né pour le commandement, et je suis esclave.

» — Esclave du vice, j'en conviens. La vertu peut briser cette servitude.

» — Que voulez-vous faire de moi?

» — Un honnête homme, un bon citoyen; vous donner des idées justes, vous inspirer des sentiments honorables, adoucir la férocité de vos mœurs, vous habituer à l'ordre et au travail.

» — Que dites-vous? des travaux forcés!

» — Non : vous solliciterez vous-même le travail comme une faveur.

» — Jamais!

» — Avant trois jours. Mais vous souffrez, votre situation m'afflige.

» — Est-ce que vous plaignez mon sort?

» — De toute mon âme, et je voudrais l'adoucir. »

Ici M. Patterson jeta de nouveau les yeux sur le bulletin, parla bas à l'un des constables, et, revenant au prisonnier, lui dit avec véhémence : « Malheureux, vous

vous désespérez et vous avez une mère! »

A ces mots, la physionomie du jeune homme éprouva une altération soudaine. Ce nom de mère avait pénétré jusqu'au fond de son cœur; et, malgré tous les efforts qu'il faisait pour se contenir, de grosses larmes paraissaient prêtes à tomber de ses yeux.

« Détachez ces cordes, dit M. Patterson d'un air ému : il n'y a plus rien à craindre; je réponds de tout. »

Henri Fitz-Allan gardait le silence. Les nœuds des cordes étaient si fortement serrés qu'on fut obligé de les couper. Cette opération finie, l'inspecteur dit au gardien : « Vous voyez que les vêtements de ce jeune homme sont en pièces, que son corps est couvert de poussière; conduisez-le au bain et donnez-lui un habillement propre. Vous nous le ramènerez ensuite.—Fitz-Allan, suivez cet homme, et souvenez-vous que vous avez une mère. »

A ces paroles, prononcées d'un ton patriarcal, Henri baissa la tête et sortit sans proférer un seul mot.

« Il est vaincu, nous dit l'inspecteur. J'ai vu par son bulletin que sa mère réside à New-York, dans Broad-street; je l'ai envoyé chercher. Sa présence était le dernier moyen que je voulais employer, et il était infaillible. Nous n'avons pas eu besoin d'en venir là. Je parierais bien que le cœur de ce jeune homme n'est pas entièrement corrompu. On me l'a dépeint comme un dissipateur, adonné au jeu et à la débauche, et capable des plus grands excès. Nous lui ferons suivre un régime approprié à ce genre de maladie : les liqueurs fermentées lui seront interdites; une nourriture saine et rafraîchissante adoucira son sang; une occupation régulière fixera son imagination, et de sages conseils éclaireront son esprit. Nous en ferons un homme nouveau. »

Je hasardai alors une parole, et je dis à l'inspecteur : « Mais s'il s'obstine à ne pas travailler?

» — Cela ne s'est jamais vu, répondit M. Patterson. Nous avons, pour vaincre l'obstination des prévenus, le confinement solitaire. Ce sont des cellules de huit pieds sur six de largeur et neuf d'élévation; elles sont très propres, bien aérées, éclairées par un jour qui vient d'une large fenêtre percée à la hauteur de huit pieds, mais sans autre meuble qu'un bois de lit, un matelas, des draps et des couvertures. C'est là que nous renfermons le prisonnier qui refuse de travailler. Il y jouit du loisir le plus complet, et ne communique même avec le silencieux porte-clé qu'une fois par jour, lorsque celui-ci lui apporte sa nourriture. Jamais un détenu, quelque opiniâtre qu'il fût, n'a supporté plus de deux jours cet abandonnement total de tout être vivant, cette solitude, ce silence que nulle voix humaine ne vient interrompre; il réclame bientôt le travail comme un bienfait, et il est très rare qu'il s'expose deux fois à ce redoutable isolement.

» — A quel genre de travail destinez-vous ce jeune homme?

» — Il choisira lui-même. Nous avons dans la maison des métiers de tisserand, des établis et des outils de menuisier, des boutiques de cordonniers, de tailleurs; quelques détenus sont employés à scier du marbre, à le polir, à faire des copeaux de bois de cèdre, à broyer du plâtre, à carder de la laine, à battre du chanvre; les plus faibles et les plus maladroits épluchent de la laine, du coton, du crin, de l'étoupe. Chacun est payé à raison de son travail. Je serais bien surpris si le nouveau détenu, qui a beaucoup de forces à dépenser, ne choisissait pas l'état de menuisier : c'est un des plus lucratifs. Mais j'aperçois qu'on nous le ramène; vous le trouverez plus calme et plus raisonnable. »

Henri Fitz-Allan reparut en effet. Toute son énergie semblait retirée dans son âme, et nulle trace de fureur n'altérait la beauté singulière de ses traits. L'habillement de la maison, qu'il avait revêtu, était propre, commode et décent. « Je vous revois avec plaisir, lui dit l'inspecteur. Prenez courage, mon ami : je vois que vous n'êtes âgé que de vingt-

trois ans : ainsi vous avez devant vous un long avenir. J'ai appris que Patrice Burke, votre antagoniste, était hors de danger. Vous n'aurez donc à subir que trois ans de détention, et vous pouvez même en abréger la durée par une conversion totale et une conduite régulière. J'aurai les yeux sur vous; le gouverneur a de l'amitié pour moi, et il pourra user de sa prérogative en votre faveur, si vous vous rendez digne du bienfait de la liberté. »

Comme M. Patterson achevait ces paroles, une femme âgée, c'était la mère du prisonnier, se précipite au milieu de nous, et tombe dans les bras du jeune homme. Qui pourrait peindre cette scène de douleur? qui pourrait rendre les gémissements d'une mère redemandant son fils et pleurant sur son malheur? Ce fut alors que l'émotion du prisonnier, si long-temps contenue, éclata sans mesure; il versait des torrents de larmes sur les cheveux blancs de sa mère, de la seule amie qui lui restât au monde. Opprimé de sanglots, il la pressait sur son cœur. Bientôt après il la repoussa.

« Éloignez-vous, lui dit-il. Pourquoi vous êtes-vous attachée à mes pas ? Que n'êtes-vous restée dans notre petite demeure ? vous y auriez vécu en paix. Mais je vous retrouve toujours près de moi ; partout où le malheur m'a conduit, je n'ai pu vous éviter. Faible, âgée comme vous êtes, pourquoi traverser les mers et suivre un fils voué dès sa naissance à la mauvaise fortune ?

» — Mon fils ! mon fils ! telles étaient les paroles de la pauvre femme.

» — Retournez à Derrimore, dans ce lieu que j'ai tant aimé et que je ne reverrai plus ! Allez retrouver nos bons voisins, qui vous chérissent, et ne leur parlez jamais de moi. Laissez-moi mourir ici de honte et de désespoir.

» — Non, tu ne mourras pas, s'écria la vieille femme, en prenant les mains de son fils. Je ne te quitte plus ; je veillerai sur toi. Je t'ai nourri de mon lait, je t'ai bercé sur mon sein, et tu dois me fermer les yeux.

» — Vous avez raison, dit M. Patterson : ce serait le devoir de votre fils de soutenir votre courage, et c'est vous qui cherchez à lui donner de l'énergie. Consolez-vous tous les deux. Engagez votre fils à la docilité, à la résignation. Ce malheur qui vous paraît si terrible deviendra peut-être un jour pour vous deux une source de félicité. Vous avez deux heures pour vous entretenir librement. Ce temps écoulé, ajouta l'inspecteur en se tournant vers le gardien, vous conduirez le prisonnier dans la chambre qui lui est destinée, et vous l'instruirez de ses premières obligations. Henri, dit l'inspecteur en s'adressant de nouveau à Fitz-Allan, songez que vous êtes ici sous l'empire de la loi, que nul puissance humaine ne peut vous y soustraire. Votre mère vous rendra visite deux fois par semaine; une mauvaise conduite pourrait seule vous enlever cette consolation.

» — Que Dieu vous bénisse! répondit la bonne femme en sanglotant, que Dieu vous bénisse! je ne croyais pas trouver ici de la pitié. »

Nous sortîmes avec l'inspecteur, qui nous dit : « Je prévois que le caractère de cet homme nous donnera de l'occupation. Il y a bien un fonds de sensibilité dans son âme; mais je crains que l'habitude du vice et la violence des passions ne résistent long-temps au régime qu'il sera forcé de suivre. Ce serait dommage : les mêmes facultés dont il a fait un coupable usage pourraient, avec une autre direction, l'élever à une place honorable dans la société. J'avoue qu'il m'intéresse et je ne le perdrai pas de vue.

» — Je présume, d'après ce discours, dis-je à M. Patterson, que ce jeune homme est Irlandais.

» — Votre conjecture est juste, me répondit-il : il est né à Derrimore, dans le comté de Clare. Les Irlandais détenus sont chez nous en plus grande proportion que les autres étrangers : c'est qu'en général leur éducation est plus négligée. Mais il faut que je vous quitte; nous avons une réunion d'inspecteurs, et je crains de me faire attendre. »

Après avoir pris congé de ce digne homme, je me séparai du docteur Brown, et je regagnai Pearl-Street, où je demeurais, réfléchissant à la scène dont j'avais été témoin, et avec le désir d'apprendre ce que deviendraient Fitz-Allan et sa mère.

—

SUITE DE

LA PRISON DE NEW-YORK.

Dieu fit du repentir la vertu des mortels.
VOLTAIRE.

Quinze jours s'étaient écoulés depuis cette aventure, lorsque, revenant du Bowery, faubourg de New-York, où j'avais été rendre visite à un ami, je rencontrai M. Patterson. Après les civilités d'usage, je lui demandai des nouvelles de notre prisonnier. « J'espère, lui dis-je, qu'il se conduit bien, et que vous en êtes content.

» — Je ne sais trop ce qui en arrivera, répondit M. Patterson. Cet homme a une trempe d'âme peu commune, et il faudra de grands efforts pour dompter son caractère. Il est sujet à des accès de fureur dont je cherche à démêler la cause. Cela tient, je pense, à quelque souvenir bien douloureux, à quelque

profonde blessure du cœur. Il est de plus rempli d'orgueil, et ne veut pas se soumettre à des travaux qu'il regarde comme une humiliation. Depuis trois jours il subit le confinement solitaire, et, ce qui paraît incroyable, il ne témoigne pas le désir d'en sortir.

» — Et qu'est devenue sa malheureuse mère ?

» — Elle ne quittait point le seuil de la prison. Assise sur le banc de pierre qui est près de la porte, et toujours baignée dans ses larmes, elle semblait n'exister que pour attendre l'instant où elle reverrait son fils. La fatigue, les inquiétudes, la douleur, l'ont rendue malade. Comme elle est étrangère dans le pays, sans protection, sans fortune, je l'ai recueillie dans ma maison, où elle a tous les jours des nouvelles de son fils, et où notre ami le docteur Brown lui donne des soins assidus.

» — Voilà un dénoûment que nous n'avions pas prévu.

» — Il faut en tout de la patience. Si ce jeune homme résiste au régime établi dans nos maisons de pénitence, c'est qu'il est tout-à-fait dépravé, et que la gangrène morale est arrivée au cœur; ce sera le premier exemple de ce genre. Mais on ne peut encore rien décider à cet égard. Il faudrait, pour désespérer de sa guérison, que tous ses sentiments fussent pervertis. Cependant il aime sa mère, je ne saurais en douter; la piété filiale ne s'accorde point avec une corruption complète : c'est une prise que nous avons sur lui pour l'attirer graduellement dans des voies salutaires. Vous voyez que pour gouverner nos maisons il faut avoir quelque connaissance du cœur humain.

» — Et l'amour de la vertu. Je ne sais rien de plus noble, de plus sublime que les fonctions que vous remplissez. C'est à vous que devrait appartenir cette gloire que la folie de l'homme accorde à ses destructeurs : loin de coûter des larmes à l'humanité, c'est pour elle que vous triomphez; vos conquêtes sont autant de bienfaits pour votre pays. Que d'hom-

mages, que de reconnaissance ne doit-il pas à votre dévouement !

» — Il ne nous doit que de l'estime. C'est une dette que nous acquittons en retour de la liberté dont nous jouissons, de l'égalité qui règne parmi nous, de la justice de nos lois. Si ce que vous appelez la gloire, si même la moindre rétribution pécuniaire était attachée à nos fonctions, il s'y mêlerait quelque chose de personnel qui en altérerait la pureté. Il y aurait alors moins de zèle que d'ostentation, moins de réalité que d'apparence, et l'on rechercherait plutôt les suffrages du public que ceux de sa conscience. Tout ce faste est bon dans les monarchies, où les vertus ont leur tarif, où les devoirs sont soldés en monnaie de bon aloi ; mais ce serait un contre-sens dans notre république. Nous administrons nous-mêmes nos affaires, et l'intérêt de tous est aussi l'intérêt de chaque citoyen. Ainsi, quand je rends un service à la société, c'est un service que je me rends à moi-même. Vous voyez bien que nous ne sommes pas tout-à-fait désintéressés.

» — Je vois que vous êtes dignes de la liberté. C'est le plus grand éloge que puisse mériter un peuple. Mais puisque nous sommes sur ce sujet, permettez-moi de vous demander quelques éclaircissements sur l'état actuel de vos mœurs.

» — Je suis prêt à vous répondre.

» — On ne saurait nier que vous ne soyez le peuple le plus libre et peut-être le plus heureux de la terre, si du moins le bonheur consiste dans la paix, l'abondance et la sécurité. Mais il me semble qu'il vous manque quelque chose. La culture des beaux-arts est une source de jouissances dont vous êtes privés. On chercherait en vain parmi vous ces palais magnifiques, ces jardins dessinés avec goût, ces temples majestueux, tous ces grands édifices, chefs-d'œuvre du génie, qui font l'orgueil de nos cités et l'admiration des étrangers. Vos théâtres sont mesquins, vos acteurs médiocres; vous n'avez pas même l'idée de ce qu'est un grand opéra, avec ses machines, ses décorations et ses ballets. J'en conclus que vous

n'êtes pas encore tout-à-fait civilisés : car nous regardons tout cela comme les résultats nécessaires d'une haute civilisation. Il nous faut, à nous autres Européens, de grands artistes, d'excellents comédiens, des compositeurs de musique, des spectacles de tout genre, des poètes, des beaux-esprits des deux sexes, des académies, et même des athénées. Sans cela, nous nous ennuierions à périr, nous ne serions pas heureux.

» — Avant de vous répondre, je voudrais savoir ce que vous entendez par le terme de civilisation.

» — Un moment ; je n'y avais pas encore assez bien réfléchi.

» — Permettez-moi de vous aider. En cherchant quel doit être le but de ce que vous nommez civilisation, peut-être découvrirons-nous sa véritable définition. Dites-moi si ce but n'est pas d'éclairer un peuple sur ses droits et sur ses devoirs, de lui en inspirer le sentiment, de le conduire à exercer les uns et

à remplir les autres dans toute leur étendue. N'est-ce pas là le but de la civilisation.

» — Je le pense comme vous.

» — Prenez-y garde, vous seriez forcé de conclure que ce ne sont ni les spectacles, ni la peinture, ni la musique, ni la danse, ni les merveilles de l'architecture, qui sont l'objet véritable de la civilisation.

» — Mais pourquoi limiter ainsi la question, et chercher un but unique à ce qui peut en avoir plusieurs?

» — En voici la raison. C'est pour arriver à une bonne définition, c'est-à-dire à une idée exacte de la chose. Chaque science a son but particulier. L'astronomie, par exemple, s'occupe du mouvement des astres, nous apprend en vertu de quelles lois ils s'attirent ou se repoussent, nous fait connaître leurs distances réciproques, et les ellipses qu'ils parcourent. La médecine a pour but la guérison des maladies qui affligent l'humanité. Il en

est ainsi de toutes les sciences. Il n'y aurait donc que la civilisation, ou, en d'autres termes, l'art de perfectionner l'homme social, qui manquerait d'un but propre à lui seul. Qu'en pensez-vous?

» — J'entrevois qu'il serait possible que vous eussiez raison, et qu'on pourrait définir la civilisation la marche des peuples vers l'état le plus favorable au développement de la raison humaine et aux intérêts réels des sociétés.

» — C'est où je voulais vous amener. Maintenant, si vous pouvez me prouver que l'homme ne peut être raisonnable et libre sans cet appareil de luxe et ces prodiges des arts dont vous avez parlé, j'avouerai que nous sommes moins avancés que vous en civilisation.

» — Je vois que je n'avais pas une connaissance parfaite de la question, et je vous remercie de m'avoir éclairé.

» — Je crains que vous ne m'accusiez de

présomption; mais je veux aller plus loin. J'ai souvent pensé que les États-Unis, quoiqu'on n'y trouve ni un opéra comme celui de Paris, ni un temple comme Saint-Pierre de Rome, ni vos grandes collections de tableaux et de statues, est le pays le plus civilisé du monde. Je ne méprise point les beaux-arts: ils sont l'ornement de la cité. Mais nous avons posé l'édifice social sur des fondements solides, nous en avons construit et achevé les diverses parties; quant à vous, vous n'avez soigné que la décoration.

» — *J'espère* que vous ne suivrez pas les conseils de Platon, qui voulait bannir les poètes de sa république.

» — Non, sans doute. La poésie, qui se nourrit de sentiments héroïques et de grandes images, convient parfaitement à nos mœurs républicaines; elle fait nos délices. Il est même peu de fermiers américains chez lesquels on ne trouve un Milton et un Shakspeare. La culture de l'esprit est générale dans nos campagnes comme dans nos villes.

Les lumières nécessaires à notre position sociale sont universellement répandues. Point d'artisan, point de laboureur qui ne sache lire, écrire et calculer, qui ne connaisse les lois de son pays, qui n'en apprécie les institutions, et qui ne versât, au besoin, son sang pour les défendre. De là vient l'amour de l'ordre et le respect de la propriété; de là vient aussi que les crimes sont si rares parmi nous.

» A peine aurions-nous besoin d'une prison sans le concours d'étrangers qui traversent les mers et nous arrivent avec leur ignorance et leurs penchants vicieux. La plupart d'entre eux s'améliorent en vivant au milieu de nous, les autres s'éloignent ou retournent dans leur pays natal. Si, à la fin de sa détention, ce jeune Irlandais, dont le malheur vous a intéressé, n'était pas entièrement changé dans ses sentiments et ses mœurs, croyez-vous qu'il pût résider long-temps dans une contrée où la fortune et la considération ne s'obtiennent point sans travail et sans probité.

» — Je conçois bien ce que vous me dites là, mais il me reste un éclaircissement à vous demander. Vous avez raison de dire que je prends intérêt au sort de votre prisonnier. Il a inspiré le même sentiment à tous les spectateurs de la scène déchirante dont nous avons été témoins. Mais, en supposant qu'il renonce à ses habitudes dépravées, qu'il acquière le goût du travail, en un mot qu'il devienne digne d'estime, quel bonheur l'avenir peut-il lui réserver? flétri par une condamnation judiciaire, avili par son séjour même dans une maison de correction, que peut-il espérer des hommes? quel rang occupera-t-il dans la société?

» — Celui d'un honnête homme et d'un bon citoyen. Vous nous jugez toujours avec vos préjugés d'Europe. Nous attachons de la flétrissure au vice, et non à la réparation que la société exige de l'outrage commis envers elle. La réparation faite, si le coupable montre de la vertu, s'il remplit ses devoirs envers lui-même et envers les autres, tout est oublié. C'est un malheureux qui a échappé au

naufrage des passions, et qui est recueilli sur une terre hospitalière ; il y perd, avec le secours du temps, le souvenir de ses dangers et de ses maux ; ou s'il se les rappelle, c'est pour mieux sentir le repos et le bonheur dont il jouit. Je pourrais vous citer des hommes considérables par leur fortune et leur mérite, dont la jeunesse orageuse a eu besoin de correction et de repentir. Aujourd'hui ils vivent honorés parce qu'ils sont devenus honorables. »

Comme M. Patterson achevait ces mots, nous arrivâmes à la porte de sa maison. Il y fut reçu par sa fille Hannah, jeune personne d'une figure angélique; elle attendait son père avec impatience, comme si elle avait quelque secret important à lui communiquer. Je me retirai de mon côté, après avoir remercié M. Patterson des bonnes leçons qu'il venait de me donner.

—

HISTOIRE

DU

PRISONNIER DE NEW-YORK.

Heureux qui, satisfait de son humble fortune,
Vit dans l'état obscur où les dieux l'ont placé!

RACINE.

Quelques semaines après les événements dont je viens de parler, diverses circonstances me décidèrent à quitter New-York, et à établir ma résidence à Boston. J'habitais cette ville depuis neuf ans, lorsque je résolus de revenir en Europe; mais, avant d'exécuter ce projet, je voulus visiter les états de l'Union que je ne connaissais pas encore, et pénétrer, s'il était possible, dans l'ancienne colonie française du Canada. Ce fut dans le cours de ce voyage que je retrouvai mon pri-

sonnier de New-York. Si je n'avais pas consulté des notes rédigées avec un profond respect pour la vérité, rien ne m'aurait été plus facile que de donner à mes récits un intérêt de roman. Je me serais mis en route sans annoncer d'avance ce qui devait arriver; je vous aurais promené de rivage en rivage; nous aurions traversé ensemble les vastes forêts et les lacs immenses qui s'étendent au loin dans les régions occidentales de l'Amérique du Nord. Quel champ étendu pour des descriptions pittoresques qui auraient bravé toute critique, puisque personne n'aurait pu en prouver l'inexactitude! Un jour nous serions arrivés, harassés de fatigue, au pied de quelque montagne très escarpée. Là, dans une caverne d'un aspect effrayant, où l'on ne parvient qu'avec beaucoup de peine, et en franchissant, à l'aide d'un tronc d'arbre, un torrent qui se précipite avec impétuosité sur un lit de rochers granitiques, j'aurais rencontré mon héros. Étonnement mutuel, reconnaissance théâtrale, scène de misanthropie, tout aurait contribué à remuer les imaginations et à produire de grands effets. Je me suis

volontairement privé de ces avantages; je ne m'attache qu'aux réalités: tous les voyageurs ne pourraient pas avec justice en dire autant.

Ce qu'il y a de certain, c'est que je n'avais cessé d'entretenir une correspondance avec un ami, habitant de New-York. Au bout de deux ans, il m'apprit que la grâce de Henri Fitz-Allan venait d'être accordée. La fièvre jaune s'était déclarée à New-York, où elle avait fait de grands ravages. Henri s'était retiré dans une ferme qu'il cultivait, près de Skeensborough, commune située sur les bords du lac Champlain, et qui appartient à l'état de New-York. Mon correspondant ajoutait que ce jeune homme avait épousé miss Hannah, fille de M. Patterson, dont je conservais un précieux souvenir.

En examinant mon itinéraire sur une grande carte de l'Amérique du Nord, je vis que, pour rentrer dans les États-Unis, je pourrais m'embarquer à Saint-Jean, ville anglo-française dans le bas Canada, à l'ex-

trémité septentrionale du lac Champlain, et prendre terre au port de Skeensborough, d'où je gagnerais sans peine Albany et New-York. Ce nom de Skeensborough me rappela Fitz-Allan et Hannah Patterson; je me proposai de les voir en passant et de prendre leurs commissions pour New-York. Il entrait un peu de curiosité dans ce projet.

Me voilà donc en route. Après avoir remonté la rivière d'Hudson jusqu'à près de trente lieues de son embouchure, je me rends à Skenectady, je traverse le territoire du Genessée, en me dirigeant vers le lac Érié. Ce fut à mon arrivée près de ce lac que je rencontrai la tribu indienne des Sénécas, qui faisait autrefois partie de la sainte alliance des Iroquois (1). Cette confédération a longtemps réglé les destinées des habitants de la

(1) Ou, suivant l'expression anglaise, des cinq nations (*five nations*), savoir : les Mohawks, Senecas, Tuscaroras, Onondagas et Cayugas.

forêt. Je fus très bien accueilli de ces Indiens, qui n'ont pas la moindre idée des bienfaits de la civilisation. On ne voit chez eux ni maison d'arrêt, ni gendarmes, ni tribunaux d'inquisition. Ils sont si barbares, qu'on passerait sa vie entière au milieu d'eux sans jouir du spectacle d'une exécution à mort; j'ajouterai ce que dit Montaigne pour démontrer leur infériorité à notre égard : « Ils ne portent point de haut-de-chausses. »

Je pourrais m'étendre à loisir sur toutes les particularités de mon voyage; et, dans la situation d'esprit où je me trouve, ce n'est pas sans quelque effort que je résiste à cette tentation. J'aurais du plaisir à décrire, à ma manière, la grande cataracte de Niagara, un coucher du soleil sur le lac Ontario, et à rappeler quelques incidents qui me paraissent remplis d'intérêt. Mais il serait possible que le lecteur en jugeât autrement, et je me hâte d'arriver à Skeensborough.

Mon premier soin fut de m'informer où demeurait le fermier Henri Fitz Allan. On

m'apprit que sa ferme était peu éloignée, et l'on m'indiqua la route de telle sorte que je ne pouvais m'égarer. Je remis ma visite au jour suivant.

Le lendemain, c'était le 1er septembre, la pureté du ciel et la fraîcheur du temps invitaient à la promenade; je m'acheminai vers la ferme de Fitz-Allan, située sur le penchant d'une colline, à environ trois milles du lac Champlain. Deux massifs de magnoliers et de sassafras, qu'on m'avait indiqués, me servirent de point de reconnaissance. Au bas de la colline, s'étendent de vastes pâturages qu'arrose une petite rivière qui, après avoir fait tourner un moulin à scie, verse ses eaux dans le lac. Je traversai la rivière sur un pont de bois construit pour l'usage du moulin, et j'aperçus bientôt la maison principale de la ferme. J'y montai par une route sinueuse, bordée d'érables et de tulipiers. Arrivé sur un plateau d'environ vingt-cinq à trente arpents, j'aperçus deux enfants d'une figure charmante : ils s'amusaient à cueillir, dans des corbeilles d'osier, une baie noire connue dans

le pays sous le nom de *wortle-berry*, espèce de vaccinium dont les Américains sont assez friands. Ces enfants ne s'éloignèrent point à mon approche; l'un d'eux, c'était une petite fille, me regardait avec attention. J'admirais la fraîcheur de son teint, et sa blonde chevelure, qui tombait en grosses boucles sur ses épaules blanches comme la neige. Son frère vint au-devant de moi d'un air résolu, et me demanda si j'allais à la ferme. Je répondis que telle était mon intention. « Alors, dit-il, je vais avertir maman; » et il se mit à courir vers la maison. Je m'approchai de la petite fille, que je pris par la main, et à qui je demandai son nom. « Je m'appelle Harriet, répondit-elle; je veux aller trouver mon frère. — Eh bien! nous irons ensemble. » Je la pris dans mes bras, sans qu'elle fît aucune résistance, et je m'avançai vers la porte de la ferme. J'y fus reçu par une jeune femme d'une beauté remarquable. Elle était vêtue d'une robe de toile blanche des Indes, retenue par une ceinture bleue : c'était Hannah elle-même. « Je suis fâchée, me dit-elle, de la peine que vous donne cette petite fille. Entrez,

vous devez être fatigué; je vais vous faire servir quelques rafraîchissements. »

Après les compliments d'usage, j'entrai dans un salon très propre, orné de glaces, d'un tapis de pied, et de meubles d'acajou. Une femme âgée, assise près d'une fenêtre, s'occupait d'un travail de couture; à côté d'elle, un enfant sommeillait dans un joli berceau. Tout, dans cette maison, respirait l'aisance, la paix et le contentement. Je ne pus m'empêcher de faire cette observation à la jeune femme, qui semblait, en me regardant, chercher les traces d'un souvenir presque entièrement effacé. « Cette tranquillité, cet air de bonheur qui vous frappent, me répondit-elle avec un sourire gracieux, nous le devons à mon mari, qui est allé faire un tour dans la ferme, et qui ne tardera pas à rentrer; c'est lui qui prend soin de notre félicité, et c'est une tâche qui le rend heureux lui-même. Mais pardonnez si je vous parais indiscrète : il me semble que je vous ai vu en d'autres temps; l'accent de votre voix et les traits de votre visage ne me sont pas étrangers.

» — Vous ne vous trompez point, lui dis-je; j'ai eu le plaisir de vous connaître, ainsi que votre digne père, M. Patterson. J'espère le revoir en passant à New-York.

» — Vous ne le verrez plus dans ce monde, répondit Hannah en soupirant; il y a près de huit ans que mon père est mort, et je ne suis pas encore consolée de cette perte : j'aurais eu tant de plaisir à soigner sa vieillesse (1)! »

Comme elle achevait ces mots, je vis entrer Henri Fitz-Allan, que je reconnus sans hésitation, tant j'avais été frappé de l'expression de sa figure. Je remarquai seulement que son teint avait été bruni par le soleil, ce qui donnait un caractère encore plus mâle à sa physionomie.

---

(1) Je lis sur mes notes ces mots : « *To nurse his old age.* » L'énergie de cette expression ne peut se rendre en français.

« Mon cher Henri, dit madame Fitz-Allan, voici un vieil ami de mon père qui vient nous demander l'hospitalité.

» — C'est un devoir, répondit-il, qu'il nous sera doux de remplir. » Et il me tendit la main, que je serrai avec affection.

Pendant ce dialogue, les préparatifs du dîner avaient été achevés, et nous passâmes dans la salle à manger. Le couvert était d'une propreté recherchée. Je trouvai le *roast-beef* excellent, et le cidre délicieux. Il y avait aussi quelques friandises du pays, entre autre un *wortle-berry-pudding*, dont je fis l'éloge en regardant les enfants. « C'est ma sœur et moi qui avons ramassé les *berries*, dit le jeune garçon, et c'est notre bonne maman qui a fait le *pudding*. »

J'avais aussi reconnu la bonne maman: c'était cette pauvre femme qui m'avait paru si touchée du malheur de son fils à l'époque de sa détention.

Les dames et les enfants s'étant retirés au dessert, Fitz-Allan me dit, en me versant un coup de vin de Portugal : « J'ai remarqué quelque contrainte dans votre langage lorsque ma femme et ma mère étaient avec nous. Vous avez connu M. Patterson : il est donc probable que vous savez une partie de mon histoire ; mais cela ne doit nullement vous gêner. Vous pouvez parler avec liberté devant Hannah ; elle a autant de raison que de vertus et de bonté. Je ne suis plus l'homme emporté, le furieux qui a fait quelque bruit dans le monde ; vous ne voyez en moi qu'un bon père de famille et un fermier laborieux. »

Je lui rappelai alors que j'avais été témoin de la scène qui s'était passée au greffe de la prison de New-York ; j'ajoutai que son infortune m'avait inspiré beaucoup d'intérêt.

« Je suis bien changé maintenant, me répondit-il avec un sourire, et je dois regarder cette journée comme la plus heureuse de ma

vie. Elle a commencé l'époque de ma réformation et de mon bonheur.

» — Vous étiez cependant très affecté de votre aventure, et l'on paraissait avoir peu d'espérance de vous ramener à un état plus calme.

» — Cela est vrai. Je pourrais vous en dire la cause; mais ce serait une histoire trop longue à vous raconter dans ce moment. Je veux que vous visitiez ma ferme. Ce soir, après le thé, je vous ferai connaître les principaux événements qui ont précédé et suivi mon arrestation. Vous verrez à quels périls j'ai échappé, et combien je dois rendre grâce au ciel d'une détention que je considérai dans le temps comme une criante injustice et un malheur irréparable. »

Nous sortîmes ensemble, et j'admirai le tableau qui s'offrait à nos regards. Le lac Champlain s'étend au loin vers le nord; une brise légère agitait doucement ses eaux transparentes. Des îles couvertes de sumacs, d'é-

rables, de saules noirs, de peupliers argentés, de charmes de la Virginie, reposent la vue en variant la perspective. Du côté de l'est, des maisons rustiques sortent çà et là du milieu des bois; des troupeaux d'espèces variées errent dans les plaines, ou paraissent suspendus sur le penchant des collines; tandis qu'à l'occident, des masses énormes de rochers, de formes irrégulières et fantastiques, s'élèvent à une grande hauteur, et servent de base aux montagnes vertes, dont les cimes couronnées de nuages bornent l'horizon.

Après avoir contemplé à loisir ce magnifique tableau, nous visitâmes les plantations et les champs qui composent la ferme de Fitz-Allan. Il ne négligeait aucune des améliorations récentes de l'agriculture européenne. Je vis avec plaisir qu'il avait substitué aux clôtures ordinaires du pays, formées de longues perches de bois, des haies vives entremêlées d'arbres à fruits. Je lui fis aussi compliment sur le nombre de ses ruches, sur la beauté de ses vaches et de ses brebis.

A peine étions-nous rentrés que le thé fut servi. Ce nouveau repas terminé, Fitz-Allan, s'adressant à sa femme, lui dit : « Hannah, notre hôte veut absolument que je lui raconte mes aventures.

» — Eh bien ! mon ami, répondit la jeune femme, il faut satisfaire son désir. Je suis sûre que ce n'est point l'effet d'une vaine curiosité, et qu'il y entre un véritable intérêt pour nous.

» — Vous ne vous trompez pas, répliquai-je aussitôt; c'est aussi pour mon instruction : je voudrais bien savoir comment on devient heureux.

» — Je suis né à Derrimore, petite ville d'Irlande, dans le comté de Clare, dit Fitz-Allan. Mon père, qui jouissait d'une fortune assez considérable, exerçait honorablement les fonctions d'homme de loi (lawyer); mais j'ai eu le malheur de le perdre avant que ma raison fût formée. Ma mère, excellente femme, n'avait que moi d'enfant, et

vous jugez d'avance à quel point je fus gâté. Mes caprices étaient des lois pour elle, et j'exerçais dans la maison un pouvoir absolu. Ce ne fut pas sans peine qu'on parvint à me faire lire, écrire et calculer passablement. J'aimais beaucoup mieux courir les champs, et faire des incursions dans les jardins du voisinage. Je devins querelleur à l'excès : il se passait peu de jours où ma conduite n'excitât des plaintes, qui arrivaient aux oreilles de ma mère ; mais elle manquait rarement de raisons pour me justifier. Je croissais ainsi en caprice, en force et en audace.

» J'avais atteint ma dix-neuvième année sans qu'on eût plié mon esprit à aucune étude sérieuse, lorsqu'un de mes cousins, Patrice Burke, plus âgé que moi de trois ans, revint de l'université de Dublin. Son arrivée fit sensation dans notre petite ville; on le regardait comme un jeune homme accompli. Il avait obtenu, disait-on, de brillants succès au collége, et suivait le barreau avec distinction; il s'habillait avec goût, s'accompagnait de la guitare, parlait français et fai-

sait même des vers. Aussi les jeunes filles le recevaient avec complaisance, il donnait le ton dans notre société : c'était le phénix de Derrimore.

» Je vous avouerai franchement que je fus jaloux de mon cousin. Je rabaissais ses qualités autant qu'il était en moi, et je me moquais de ces mêmes talents qui faisaient l'admiration générale. Une haine ardente s'établit entre nous deux ; mais la mienne était franche, ouverte, impétueuse ; je disais tout ce que j'avais sur le cœur. Quant à Burke, il était sournois et dissimulé ; il affectait de me plaindre. J'avais, disait-il, reçu une si mauvaise éducation ! Il s'intéressait à mon sort, et prétendait qu'il ne répugnerait à aucun sacrifice pour ne pas voir dans son cousin Henri un ours si mal léché. Ces propos me revenaient, et je n'attendais que l'occasion favorable d'en tirer une vengeance éclatante.

» Mais un jour, au moment où j'y pensais le moins, je vis venir Patrice chez moi.

« Henri, dit-il, pourquoi serions-nous en-
» nemis? Vous êtes un excellent garçon, et
» il ne vous manque pour briller comme moi
» qu'un peu d'usage du monde. Que faites-
» vous à Derrimore? Vous n'êtes pas fait pour
» vous enterrer tout vivant dans une petite
» ville. Venez avec moi à Dublin; vous au-
» rez bientôt l'expérience qui vous manque,
» vous n'y connaîtrez pas l'ennui, et vous y
» serez heureux comme un prince. »

» Il y avait dans le langage de Burke un ton de franchise qui me toucha. Ma vanité fut satisfaite de ses éloges; il mettait du baume sur la blessure, et je sentis que ma conduite envers lui n'était pas sans reproche. J'étais plus vif que méchant, et je serrai la main qu'il me tendait avec cordialité.

« Je veux vous servir de guide dans le
» monde, reprit-il. Vous verrez que les plaisirs
» d'une grande ville sont d'un autre genre que
» ceux de Derrimore. Je sais que vous avez
» quelque inclination pour Sophie Graham,

» votre voisine ; mais cela ne doit point vous
» arrêter. Comment vous accommoderiez-vous
» d'une petite provinciale qui n'a ni goût ni
» esprit ? Vous êtes destiné à plaire aux dames
» les plus huppées ; je vous prédis que vous
» ferez sensation dans Dublin. »

» Ces paroles chatouillaient mon amour-propre, et je m'y laissai prendre comme un étourdi. J'acceptai donc la proposition de Patrice, et j'en parlai à ma mère, qui s'empressa d'y consentir, ne doutant point que je ne fisse une grande fortune, et croyant que chacun me verrait des mêmes yeux que les siens. Elle me fit promettre de lui écrire régulièrement tous les huit jours.

» Cette Sophie, dont je vous ai parlé, était la plus jolie fille de Derrimore ; sa beauté touchante, sa douceur, m'attiraient vers elle, et le contraste de nos caractères ne l'empêchait pas de me voir avec plaisir. J'avouerai même qu'elle exerçait sur moi un assez grand empire. Malheureusement elle était absente lorsque Burke résolut de m'entraîner à Du-

blin. Il la connaissait aussi, et j'avais quelquefois imaginé qu'il ne la voyait pas avec indifférence.

» Mes préparatifs furent bientôt terminés. Ma mère me donna tout l'argent dont elle pouvait disposer; et, en m'embrassant avec tendresse, me recommanda de ne pas trop prolonger mon séjour à Dublin. Je sentis en la quittant une vive émotion; j'étais presque honteux de ne pouvoir retenir mes larmes; je regardais cet attendrissement comme une faiblesse.

» Pendant notre voyage, Burke ne m'entretint que des fêtes et des plaisirs de la ville. Il me ferait faire connaissance avec des personnages de la plus haute volée, et avec des femmes du meilleur ton. Je pourrais même, si la fantaisie m'en prenait, fréquenter les actrices du grand théâtre, ce qui achèverait en très peu de temps mon éducation. Je ne demandais pas mieux que de me former à une si bonne école, et je lui promis de suivre docilement ses conseils.

» Il serait superflu de vous raconter en détail les folies dont je me rendis coupable, et les mauvaises habitudes que je contractai à Dublin. Ces personnages importants dont m'avait parlé Patrice étaient des joueurs, des chevaliers d'industrie, des hommes perdus de vices; ces dames du meilleur ton ne valaient guère mieux. Jeune et sans expérience, je donnai dans les piéges qui me furent tendus; je me plongeai dans tous les excès de la débauche. Mon argent fut bientôt dissipé; j'eus recours à mon cousin, qui m'indiqua le jeu comme une ressource inépuisable. Je fis des dettes, je jouai avec passion, et je fus malheureux. Un jour, je crus m'apercevoir qu'un de mes adversaires usait de moyens illicites pour captiver la fortune; je l'insultai publiquement, le forçai de se battre, et lui fis une blessure si dangereuse que je le crus mort. Résolu d'éviter les poursuites de la justice, je choisis un asyle où j'imaginai que je ne courrais aucun risque; mais je fus découvert, arrêté, et jeté dans une prison.

» Pendant les premières semaines de mon

séjour à la ville, je n'avais pas manqué d'écrire à ma mère; mes lettres devinrent bientôt plus rares; enfin je négligeai entièrement ce devoir. Dans la triste position où j'étais, j'écrivis à Burke, et j'appris avec étonnement qu'il avait quitté Dublin. Je m'adressai à mes compagnons de plaisir, aux femmes qui m'avaient témoigné beaucoup de tendresse tant que j'avais eu des guinées à ma disposition. On ne me répondit que par des compliments sur ce qu'on nommait mon *ardeur martiale*, et par des exhortations à la patience. Je suffoquais de dépit. Mais concevez quel dut être l'excès de ma fureur lorsque j'eus été instruit, d'une manière positive, que c'était Burke lui-même qui m'avait dénoncé à la justice, et que je devais à sa perfidie la découverte de mon asyle. Je jurai de délivrer la terre d'un pareil monstre.

» Je restai ainsi près de trois mois, privé de consolations, abandonné du monde entier, couchant sur la paille, mangeant le pain amer des captifs, exposé aux brutalités des gardiens de la prison, confondu avec les

plus vils criminels, et attendant mon arrêt.

» J'ignore comment, dans une situation aussi cruelle, je ne perdis pas la raison. Je tombai malade, une fièvre ardente me consumait; je dépérissais à vue d'œil, et l'on fut obligé de me transporter dans un hôpital. Ma mémoire ne me fournit rien sur cette translation; on m'a dit depuis que j'avais passé plusieurs jours dans le délire. Une nuit, réveillé comme d'un sommeil léthargique, je sentis une main qui essuyait légèrement la sueur froide qui me couvrait le visage; il me semblait que des larmes brûlantes tombaient sur mes joues. J'ouvris les yeux, et me trouvai assez de force pour soulever la tête. Une lampe brûlait près de mon lit : je crus voir ma mère comme dans un songe. Mes idées étaient si confuses qu'elles ne se fixaient sur rien; j'éprouvai seulement une sensation pleine de douceur, comme si quelque ange du ciel était assis près de moi. Je pris sans réflexion un breuvage qu'on portait à mes lèvres; bientôt après, je penchai la tête et m'endormis profondément.

» Mon sommeil se prolongea long-temps, et lorsque je repris connaissance le jour était très avancé. Je reconnus alors distinctement ma malheureuse mère. Mes souvenirs revinrent en foule, et me retracèrent l'horreur de ma situation. J'étais honteux de moi-même; et le plaisir de retrouver la tendresse d'une mère était mêlé d'une confusion qui me fit baisser les yeux.

« Henri, me dit cette excellente mère, je n'ai » point de reproches à vous faire. Que Dieu » vous conserve la vie, c'est tout ce que je dé- » sire. Vous ne savez pas combien vous m'affli- » gez en évitant mes regards. Levez les yeux, » mon fils, s'il vous reste encore quelque affec- » tion pour moi. Soyez plein de confiance, ne » songez qu'à votre guérison : je suis heureuse » de vous voir et de veiller auprès de vous. »

» Ces douces paroles me pénétrèrent le cœur; mes yeux se remplirent de larmes; je fus soulagé. Ma mère m'embrassa tendrement, et le malheur sembla s'éloigner de moi. J'appris que l'homme dont je croyais avoir causé

la mort était guéri de sa blessure, et que je n'avais rien à craindre de la rigueur des lois. Ma convalescence fut longue; mes forces ne revinrent que par degrés. Cependant ma santé se raffermit, et nous reprîmes la route de Derrimore, ma mère et moi.

» J'avais souvent demandé des nouvelles de Sophie Graham. Depuis que j'étais malheureux, il me semblait que je l'aimais davantage. Ma mère avait éludé mes questions, ou ne m'avait répondu que des choses vagues qui ne m'apprenaient rien de ce que je voulais savoir : aussi me tardait-il d'arriver à notre petite ville, pour trouver ma douce Sophie. Je me promettais un avenir heureux auprès d'elle, et cette pensée occupait agréablement mon imagination.

» Jugez de ma douloureuse surprise! Patrice Burke, revenu à Derrimore pendant ma détention, s'était introduit dans la famille Graham. Le tableau, malheureusement trop fidèle, qu'il s'était plu à tracer de ma conduite et de mon caractère, avait révolté les pa-

rents de Sophie; elle-même, me regardant comme un homme indigne de ses affections, avait écouté les propositions de Burke. Il y avait peu de jours que leur mariage s'était fait, et ils étaient partis tous les deux pour la ville de Cork, où le plus cruel ennemi que j'eusse au monde devait, disait-on, former un établissement.

» Je ne vous peindrai pas les sentiments qui oppressèrent mon cœur à ces funestes nouvelles. Je vis alors dans tout son jour la perfidie dont j'avais été victime. Dégoûté de toute espèce de société, je devins solitaire et sauvage; je détestais les hommes, que je croyais tous aussi méchants et aussi trompeurs que ceux que j'avais connus jusque alors; je me détestais moi-même en pensant à ma folle crédulité!

» D'ailleurs, je ne retrouvais plus aucun charme dans le lieu de ma naissance. J'avais bu avec ivresse dans la coupe du vice, et les plaisirs de famille n'existaient plus pour moi. Mon esprit, sans culture, ne m'offrait aucune

ressource. Il m'aurait fallu, pour éviter le poids de l'ennui, des mouvements impétueux, des émotions passionnées. Je n'avais qu'une idée fixe, elle obsédait mon imagination : c'était le besoin de la vengeance.

» Il est difficile de concevoir toute la force d'une seule idée : elle ne vous abandonne jamais ; elle est présente dans vos songes, présente à votre réveil ; elle fait pour ainsi dire toute votre existence. C'est, je crois, le premier degré de la folie.

» Résolu de poursuivre mon ennemi, de l'atteindre, de l'attaquer partout où je le trouverais, de le déchirer de mes mains, j'eus assez de dissimulation pour cacher cet atroce projet. Je voulais tromper la tendresse inquiète de ma mère : j'affectai de paraître tranquille. Quinze mois s'écoulèrent sans que le temps apportât aucun changement dans la passion haineuse qui me dévorait intérieurement. Ma mère, ne soupçonnant rien de ce qui se passait dans mon cœur, avait relâché de sa surveillance ; j'en

profitai pour me dérober secrètement de Derrimore, et je pris la route de Cork.

» Ce fut sous un déguisement que j'arrivai dans cette ville. Je descendis à une hôtellerie près du port, et me fis indiquer la maison où logeait Patrice Burke. Le lendemain vers midi, je m'y présente avec assurance; j'entre dans le salon. Une jeune femme, c'était Sophie, m'aperçoit, jette un cri de douleur, et tombe devant moi sans connaissance. J'appelai du secours; une vieille servante accourut. La secousse avait été si vive, que la malheureuse Sophie ne revint qu'avec peine de son évanouissement. « Quoi! c'est vous!
» me dit-elle en reprenant ses sens; que ve-
» nez-vous faire ici? venez-vous insulter à
» mon infortune? Laissez-moi, je ne puis
» supporter votre présence.

» — Sophie, lui dis-je, vous me jugez sé-
» vèrement : je ne viens ici que pour votre
» époux; j'ai besoin de le voir.

» — Mon mari n'est plus en Irlande; il

» m'a quittée pour une autre femme ; ils sont » en Amérique ; et moi, vous me voyez sans » appui, sans protecteur. Je n'oserai jamais » revoir mes parents. »

» Burke, après avoir dissipé le bien de sa femme, avait passé aux États-Unis. Sophie me raconta les mauvais traitements qu'elle avait soufferts, et je ne pus m'empêcher de la plaindre. Je lui fournis les moyens de payer quelques dettes et de retourner dans sa famille. Je fus surpris de n'éprouver pour elle qu'un sentiment de compassion ; une autre pensée me tyrannisait. « Sophie, lui dis-je en la quittant, » d'un ton qui la fit frémir, Sophie, vous se- » rez vengée. »

» Après le départ de cette infortunée, je pensai aux moyens de me rendre le plus tôt qu'il serait possible dans les États-Unis. J'arrêtai mon passage avec M. Mac-Neil, capitaine du vaisseau de commerce *le Triton.* J'étais impatient de mettre à la voile ; mais il fallut attendre un vent favorable, et il se

passa trois semaines avant que nous pussions sortir du port.

» Ce ne fut pas sans émotion que je vis fuir devant mes yeux, et disparaître au loin comme des nuages vaporeux, les rivages escarpés de l'Irlande. J'éprouvai pour la première fois ce sentiment profond qui attache l'homme au sol de la patrie, et qui lui serre le cœur lorsque sa destinée l'entraîne vers de nouveaux climats et sous des cieux inconnus. Je tombai dans une longue rêverie : une foule d'images assiégeait ma pensée; je me rappelai jusqu'aux jeux de mon enfance, et je soupirai au souvenir de ma mère.

» Nous fûmes favorisés d'une heureuse navigation jusqu'à notre arrivée à la hauteur des Bermudes. Alors le vent contraria notre marche. Bientôt le ciel s'obscurcit, l'océan se soulève, un violent orage éclate sur nos têtes. Le danger n'était point imminent; l'expérience et l'habileté du capitaine Mac-Neil laissaient peu de place à la crainte; mais les mouvements brusques et irréguliers du

vaisseau me causèrent un malaise extrême. Je passai d'un état inouï de langueur dans un abattement complet; j'étais anéanti, dégoûté de la vie. J'aurais remercié celui qui, me jetant à la mer, m'aurait délivré de cette souffrance inexplicable dont l'expérience seule peut donner une idée. Je descendis sous le pont. Insensible aux mugissements de la tempête, je m'étais jeté sur un cadre, presque sans connaissance. Je fermais les yeux, lorsqu'une voix bien connue me réveilla de mon assoupissement, et fit en moi une soudaine révolution. C'était encore ma pauvre mère, qui se trouvait à mon insu sur le même vaisseau qui devait me transporter loin d'elle.

« Ne soyez pas surpris de me voir, mon » cher enfant, me dit-elle : j'ai appris de la » bouche même de Sophie Graham que vous » étiez à Cork, et je me suis hâtée de m'y » rendre. Il ne m'a pas été difficile de décou- » vrir que vous vouliez vous embarquer sur » le vaisseau du capitaine Mac-Neil, et je me » suis mise au nombre des passagers. Ab- » sorbé dans vos réflexions, vous ne m'avez

» point remarquée. Je me couvrais d'un voi-
» le, et j'attendais l'occasion de me montrer
» à vos yeux, sans vous exposer à une trop
» vive commotion; mais je vous ai vu ma-
» lade, je n'ai pu résister au désir de vous
» soulager. »

» Je ne pouvais parler; je me contentai de lui baiser les mains. Elle appuya ma tête défaillante sur ses genoux. « Croyez-vous, Henri, re-
» prit-elle, que je puisse jamais me séparer de
» vous? Ignorez-vous que vous êtes l'unique
» objet de mes affections, le seul lien qui m'at-
» tache à la vie? Comment pourrais-je suppor-
» ter votre absence? Vous auriez dû songer à
» la douleur qui me saisirait en apprenant que
» vous quittiez notre pays, peut-être pour ne
» plus le revoir. Mais je ne veux point me
» plaindre de votre conduite. Ne vous décou-
» ragez point, mon fils; le mal qui vous ac-
» cable n'a rien de dangereux : il passera
» avec la tempête, qui déjà commence à s'a-
» paiser. »

» Le ciel s'était éclairci, la mer devenait

moins houleuse; bientôt le vent, qui soufflait du sud avec fureur, tomba par degrés. Une brise rafraîchissante, s'élevant du nord-est, enfle nos voiles; nous voguons légèrement vers les rivages du Nouveau-Monde.

» Chose singulière, mon mal s'était calmé comme les éléments, et j'étais parfaitement rétabli lorsque nous aperçûmes les côtes de New-Jersey. Le lendemain matin nous entrâmes dans la baie de New-York, et notre vaisseau jeta l'ancre à l'embouchure de la rivière d'Hudson. Nous prîmes terre aussitôt ma mère et moi, et nous allâmes loger dans Broad-Street.

» Ma mère avait cherché à pénétrer mes projets; mais la manie dont j'étais atteint ne m'empêchait pas de les couvrir d'un voile épais. Je répondais à ses questions que, depuis mes aventures de Dublin, le séjour de l'Irlande m'était devenu odieux; que je préférais un pays où régnait une entière liberté, où chacun était le maître de ses actions, et n'en répondait qu'à lui-même; qu'au reste,

je prendrais un parti lorsque j'aurais une connaissance parfaite du pays.

» Cependant, je m'étais secrètement informé si l'on n'avait pas entendu parler d'un Irlandais, nommé Patrice Burke, et j'avais appris avec un plaisir infini qu'il résidait à New-York, et vivait assez retiré dans une petite maison du Bowery. J'allai furtivement reconnaître le terrain : je ne voulais pas lui faire l'honneur de l'appeler en duel.

» Il était d'une taille élevée, et d'une vigueur d'athlète; mais je craignis qu'il ne voulût pas répondre à mon appel, et que cette proie que j'avais poursuivie au-delà des mers n'échappât à ma vengeance. Mon intention était de me présenter inopinément devant lui, de l'insulter, de le frapper, de le forcer à se défendre; l'idée d'un combat corps à corps avec ce monstre de perfidie occupait délicieusement mon imagination.

» Ce plan de fureur fut exécuté; Burke descendait avec une femme vers la grande rue

de New-York, lorsque je m'offris à ses yeux. Il recule saisi de surprise ; je me précipite vers lui avec une extrême violence et en l'accablant d'injures. Revenu de son premier étonnement, et me voyant sans armes, il veut faire usage de ses forces. Mais, aussi nerveux et plus adroit que lui, je détourne ses coups; chacun des miens trouve sa place, et produit son effet. Brisé, meurtri, couvert de sang, il chancelle et tombe privé de mouvement. Je l'avoue à ma honte, j'allais le fouler sous mes pieds; mais les cris perçants de la femme, témoin de cette terrible lutte, avaient attiré une foule de monde. On veut me saisir; transporté de rage, j'arrache de la terre un pieu que j'aperçus près de moi, et frappe sans distinction sur tout ce qui m'entoure. Permettez-moi de ne pas continuer le récit d'une action dont le souvenir est un remords; qu'il vous suffise de savoir qu'après une longue et opiniâtre résistance, accablé par le nombre toujours croissant de mes antagonistes, je fus enfin arrêté. Ma condamnation ne se fit pas attendre; elle me plongea dans un état de frénésie difficile à décrire.

» Vous savez ce qui se passa dans le greffe de la prison. Il fallut tout l'acendant que le souvenir d'une mère dévouée peut avoir sur son fils, pour rendre quelque calme à mon esprit. Mais ce fut bien une autre scène lorsqu'on voulut me forcer à travailler. Je repoussai cette idée avec indignation, et préférai le confinement solitaire. Là, je pris la résolution de me laisser mourir de faim. Pendant trois jours je refusai toute espèce de nourriture; mes forces s'affaiblissaient; mais je n'en persistai pas moins dans mon coupable projet. Je voyais approcher avec *délices* ce moment où j'échapperais pour toujours aux peines mortelles de la vie, et au tourment de la captivité. M. Patterson, instruit de ce nouvel incident, venait me voir, et m'exhortait à prendre des aliments. Le pieux ministre de la prison, M. Pownal, s'était joint à lui; mais je restais inflexible. En vain on eut recours à ma mère : ses prières n'avaient plus de pouvoir sur moi, ses larmes ne me touchaient plus; je voulais mourir.

» M. Patterson avait recueilli ma mère,

atteinte d'une fièvre lente, et consumée de chagrin. On résolut de tenter sur moi un dernier effort. Ce fut le quatrième jour de ma solitude, que, vers huit heures du matin, j'entendis ouvrir la porte de mon cachot. Ma mère, soutenue par une jeune fille, s'avança vers mon lit. Cette jeune fille était ma chère Hannah; elle m'apparut comme un de ces génies célestes qui président aux destinées humaines. Jamais la pitié pour le malheur ne s'était montrée sous des formes plus gracieuses; jamais tant de charmes ne furent unies à de plus touchantes vertus.

« Ne baissez point les yeux, Hannah; » mon langage n'est pas de la flatterie : je » vous vois encore aujourd'hui telle que je » vous vis quand mon premier regard me fit » éprouver le désir de vivre et de vous consa- » crer ma vie. »

» — Henri, mon cher Henri, s'écria ma » mère, si vous rejetez encore mes supplica- » tions, je ne quitterai point ce lieu de » douleur; nous mourrons ensemble. Sans le

» secours de cette chère enfant, je n'aurais
» pu me rendre auprès de vous. Elle plaint
» mon malheureux sort; vous seul vous
» êtes sans pitié. Elle s'unit à moi pour vous
» rappeler à vous-même. Voyons si vous se-
» rez assez barbare pour nous faire essuyer
» un refus.

» — S'il en est temps encore, je consens à
» vivre, » répondis-je d'une voix presque étein-
te. A ces mots Hannah disparaît, et revient
bientôt, tenant dans ses mains une coupe d'un
lait pur qu'elle posa près de moi. Elle suivait
tous mes mouvements d'un oeil attentif; et,
lorsque je portai la coupe à mes lèvres, un
doux sourire anima ses traits. « Votre Henri
» est sauvé! » dit-elle à ma mère.

» Pardonnez si je m'arrête sur des circon-
stances qui, aujourd'hui, doivent vous paraî-
tre sans intérêt. Je suis comme les vieux sol-
dats, qui aiment à raconter les chances diver-
ses de leur fortune passée, et qui s'arrêtent
avec complaisance sur les moindres détails des
périls auxquels ils ont échappé.

» Vous n'êtes pas surpris, vous qui connaissez nos mœurs, de la démarche de Hannah. Les discours de M. Patterson, les plaintes touchantes de ma mère, la singularité des événements dont j'étais victime, lui avaient inspiré le désir de me voir; elle remplissait en même temps une mission de bienfaisance : c'est une tentation à laquelle elle ne pouvait résister.

» — Il est sûr, répondis-je à Fitz-Allan, que parmi nous autres Français la visite dont vous me parlez aurait paru contraire aux règles communes de la bienséance. Les jeunes filles sont surveillées en France beaucoup plus sévèrement que dans ce pays-ci; mais, d'un autre côté, nos femmes sont moins gênées que les vôtres; elles se donnent des libertés qui vous paraîtraient inconvenantes, et portent le plus légèrement qu'elles peuvent le joug du mariage : « C'est, disent-elles, la » règle. » Il ne faut pas craindre qu'elles donnent jamais les mains à son abolition.

» — Le temps n'est peut-être pas éloigné,

reprit Fitz-Allan, où les jeunes Américaines auront moins de liberté qu'aujourd'hui, et peut-être moins d'innocence. Les idées européennes nous gagnent, et c'est, je crois, un malheur; mais je reviens au récit de mes aventures.

» Aussitôt que j'eus pris la résolution de vivre, ma mère devint plus tranquille, et sa santé fut bientôt rétablie. On lui permit de me voir assidument jusqu'à l'époque où j'eus recouvré mes forces. Hannah ne revint plus; mais son image était gravée dans mon cœur; sa présence exaltait mon imagination, enchantait mes rêveries; je parlais d'elle à ma mère; son nom chéri revenait sans cesse dans nos conversations. Je ne sais quel rayon d'espérance l'avenir offrait à ma pensée, mais j'éprouvais un calme qui n'était plus de l'abattement.

» Ma mère m'avait dit que miss Patterson demandait chaque jour de mes nouvelles, et qu'elle s'attendait à me voir remplir avec exactitude les nouveaux devoirs qui m'étaient

» pas au bonheur de l'homme et à celui des
» sociétés. »

» Je m'aperçois, dit Fitz-Allan en prononçant ces dernières paroles, que je me suis laissé entraîner dans ma narration plus loin que je ne l'avais résolu; il commence à se faire tard, et je ne veux point satisfaire votre curiosité aux dépens du repos si nécessaire à un voyageur. Demain je vous conterai le reste de mes aventures.

» — Elles m'inspirent le plus vif intérêt, lui répondis-je: c'est un cours de morale pratique dont je ferai mon profit. Demain je vous sommerai de tenir votre promesse. »

—

SUITE

DU

PRISONNIER DE NEW-YORK.

Beatus ille qui, procul negotiis,
Ut prisca gens mortalium,
Paterna rura bobus exercet suis,
Solutus omni fœnore.

Hor.

Heureux qui de ses mains, comme nos premiers pères,
Cultive en paix ses champs, et vit libre d'affaires.

Daru.

Le lendemain il m'arriva de me lever assez tard. Je me rendis au salon, où je trouvai toute la famille réunie. On me fit agréablement la guerre sur un acte de paresse qui convenait si peu à ma qualité de voyageur. Hannah me dit même avec malice qu'on voyait bien que j'avais conservé les goûts de l'Europe, et que je serais un fort mauvais

fermier américain. La familiarité de ce langage me fit plaisir ; je vis qu'on ne me traitait pas en étranger. Le déjeuner était servi ; c'était un repas à l'écossaise : du thé, du café, des œufs frais, des rôties au beurre, des tranches de bœuf fumé, des galettes très minces de blé sarrazin, et une jatte de crème.

Le déjeuner fini, Fitz-Allan me proposa de descendre le coteau avec lui, et d'aller visiter les bords du lac, qui, en certains endroits, offrent des paysages délicieux. J'acceptai l'invitation, et comme nous sortions ensemble il me dit : « Je n'ai point oublié l'engagement que j'ai contracté hier avec vous ; nous pourrons causer en nous promenant. » Je le remerciai de sa complaisance, et me disposai à l'écouter avec attention.

« Je vous ai appris, me dit-il, que j'avais des idées peu favorables à la religion, et que le vénérable M. Pownal s'efforçait de les rectifier. Sa méthode était simple : il me faisait lire l'Evangile, et s'arrêtait principalement sur les points de morale. Je me souviens en-

core de l'émotion que me causèrent les paraboles de l'enfant prodigue et du samaritain. « Ne trouvez-vous pas, me disait-il un jour, » que les préceptes évangéliques satisfont vo» tre raison et vous paraissent tellement con» formes à la nature de l'homme, qu'ils sem» blent plutôt des réminiscences que des in» structions. C'est un caractère sacré dont ils » sont empreints, et qui les fera vivre éter» nellement. Songez d'ailleurs que le senti» ment religieux est ce qui distingue l'homme » des autres créatures, qui restent attachées à » la terre, et dont les regards ne s'élèvent » point vers les cieux. Cette grande pensée de » Dieu est l'âme et la vie des sociétés humai» nes; c'est l'astre moral qui nous échauffe et » nous éclaire; s'il disparaissait, les cœurs » seraient de glace, et notre intelligence plon» gée dans d'épaisses ténèbres. »

» C'est par de pareils discours que notre ministre m'attirait insensiblement vers un nouvel ordre d'idées, et, en me forçant à la réflexion, m'inspirait des sentiments d'ordre et de justice.

» Il me mettait aussi entre les mains des livres dans lesquels · l'agrément se trouvait uni à l'instruction. Mes moments de loisir étaient consacrés à la lecture des historiens, des poètes, des moralistes. Mon caractère s'adoucissait par degrés. Un autre puissant motif animait mes nouvelles études : je voulais me rendre digne de ma chère Hannah.

» Ce changement de conduite m'attirait des égards. On permettait à ma mère de me voir souvent. Elle m'entretenait de miss Patterson ; elle lui parlait aussi de moi. Chaque dimanche, Hannah venait assister aux prières dans l'église de la prison. Je ne pouvais lui parler, mais du moins je la voyais ; je rencontrais même quelquefois ses yeux ; un simple regard me donnait du courage pour la semaine entière.

» Ainsi coulaient mes jours dans une alternative de travaux et de loisirs utiles. A mesure que mon esprit s'éclairait, les passions qui m'avaient tourmenté jusque alors se calmaient ; le beau et l'honnête me cau-

saient de douces impressions; j'apercevais mieux le but de la vie humaine; j'attachais du prix à ma propre estime, et j'aimais à remplir mes devoirs.

» Il y avait déjà dix-huit mois que durait ma détention, lorsqu'un événement inattendu vint en abréger la durée. C'était pendant une nuit sombre du mois de novembre; le froid était sec et rigoureux. Vers les deux heures du matin, je fus réveillé par un mouvement extraordinaire, comme si la prison était le théâtre de quelque grande catastrophe. Je cherchais la cause de cette agitation, lorsqu'un tourbillon de fumée, poussé par le vent, roula sous ma fenêtre et remplit ma chambre. La maison était en feu. Je voulus sortir : je trouvai ma porte fermée; et jugeai que, dans le trouble général, personne n'avait pensé à moi. Je sentis aussitôt que les cris que je pourrais jeter expireraient dans le tumulte, et je m'armai de courage. Un énorme levier, qui me servait dans mes travaux, se trouva sous ma main : je le saisis; j'en frappai la porte à coups redoublés. J'eus besoin de la

force peu commune dont m'avait doué la nature pour ébranler les gonds massifs de cette porte maudite, et m'ouvrir un passage. Armé de mon levier, je me précipite dans le corridor. J'étais prêt à descendre l'escalier, lorsqu'un cri de désespoir frappe mon oreille : c'était la voix d'un vieillard qui avait aussi été oublié dans une cellule voisine. Quoique le danger s'approchât, je ne pus résister au désir de sauver ce malheureux. Je fis sauter en éclats la porte de son réduit, moins solide que celle du mien; et, à la lueur des flammes dont les flots ondoyaient sous sa fenêtre, je l'aperçus appuyé sur son lit, et presque suffoqué par la fumée. Je lui dis de me suivre; mais, soit terreur, soit faiblesse, il restait immobile. Je le charge sur mes épaules, et m'avance vers l'escalier : le feu en dévorait un des côtés; je descends rapidement au milieu de la fumée et des jets de flammes, qui me forçaient sans cesse à fermer les yeux. Au moment où j'atteignais la porte, une poutre embrasée se détache et tombe derrière moi avec un bruit effrayant. On m'avait cru perdu : des acclamations s'élevèrent de toutes parts

lorsqu'on me vit reparaître. M. Patterson, qui était accouru au danger, se trouvait parmi les spectateurs. « Henri, me dit-il, vous » venez de faire une bonne action : Dieu vous » en récompensera. »

» Le feu augmentait de violence, et, pour surcroît de malheur, les eaux de tous les réservoirs étaient glacées. Il fut décidé qu'on couperait la communication du pavillon, qui était en proie aux flammes, avec le principal corps du logis. Je pris une hache et me mis au nombre des travailleurs. Dans les grands dangers chacun se met naturellement à sa place, et un accord unanime, quoique tacite, me confia la direction du travail. Je m'acquittai avec zèle de cette tâche; nous redoublâmes d'efforts, et nous parvînmes à sauver le bâtiment principal. J'étais excédé de fatigue; ma main droite avait été fortement brûlée. L'ordre rétabli, j'entrai dans la grande salle, où je trouvai réunis les inspecteurs de la maison, les principaux magistrats de la ville, et le gouverneur Clinton lui-même. Ce vénérable patriote m'adressa la parole en

termes affectueux. « Je sais, dit-il, quelle a » été votre conduite dans cette maison. L'œu- » vre d'humanité que vous venez d'accom- » plir, les services que vous avez rendus dans » cette déplorable circonstance, justifieront » l'usage de la prérogative que j'exerce en vo- » tre faveur : dès ce moment vous êtes libre. » Tous les assistants applaudirent à cet acte de clémence; et M. Patterson me dit, en me serrant la main : « Allez voir votre mère : » elle vous attend chez moi. »

» Je n'essaierai de retracer ni les délicieuses sensations dont j'étais saisi, ni le ravissement de ma bonne mère lorsqu'elle me pressa sur son cœur. Elle avait tout appris; Hannah était avec elle, et je crus apercevoir sur son visage céleste les traces d'une secrète émotion. Ma mère, voyant que j'avais une main déchirée, courut à la hâte chercher un baume dont elle connaissait la vertu. Pendant ce temps, Hannah voulut examiner ma blessure; elle baissa la tête, et je sentis une larme tomber sur ma main brûlante. O puissance indéfinissable d'un vertueux amour, qui pourrait peindre tes délices? Nos âmes s'en-

tendirent, nos cœurs s'enlacèrent dans ce moment pour ne se détacher qu'à la mort; il n'y a point de langage humain qui puisse exprimer une telle situation.

« Chère Hannah, m'écriai-je, que je suis » heureux de vous voir, de vous parler, de » respirer le même air que vous! » Elle releva la tête et me dit d'une voix émue :

« Vous souffrez !

» — Non, répondis-je : il n'y a point » de souffrance auprès de vous; vous char» mez la douleur, vous êtes un ange de bon» té. » Je ne sais quel mouvement irrésistible nous entraîna, mais nos lèvres se touchèrent, et le ciel reçut notre serment d'amour.

» Je ne veux point vous fatiguer de détails oiseux. J'avais gagné, par mon travail, une somme assez considérable qui me fut remise. Je me retirai avec ma mère dans une maison de Greenwich-Street, où j'établis un vaste atelier de charpenterie que je dirigeai

avec succès. Mes ouvriers étaient nombreux, et je ne manquais pas de travail. Je vivais honorablement, et jouissais dans la ville d'un haut degré de considération. Ma mère, versée dans l'économie du ménage, réglait mes dépenses. M. Patterson venait me voir, et me recevait chez lui; nous nous entendions parfaitement, Hannah et moi; j'étais indépendant, et la perspective de mon bonheur n'était pas éloignée.

» Dans ces circonstances la fièvre jaune se déclara à New-York; elle fit de grands ravages et causa une consternation générale; chacun cherchait à s'éloigner du foyer ardent de la contagion; la ville se dépeuplait, et cependant le nombre des victimes augmentait chaque jour. Toute maison frappée de ce fléau était à l'instant même abandonnée. Les liens de famille semblaient rompus. Des fils quittaient leurs pères; des femmes délaissaient leurs maris, quelquefois même leurs enfants; personne ne songeait aux vieillards. Le sentiment du danger individuel absorbait toutes les affections domestiques, et donnait

l'idée d'une dissolution complète de la société. Quelques médecins courageux, quelques vénérables ministres de l'Evangile, bravaient seuls l'imminence du péril, et portaient quelques secours, quelques consolations aux pestiférés.

» M. Patterson et Hannah furent des premiers atteints de la contagion. Tous leurs serviteurs s'enfuirent ; ils restèrent seuls. Ma mère et moi nous accourûmes près d'eux pour ne plus les quitter; je veillais près de M. Patterson, ma mère prenait soin de sa tendre fille. Ces soins pieux ne se relâchèrent pas un instant. Le docteur Brown venait de mourir, et cette nouvelle augmenta la maladie de son ami. Des symptômes effrayants se manifestèrent bientôt sur son corps. Dans l'espace d'une nuit, sa peau devint jaune comme du safran, et ses yeux commencèrent à s'éteindre. Jugez de mon désespoir, dont j'étais forcé de réprimer la douloureuse expression ! Une soif brûlante, que nulle boisson ne pouvait satisfaire, une prostration complète des forces physiques, tout m'annonçait le funeste

événement sur lequel je n'osais arrêter ma pensée.

» M. Patterson voyait arriver l'instant fatal avec résignation. « Mon cher fils, me » dit-il, vos espérances sont vaines, et vous » vous exposez inutilement pour me conser- » ver la vie. Fuyez cette terre, que visite le » courroux du ciel; sans doute ma fille n'est » plus; rien ne m'attache au monde que mon » amitié pour vous. Vivez et soyez heureux !

» — Votre fille existe, lui dis-je; ma » mère est auprès d'elle, et répond de ses » jours.

»—Cela suffit, » répondit ce bon père, et un dernier rayon de joie brilla faiblement dans ses yeux.

« Le sacrifice est grand, mais il faut qu'il » s'accomplisse. Que la volonté de Dieu soit » faite ! Mon cher Henri, mon fils, je vous » recommande ma chère Hannah; soyez son » protecteur ! »

» Je tâchais de réchauffer ses mains glacées dans les miennes, je le suppliais d'espérer encore, lorsque ses membres furent agités d'un mouvement convulsif; la mort avait saisi sa proie. J'étais plongé dans la douleur; mais je n'abandonnai point les restes sacrés de mon bienfaiteur. Je ne voulus point qu'ils fussent déposés dans le fatal tombereau qui, deux fois chaque jour, parcourait les divers quartiers de New-York, et retournait au lieu commun de la sépulture, où les corps étaient jetés sans distinction dans de vastes fosses. Je plaçai moi-même dans le cercueil la dépouille mortelle de l'homme juste et bienfaisant à qui je devais l'honneur et la vie; je l'arrosai de mes larmes, et le transportai au cimetière de l'Est, où je le déposai dans sa dernière demeure; j'en marquai soigneusement la place, et j'y ai fait depuis élever un monument funéraire entouré d'arbres et de fleurs.

» Souffrez que je termine ici cette pénible narration. Vous devinez sans peine les événements qui suivirent ce grand malheur.

Grâce aux soins de ma mère, Hannah recouvra la santé. Elle n'apprit la perte qu'elle avait faite que lorsqu'elle eut acquis assez de forces pour la supporter. Nous résolûmes de ne plus nous séparer; et, après les délais convenables, notre mariage fut célébré par notre respectable ami M. Pownal. Le séjour de la ville nous était devenu pénible. J'achetai cette ferme, où nous passons des jours heureux, et où la salubrité de l'air nous défend de cette contagion dont le seul souvenir nous fait encore frémir, et que nous craindrions surtout pour nos enfants. »

Je remerciai Fitz-Allan de sa complaisance, et le félicitai d'avoir, après tant de traverses, rencontré le repos et le bonheur. « Vous ne pensez plus, lui dis-je, à votre Irlande?

» — J'y pense encore, répondit-il; mais c'est pour la plaindre des troubles qui l'agitent, et de l'intolérance britannique, qui prive de ses droits légitimes une partie considérable de sa généreuse population. Mais

ici est la terre de la vraie liberté; c'est ici la patrie commune des infortunés, des victimes de la tyrannie : je ne la quitterai jamais. »

—

SUITE

DU

PRISONNIER DE NEW-YORK.

Les bonnes lois font les bonnes mœurs.

SAINT-LAMBERT.

Dans l'année 1810, au mois de juin, j'étais, à Florence, logé à l'hôtel de Schneider, sur l'une des rives de l'Arno. J'aime la ville de Forence; sa physionomie triste et sévère offre un contraste plein d'intérêt avec les douceurs de son climat et les sites délicieux dont elle est environnée. Ses palais ont l'aspect de forteresses; elles attestent les luttes de la puissance plutôt que celles de la liberté. Un calme profond règne dans cette ville, qu'agitèrent si vivement autrefois les rivalités ambitieuses et le sombre génie des factions. Les habitants de Florence vivent dans le passé, dont l'histoire est gravée sur leurs monuments; idolâ-

tres des grandes renommées qui ont brillé au milieu d'eux, ils ont réuni tous leurs morts illustres dans un seul temple.

On y marche religieusement au milieu des tombeaux; l'imagination s'exalte aux noms imposants de Michel-Ange, géant des arts, sans modèle comme sans imitateurs; de Machiavel, qui dévoila les secrets de la tyrannie en indiquant les ressources de la liberté; de Boccace, disciple de Pétrarque, et digne de son maître; de Galilée, qui trouva la vérité dans les cieux, et la persécution sur la terre.

On demande où est le marbre du Dante, et l'on vous indique un tableau qui lui est consacré. Florence, qui réclame l'héritage d'une si haute gloire, a laissé mourir son poète dans l'exil.

Je me plaisais à visiter l'église de Sainte-Croix, embellie de si beaux souvenirs. Ce fut dans une de ces visites que je rencontrai mon ancien ami Fitz-Allan, accompagné d'Hannah et de ses deux enfants. Ce fut un

mouvement mutuel de surprise et de joie.

« Je vous croyais, lui dis-je, au milieu des forêts du Nouveau-Monde, et je vous retrouve dans le sanctuaire du génie. Quels motifs assez forts ont pu vous arracher à la vie patriarcale, à la paix, à la liberté? Comment êtes-vous revenu dans cette Europe, toujours livrée aux misères de la servitude?

» — Mon excellente mère n'est plus, répondit Fitz-Allan. Pour nous distraire d'une profonde douleur, nous avons résolu de voyager quelques années; nous reviendrons ensuite auprès du tombeau de celle qui nous a tant aimés, de ce tombeau qui doit un jour nous réunir. Nous arrivons de votre France, où tout est morne, silencieux et calme comme l'est souvent la nature aux approches de quelque affreuse tempête. Mon cœur y a été déchiré par une funeste aventure. Nous nous reverrons, et je vous en ferai le récit.

» — Que pensez-vous de l'Italie? dis-je à mistriss Fitz-Allan.

» — Je lui trouve l'air d'une reine déchue, répondit Hannah : le diadème est tombé de son front, ses ornements sont en lambeaux ; mais elle conserve encore de la majesté ; et c'est ici que je voudrais vivre, si je ne préférais les espérances aux souvenirs.

» — Hannah vous a dit toute notre pensée, reprit Fitz-Allan. Nous rencontrons en Europe des objets dignes d'admiration ; mais ils nous reportent tous vers le passé : c'est l'âge de la vieillesse. L'Amérique est jeune, et s'élance vers l'avenir ; nous commençons nos destinées, et nous éviterons vos erreurs.

» — Cela n'est peut-être pas bien sûr, répondis-je en souriant : je crains que vos passions ne soient plus fortes que vos lois. Si vous trompez l'attente des amis de l'humanité, vous serez moins excusables que nous : nous sommes nés dans la barbarie, et votre berceau a été entouré de lumières. »

Ce fut quelques jours après cet entretien que Fitz-Allan me raconta l'événement qui

avait laissé dans son âme une si vive impression. Nous nous promenions sur les bords riants de l'Arno, qui traverse la ville de Florence, et qui lui donne quelque ressemblance avec Paris; la chaleur du jour était tombée, une brise légère descendait des Apennins, rafraîchissait l'air de la vallée, et nous apportait le parfum des orangers et des myrtes. Les premiers rayons de la lune se montraient sur le sommet des monts et se réfléchissaient dans les eaux limpides du fleuve.

« Quel beau climat! me dit Fitz-Allan; quel ciel admirable! qu'un tel séjour serait enchanteur, si la liberté n'en était exilée! Mais n'exprimons point de vains regrets. Plus je considère l'état de la société en Europe, plus je suis convaincu que vos idées de civilisation ne peuvent vous conduire qu'à la barbarie. Vos institutions elles-mêmes sont l'auxiliaire du vice et les instruments de la corruption. C'est ainsi que j'en ai jugé pendant mon séjour à Paris.

» Nous étions logés dans la rue de Riche-

lieu, près du Palais-Royal. Chaque jour je visitais les monuments les plus remarquables de cette superbe capitale, devenue le musée de l'Europe.

» Tout ce qui tient à la perfection des arts a surpassé mes espérances. Nous entendons assez bien la langue française, Hannah et moi, pour avoir été charmés de votre théâtre. Le préjugé national ne nous a point empêchés de sentir la supériorité de votre scène sur celle dont l'Angleterre est si orgueilleuse. Je ne ferais pas cet aveu à Londres : je craindrais d'être lapidé. Mais je ne pense pas qu'on puisse offrir aux hommes un spectacle plus ravissant que celui de vos belles tragédies. Quelle vérité dans les sentiments ! quelle expression chaste et sublime dans le langage ! C'est ce que l'imagination peut concevoir de plus parfait. On dirait que votre théâtre a été conçu dans la vue d'ennoblir la destinée de l'homme, d'inspirer des idées généreuses, et de ranger toutes les âmes sous l'empire de la vertu. Sans doute j'admire le puissant génie de Shakspeare : il lance fréquemment des

traits de flamme, il connaît le cœur de l'homme; mais son naturel est souvent de la trivialité, et son esprit se répand en jeux de mots indignes de la scène tragique.

» — Savez-vous, lui dis-je, que, si vous parliez ainsi, même à Paris, vous passeriez pour un homme d'un esprit étroitement symétrique. On vous reprocherait de vouloir enchaîner le génie, de ne pas sentir tout ce qu'il y a de beau dans le désordre, de mesquin dans la régularité, et de charmes dans l'indéfini. On nous a persuadés que l'accumulation des événements, la multiplicité des caractères, la bizarrerie des pensées, la vulgarité recherchée de l'expression, étaient indispensables pour constituer l'œuvre du génie. Nous entrons avec ardeur dans cette route nouvelle, et je puis vous assurer que nous irons aussi loin que nos voisins. Nous sommes presque honteux d'avouer quelque admiration pour Racine, et nous abandonnons Voltaire aux dédains de la nouvelle école.

» — Tant pis pour vous, répliqua Fitz-

Allan : j'augure mal d'un peuple qui renonce à l'héritage du génie. Je vous avouerai qu'en voyant de près l'état de votre société, j'ai été privé de quelques illusions que la grandeur de votre empire et les exploits merveilleux de vos guerriers m'avaient inspirées dans l'éloignement. Vous êtes aujourd'hui courbés sous le sceptre de la gloire; mais ce sceptre est de fer, cette gloire est stérile et dévorante; elle consomme les générations sans avantage pour l'avenir. Il n'y a plus d'énergie que dans vos camps; vos fêtes sont monotones et tristes; vous vous accoutumez à la servitude; et je crains que, si quelque événement extraordinaire vous ouvre de nouveau les voies de la liberté, vous ne sachiez ni la connaître, ni la défendre. Cela signifierait que vous n'en êtes pas dignes, et qu'on aurait raison de vous traiter en esclaves: car toute nation qui supporte l'affront du despotisme peut être un objet de pitié, mais non d'estime.

» — Vos réflexions sont sévères et affligeantes. Mais tel est le sort des peuples qui sortent avec fureur d'un long régime de ser-

vitude. Fatigués de leurs propres excès, ils finissent par se reposer dans le pouvoir absolu : c'est une nouvelle expérience dont ils ont besoin pour sentir de nouveau le prix de la liberté. Mais vous vous trompez sur le caractère des Français. Jamais ils ne supporteront patiemment l'arbitraire ; je suis convaincu qu'aucun gouvernement durable ne pourra s'établir parmi eux, à moins qu'il ne soit fondé sur la justice et sur le droit commun. Mais que pensez-vous de nos institutions civiles?

» — Elles me semblent encore bien éloignées de la perfection. Vous savez que dans la république américaine elles sont dirigées vers l'utilité de tous. Chez vous, elles m'ont paru calculées dans le seul intérêt du pouvoir. L'autorité met la main à tout. Vous manquez de cet esprit d'association qui réunit les volontés et les forces individuelles pour obtenir des résultats avantageux à la société tout entière. Aussi vous n'avez rien à désirer sous le rapport du faste et de l'ostentation : vos monuments publics sont superbes ;

vos académies, vos écoles, n'ont point de rivales en Europe. Mais vos voies publiques sont remplies d'immondices; un air infect circule dans l'intérieur de votre grande cité; vos hôpitaux, qui sont, dit-on, améliorés, sollicitent de nouvelles améliorations; on s'aperçoit, aux cris sauvages de vos vendeurs ambulants, que vous sortez à peine de la barbarie; l'aspect des haillons de la misère et d'une révoltante prostitution révèle l'insuffisance de vos lois; enfin, vos maisons de détention ne sont que des repaires dégoûtants, où l'homme dépravé se corrompt davantage, où l'innocence elle-même ne peut échapper à la contagion du vice. Cette dernière observation me rappelle un fait remarquable dont j'ai été témoin, et dont je vous ai promis le récit.

» Pendant que j'étais à Paris, je voyais souvent M. Joël Barlow, le célèbre auteur de la Colombiade, qui remplissait les fonctions d'ambassadeur des États-Unis auprès du gouvernement français. Il était instruit de mes aventures, et me témoignait

un intérêt qui se changea bientôt en amitié. C'est lui qui m'a fait connaître Paris; ses lumières égalent ses vertus; peu d'hommes ont réuni au même degré la solidité de l'esprit aux dons brillants de l'imagination (1). Il m'annonça un jour qu'il était sur le point de faire une tournée dans vos provinces méridionales, et me proposa de l'accompagner. J'acceptai volontiers cette proposition amicale; et ce fut dans une des principales villes de cette partie de la France qu'arriva l'événement dont je vais vous parler.

» Nous visitions la maison de détention de cette ville, pour apprécier les changements que ces sortes d'établissements ont dû éprouver parmi vous et auxquels je prends un intérêt particulier. Notre inspection finie, au moment où nous franchissions l'enceinte de cette

(1) M. Barlow, mandé par Napoléon à l'époque de l'expédition de Russie, mourut en Pologne, victime des rigueurs du climat.

triste demeure, des criminels, qui venaient d'être jugés, descendaient l'escalier du palais, sous l'escorte de quelques gendarmes. Nous fûmes forcés de les voir défiler devant nous. Quelle fut ma surprise lorsqu'un de ces hommes s'arrêta tout à coup en fixant sur moi des regards attentifs! Je le reconnus à l'instant même: c'était un ancien compagnon de ma jeunesse, nommé Lawrence Baxter, que j'avais laissé à Dublin lorsque je quittai cette ville; il m'appela par mon nom, et me dit:

« Je viens d'être condamné à mort. Voyez » mes chaînes. Je n'ai plus d'espoir sur la » terre: que j'entende au moins le son d'une » voix amie! ma destinée me paraîtra moins » cruelle.

» — Lawrence, lui répondis-je, votre si» tuation m'étonne et m'afflige; que puis-je » faire pour vous dans ce moment solennel?

» — Vous le saurez bientôt, » me répliqua-t-il.

» A ces mots, le commandant des gendarmes s'approcha de nous et m'avertit qu'un plus long entretien m'était défendu.

« Voilà, lui-dis-je, une carte d'adresse:
» daignez la remettre à ce malheureux. Je
» l'ai connu dans une autre position; je n'au-
» rais jamais pensé qu'il fût né pour l'écha-
» faud. »

» L'officier m'assura poliment qu'il se chargeait de ma commission, et le sinistre cortége se remit en marche. On fit monter ces criminels, enchaînés, dans une espèce de long tombereau couvert de tous côtés. Ils entrèrent par une porte de derrière, qui fut fermée avec d'énormes verroux assujettis par de forts cadenas: ils devaient être entassés les uns sur les autres. C'est ainsi qu'on transporte des animaux féroces; mais l'homme que frappe le glaive vengeur des lois appartient encore à l'humanité. Il y a quelque chose d'ignoble et de cruel dans la manière dont il est traité parmi vous. On lui doit tous les égards compatibles avec la sûreté publique.

» Deux jours après cette triste entrevue, je reçus un billet ainsi conçu :

« C'est dans trois jours que je dois subir
» l'arrêt qui m'a condamné à mort. Je dé-
» sire que vous assistiez à mon supplice,
» que vous soyez témoin de mes derniers
» moments. J'ai besoin de la vue d'un com-
» patriote pour soutenir ma fermeté. Vous
» serez le dépositaire de mes derniers vœux.
» Je vous appelle à un funeste rendez-
» vous; mais je compte sur votre huma-
» nité. »

» J'instruisis M. Barlow des liaisons que j'avais eues, en d'autres temps, avec Lawrence Baxter. Il savait qu'il appartenait à une famille honorable du comté de Munster en Irlande. Je lui communiquai le billet que je venais de recevoir, et il me conseilla d'accéder à sa demande. « Il veut peut-être, me
» dit-il, vous communiquer quelque secret
» qui intéresse sa famille. Il paraît résigné à
» son sort : il ne faut pas risquer de le jeter
» dans le désespoir. »

» Au jour fixé, je me rendis à la place de l'exécution, avec un ordre du magistrat supérieur de la police, que notre ambassadeur m'avait fait obtenir. Le redoutable échafaud était dressé, et une affluence considérable de spectateurs inondait les rues adjacentes; l'instinct d'une stupide curiosité semblait gravé sur toutes ces physionomies. Je ne distinguais rien dans cette foule immense qui pût faire soupçonner un autre sentiment. A trois heures précises j'aperçus une voiture entourée de gendarmes: elle renfermait quatre criminels qui devaient subir le dernier supplice. Ils descendirent avec résolution, et se rangèrent autour de l'échafaud; un vénérable prêtre était à leurs côtés; et, lorsque le monde entier les abandonnait, que la société les rejettait avec horreur de son sein, la religion, divinité consolatrice, veillait auprès d'eux, s'efforçant d'affaiblir les horreurs du moment suprême. Lawrence Baxter, qui devait être exécuté le premier, me cherchait des yeux; il m'aperçut, me fit signe d'approcher, et se pencha à l'oreille du prêtre, qui me remit un rouleau de papier. Je le reçus avec

un frémissement que je ne pus surmonter.

« Adieu, dit-il, le temps est fini pour » moi.

» — L'éternité commence, dit le prêtre en » l'interrompant. Dieu vous attend : jetez-» vous dans ses bras. »

» Je fermai involontairement les yeux, mais j'entendis le coup fatal, et ce son lugubre ne sortira plus de ma mémoire. J'allais me retirer, lorsqu'un officier de police me demanda les papiers dont j'étais dépositaire, avec l'intention, me dit-il, de les communiquer à un magistrat. Cette formalité me parut raisonnable; dès le lendemain ils me furent renvoyés.

» Ces papiers étaient accompagnés du billet suivant : « Je n'ai pu trouver de place dans » la société, et je me suis révolté contre elle. » Vous lirez le récit de mes aventures, et » peut-être vous m'accorderez un sentiment » de commisération. Ces papiers, dont vous

» pouvez garder une copie, sont adressés à
» ma sœur, qui, je crois, existe encore à
» Dublin. Elle apprendra par quels degrés
» je me suis approché de l'échafaud ; elle
» gémira sur mon sort, et ne m'oublîera pas
» dans ses prières. Ce funèbre dépôt, je le
» confie à votre humanité.

« Lawrence Baxter. »

« Voici la copie de cette histoire tragique ; elle m'intéresse à plus d'un titre. Supposez que le hasard m'eût amené en France au lieu de me conduire aux États-Unis : peut-être aurais-je éprouvé le sort de Baxter. La différence de nos destinées a probablement tenu à la différence des institutions sociales sous lesquelles nous avons vécu.

—

HISTOIRE
DE
LAWRENCE BAXTER.

« Je suis né dans la ville de Munster, de parents catholiques qui prirent un soin extrême de mon éducation; mais j'eus le malheur de les perdre lorsque j'atteignais à peine ma quinzième année. J'avais un oncle à Dublin qui m'appela auprès de lui, et qui me servit de tuteur. Ma sœur, moins âgée que moi de trois ans, fut placée chez une vieille parente du côté maternel. Je la quittai avec regret: nous nous aimions beaucoup, et je dois à ce sentiment les plus doux souvenirs de mon enfance.

» M. William Baxter, mon oncle, fanatique de sa religion et de l'indépendance de son pays, était lié avec tous les chefs de la conspiration qui avait pour but de délivrer

l'Irlande de l'oppression britannique. Il ne lui fut pas difficile de m'inspirer le même sentiment. La faction des orangistes (*orange-men*) était le sujet perpétuel de nos conversations, et nous ne pensions qu'aux moyens de nous soustraire à sa tyrannie. Les malheurs qui résultèrent de cette disposition des esprits sont assez connus. Le gouvernement anglais, averti par des traîtres, fit arrêter un grand nombre de catholiques; mon oncle fut renfermé dans le château de Dublin, où il est mort. Quant à moi, je parvins à échapper aux perquisitions des orangistes. J'errai pendant quelques mois sur les côtes de l'Océan, n'ayant d'autre asyle que les chaumières de quelques malheureux cultivateurs qui partageaient avec moi leur modique subsistance. De mon côté, je partageais leurs travaux; je gémissais avec eux sur le sort de notre pays; ils étaient tellement frappés de terreur, qu'ils rejetaient toute idée d'insurrection générale, et que leur haine profonde pour les Anglais n'éclatait que par des vengeances particulières. Les maisons des fermiers protestants

étaient souvent exposées à des attaques nocturnes.

» Je rejetai d'abord avec fermeté les propositions qui me furent faites de m'associer à ces expéditions. Peu à peu mon esprit se familiarisa avec les idées de violence et de rapine. J'étais d'ailleurs poussé dans ces voies dangereuses par les exhortations de quelques prêtres catholiques qui m'assurèrent que, dans la situation où se trouvait l'Irlande, la vengeance était un droit légitime; qu'il suffisait de rectifier par l'intention les actes de brigandages auxquels nous pouvions nous livrer, et surtout de payer avec une religieuse exactitude la dîme du butin aux saints ministres des autels. La voix de ces fanatiques l'emportait sur celle de leurs confrères, qui, dans un langage plus digne de leur profession, recommandaient la patience dans l'adversité et la soumission aux lois du pays.

» Nos fréquentes excursions avaient répandu l'alarme dans plusieurs provinces. Nous mîmes surtout à contribution le comté

d'Antrim. Notre troupe s'élevait à trente hommes vigoureux et bien armés. Un jour nous résolûmes d'attaquer la maison de M. Butler, l'un des plus fougueux orangistes du pays. Elle est située dans une vallée solitaire à quelques milles de Londonderry. Nous y arrivâmes à onze heures du soir par un beau clair de lune. Comme M. Butler était depuis long-temps sur ses gardes, il nous reçut avec fermeté ; sa petite garnison était composée de six hommes déterminés ; ils firent feu sur nous du haut des fenêtres, et tuèrent plusieurs de mes compagnons.

» Cette résistance ne servit qu'à nous irriter davantage; et, pendant que mes camarades répondaient au feu des orangistes, je m'armai d'une hache, et je brisai avec effort la principale porte de la maison. Nous nous y précipitâmes en foule ; mais nous eûmes un autre choc à soutenir sur l'escalier ; nos adversaires se défendirent en désespérés, et ce ne fut que lorsque la plupart d'entre eux eurent été tués ou mis hors de combat, que les autres

se rendirent à discrétion. M. Butler n'avait été que légèrement blessé; j'empêchai difficilement qu'on ne lui donnât la mort, ainsi qu'à sa fille aînée, qui se trouvait auprès de lui. La jeunesse, la rare beauté, les larmes de cette jeune fille, ne l'auraient point sauvée, si je n'eusse déclaré que je la défendrais au péril de ma vie, et que j'abandonnais, pour sa rançon, la portion du butin qui devait me revenir. Ce butin fut considérable. Nous étions déjà remontés à cheval, et nous nous disposions à partir, lorsque nous vîmes arriver au galop un fort détachement d'*yeomanry*, ou de milices du pays. Quoique affaiblis par la perte de plusieurs hommes, nous soutînmes la charge de l'ennemi avec résolution. Il y eut une mêlée terrible; mais la supériorité du nombre devait l'emporter.

» Après une lutte opiniâtre, mes forces étant épuisées, mon cheval abattu, je restai prisonnier avec six de mes compagnons. Nous apprîmes alors qu'un berger du voisinage, réveillé par les premiers coups de feu, s'était enfui, et avait donné l'alarme à la

ville voisine; quelques minutes plus tard, nous étions sauvés.

» Comme je paraissais le chef de l'expédition, on me jeta tout enchaîné dans une chambre particulière de la maison, dont les fenêtres étaient grillées; et une porte massive se ferma sur moi. J'essayai dans l'obscurité de rompre mes liens; mais toutes mes tentatives furent vaines et je tombai dans un accablement complet. J'entendis un grand bruit et de joyeuses acclamations; nos vainqueurs célébraient leur victoire, et attendaient le point du jour pour nous conduire en triomphe à Londonderry.

» Le moment critique arriva. A peine le jour paraissait, que la porte de la chambre où je gisais, en proie à de cruelles réflexions, s'ouvrit avec fracas. Trois hommes me saisirent, et je fus placé sur un chariot découvert avec mes camarades d'infortune. J'avais attendu quelques marques d'intérêt de la part de M. Butler et de miss Jane, sa fille. Mais l'esprit implacable de parti dominait dans le

cœur du père. Il ne voyait dans les catholiques irlandais que des esclaves en révolte, indignes de ménagement et de pitié. Miss Jane ne se présenta point à nos yeux; et j'augurai qu'elle partageait l'intoléranceet le fanatisme de M. Butler.

» Une affluence considérable d'Irlandais protestants nous attendait aux portes de Londonderry, où la nouvelle de notre capture était arrivée. Nous défilâmes entre deux haies de spectateurs qui nous accablaient d'injures; nous arrivâmes ainsi aux prisons de la ville, où l'on nous déposa dans des cachots séparés. Notre sort était connu d'avance: il n'y avait point d'incertitude. J'étais fatigué de la vie, et je ne craignais pas de mourir.

» Il fut décidé que nous serions conduits à Dublin. Nos bandes étaient devenues si redoutables, qu'on voulait nous offrir en spectacle aux habitants de cette ville, et donner à notre supplice une solennité capable d'effrayer les autres révoltés de l'Irlande. La veille de notre départ, à une heure du matin,

la porte de mon cachot s'ouvrit, et une main inconnue me remit un billet ainsi conçu :

« Ne désespérez pas de votre destinée; la » reconnaissance veille sur vous. »

» Cet incident me surprit. Je me livrai à mille conjectures ; enfin je m'arrêtai à l'idée que M. Butler s'employait en ma faveur, et que, si j'obtenais la liberté, je devrais ce bienfait à sa gratitude. La nuit suivante, précisément à la même heure, je vis entrer dans ma prison cette jeune fille dont j'avais sauvé l'honneur et la vie.

« Nous n'avons point de temps à perdre, » me dit miss Jane : suivez-moi. » A ces mots, elle détache elle-même les liens qui m'enchaînaient. « Conduisez-nous, » dit-elle à un homme qui l'accompagnait, et que je reconnus pour l'un de nos gardiens. Celui-ci nous fit entrer dans une allée sombre et tortueuse qui aboutissait à une porte secrète dont la clé lui était confiée. Nous sortîmes par cette issue, et, après plusieurs détours, nous nous

trouvâmes hors de la ville; deux chevaux nous attendaient.

« Je viens de remplir un devoir sacré, me » dit ma libératrice, mais j'exige de vous » un profond secret : la moindre indiscré- » tion me livrerait à l'indignation de mon » père. »

» J'étais interdit; jamais un son de voix aussi doux n'avait frappé mon oreille; j'éprouvais une vive émotion.

« Rendez-vous tous les deux à Belfast, » ajouta-t-elle; vous remettrez cette lettre » à son adresse. Je ne serai tranquille que » lorsque je saurai que vous êtes éloignés de » notre malheureux pays. »

» Je lui baisai la main; je crois même qu'une larme coula de mes yeux sur cette main chérie.

« J'emporterai, lui dis-je, une image qui » ne sortira plus de ma pensée. »

» — Allez, me répondit-elle, et soyez » heureux. »

» Comme elle prononçait ces mots, nous entendîmes du bruit, et nous aperçûmes à quelque distance deux hommes qui accouraient vers nous. Heureusement ils étaient à pied; nous montâmes en toute hâte sur nos chevaux, et nous fûmes bientôt hors de leur portée.

» Mon compagnon connaissait très bien le pays. Nous prîmes des chemins de traverse qui nous conduisirent dans une épaisse forêt.

« Nous allons laisser reposer nos chevaux, » me dit mon compagnon de fuite; il est » temps de prendre quelque nourriture. Nous » sommes en lieu de sûreté, et nous n'avons » point à craindre les importuns.

» — Comment se fait-il, lui dis-je, que » vous ayez exposé votre vie pour sauver la » mienne? A qui dois-je un service si éminent?

» — Je me nomme Patrick Fergus, répondit » mon guide; je suis né dans le comté d'Ar- » magh. Mes parents étaient catholiques; » malheureusement ils moururent avant de » m'avoir établi dans le monde; je me trou- » vai, jeune encore, sans protecteur et sans » fortune. J'essayai de plusieurs professions; » j'ai été tour à tour matelot, soldat, con- » trebandier, maquignon; et sous ces divers » états je n'ai éprouvé que des revers. J'étais » parvenu à me glisser comme gardien à la » prison de Londonderry; mais ces tristes » fonctions ne plaisaient ni à mes goûts ni à » mon caractère. Aussi, lorsque miss Jane » s'est adressée à moi en m'offrant une grosse » somme d'argent pour vous sauver, elle a » eu peu de peine à vaincre mes scrupules. » Il faut qu'elle ait lu sur ma physionomie que » je n'étais pas fait pour être enchaîné aux » verroux d'une prison. »

» A ces mots, je considérai attentivement cette heureuse physionomie, et je fus surpris de mes découvertes. Patrick Fergus avait de petits yeux étincelants enfoncés dans la tête,

et couverts d'épais sourcils qui, à la naissance du nez, se confondaient l'un avec l'autre; ce nez, d'une longueur peu commune, était privé d'une narine qui s'était probablement perdue dans les divers accidents où les professions de son maître l'avaient exposé; ses lèvres, naturellement écartées l'une de l'autre, laissaient voir une rangée de dents qui ressemblaient assez bien à celles d'un dogue de basse-cour; son menton, garni d'une crinière rouge, se relevait sur sa base; enfin, une taille ramassée, de larges épaules, des bras robustes, complétaient son signalement.

« Mon ami, lui dis-je, votre physionomie » est en effet très remarquable; mais apprenez-moi quelles sont vos intentions en » m'accompagnant à Belfast.

» — Je vais d'abord, me répondit-il, remplir la promesse que j'ai faite à miss Jane; » ensuite je m'attacherai à vous si cela vous » convient; je vous suivrai dans quelque » partie du monde que vous alliez. J'ai entendu parler de vos exploits, et je vous ai

» pris en amitié. D'ailleurs, nous sommes du
» même pays, de la même religion, et je suis
» aussi bon qu'un autre pour un coup de
» main : voilà bien des raisons de ne pas
» nous séparer. »

» Je crus qu'il était prudent d'accepter sa proposition, et il parut ravi de ma condescendance. Notre repas fini, nous remontâmes à cheval ; et, en continuant de dérober nos traces, nous parvînmes à gagner Belfast. Nous y entrâmes pendant une nuit assez obscure ; mais la ville était bien connue de mon guide. Il me conduisit à la maison désignée par la lettre de miss Jane. Je m'aperçus qu'on nous attendait. Nous fûmes introduits par une jeune fille qui fit un mouvement involontaire de surprise ou d'effroi en envisageant mon fidèle compagnon. On nous mit dans une chambre où deux lits étaient préparés. Je me jetai tout habillé sur l'un de ces lits, et, quelle que fût l'agitation de mon esprit, comme j'étais épuisé de fatigue, je ne tardai pas à tomber dans un profond sommeil.

» Le lendemain, un homme remarquable par la gravité de ses manières et la sérénité de ses traits vint nous visiter : c'était M. Palmer, le maître de la maison. Je le pris pour un prêtre catholique déguisé, et mes conjectures se trouvèrent fondées.

« Mes enfants, nous dit-il, je croyais
» que vous partiriez aujourd'hui ; mais le
» vaisseau qui doit vous transporter en Fran-
» ce ne pourra mettre à la voile que dans
» huit jours : il faut vous résigner à passer
» ce temps dans la solitude. On aura soin que
» rien ne vous manque. Cette prison vaut un
» peu mieux, ajouta-t-il en souriant, que
» celle d'où vous êtes sorti. On vous cherche
» de toutes parts avec activité ; mais ici vous
» n'avez à craindre que l'ennui de la re-
» traite. »

» Je remerciai cet homme obligeant, et j'allais lui faire mille questions, lorsqu'il se retira sans proférer une autre parole ; et, après nous avoir soigneusement renfermés, il emporta la clé de la chambre. Il fallut céder à la

nécessité. Les journées me paraissaient d'une longueur démesurée, et mes réflexions ne contribuaient pas à rendre les heures plus légères. Rejeté comme un proscrit, sans ressources, sans appui, par les vices des institutions de mon pays, qu'allais-je devenir dans une contrée étrangère, dont la langue, à la vérité, m'était familière, mais dont j'ignorais les usages et les mœurs? Je m'éloignais de miss Jane, dont le souvenir ne cessait de me poursuivre; j'éprouvais je ne sais quel sinistre pressentiment d'une effrayante destinée, et la vue de Patrick-Fergus était peu propre à calmer mon imagination.

» Celui-ci, insensible à sa position, s'amusait à compter les deux cents livres sterling qu'il avait reçues de ma libératrice. Ses idées n'allaient pas au-delà du moment présent; ses appétits satisfaits, il s'endormait comme les animaux d'une autre espèce, sans souci de l'avenir. Cependant il ne manquait ni de courage ni d'activité, ni même d'un certain esprit; mais il fallait qu'un intérêt passant réveillât en lui ces qualités.

» Enfin le moment de notre départ arriva. Nous devions nous embarquer sur un vaisseau destiné à la contrebande, et qui n'attendait plus que nous pour mettre en mer. Au moment où nous prenions congé de notre hôte, nous vîmes arriver avec étonnement miss Jane Butler; un frémissement de plaisir courut dans mes veines.

« Quoi! c'est vous! lui dis-je; quel bon-
» heur que je n'osais espérer!

» — Je n'attends plus rien que de vous, me
» répondit-elle, et je me confie à votre géné-
» rosité. Les hommes qui vous poursuivaient
» ont tout découvert; ils m'ont ramenée au
» magistrat, qui, n'ayant point de preuves lé-
» gales contre moi, m'a rendu la liberté.
» Mais mon père, furieux de voir échapper
» un catholique rebelle, à qui cependant il
» devait la vie, m'a donné sa malédiction, et
» m'a chassée de sa présence. J'ai pris sur-le-
» champ mon parti; je ne sais si je me suis
» trompée, mais j'ai cru sentir qu'il existait
» entre nous deux des liens de sympathie, et

» que nous devions être heureux ou malheu-
» reux ensemble.

» — Quel que soit le sort qui m'est des-
» tiné, lui dis-je, je ne le changerais pas,
» avec vous, pour l'avenir d'un monarque.
» Que rien ne vous arrête; disposez de moi;
» ma vie vous est consacrée. Et vous, le plus
» généreux des hommes, ajoutai-je en me
» tournant vers notre hôte, soyez témoin de
» mes serments.

» — Allez, mes enfants, répliqua M. Pal-
» mer en nous joignant les mains. J'exerce les
» pouvoirs que je tiens du ciel et je bénis votre
» union. Soyez fermes dans votre foi; et, si
» l'adversité vous poursuit sur la terre, le bon-
» heur ne peut vous manquer dans le ciel. »

» J'appris alors que miss Jane, dont la mère appartenait à une famille catholique, professait secrètement les mêmes doctrines, ce qui l'avait liée avec M. Palmer, l'un des missionnaires les plus actifs de la propagande de Rome.

» Il me serait impossible d'exprimer les délicieuses émotions dont j'étais pénétré dans ce moment solennel. J'enlevais à l'Irlande un de ses plus beaux ornements; ma fuite était un triomphe, et je me félicitais d'une proscription qui me valait un si rare trésor. « Que vous serez aimée! » lui dis-je en la conduisant vers le navire qui nous attendait.

« Je l'avais soupçonné, répondit-elle en » s'appuyant sur mon bras; le ciel nous des- » tinait l'un à l'autre; c'est lui sans doute qui » a tout conduit. »

» Nous arrivâmes, comme elle finissait ces paroles, dans un lieu écarté, sur le bord de la mer; nous passâmes difficilement entre deux rochers par une issue qui semblait impénétrable. Lorsque nous eûmes atteint le rivage, M. Palmer fit un signal, et une barque s'approcha de nous. Nous embrassâmes notre vénérable guide, qui ne voulut s'éloigner qu'après nous avoir vus en sûreté, et nous avoir donné sa bénédiction.

» Patrick Fergus avait jusque alors gardé le silence ; il le rompit pour nous dire :

« Je vois que nous avons affaire à un smug-
» gler (*vaisseau contrebandier*) : je serais
» bien surpris si je ne trouvais à bord quel-
» que vieux loup-marin de ma connaissance. »
En effet, il se trouva que le contre-maître du vaisseau avait été engagé avec notre honnête compagnon dans plusieurs entreprises contre les intérêts de la douane. Il y eut entre eux une reconnaissance tout-à-fait dramatique.

« C'est toi, Patrick! lui dit le contre-maître
» en le voyant monter à bord. Par ma foi! je
» te croyais pendu : tu as donc fraudé les
» droits de la justice? C'est fort bien : ce sera
» pour une autre occasion, car tu ne pré-
» tends pas lui échapper.

» — Tom est un badin, me dit Patrick ; il
» a toujours le mot pour rire ; mais au fond
» il est bon et solide comme un câble neuf.
» Nous avons fait ensemble plus d'une cara-

» vane, et je vous le garantis un véritable re-
» quin. »

» Je laissai ces deux hommes discourir ainsi gracieusement ensemble, pendant qu'on déployait les voiles; et je demandai le capitaine Whitlock, qui nous reçut avec obligeance et voulut nous céder sa chambre. Mais le temps était serein, la nuit étoilée; les rayons de la lune éclairaient les vastes eaux de la mer et les sommets irréguliers des rochers escarpés qui fuyaient devant nous: ce spectacle attira notre attention; nous nous assîmes sur le tillac, ma douce compagne et moi.

« Je ne reverrai plus ces rivages, dit-
» elle avec un soupir. Ne trouvez-vous pas
» qu'il en coûte beaucoup de quitter sa pa-
» trie?

» — Sans doute, lui répondis-je, l'amour
» de la patrie est un sentiment naturel et puis-
» sant; mais si cette patrie n'est qu'une ma-
» râtre impitoyable, la raison nous conseille

» *de chercher* ailleurs une terre amie et des » *cieux* hospitaliers ; c'est en nous seuls que » nous devons trouver le bonheur.

» — Le bonheur ! s'écria-t-elle ; que je » crains que notre union ne soit une com-» munauté d'infortune !

» — Espérons mieux de la destinée, lui » répondis-je. Je ne changerais pas pour » tous les biens du monde la tendre émo-» tion que j'éprouve en ce moment auprès de » vous. »

» Le capitaine Whitlock vint interrompre notre conversation. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, à la voix mâle, au teint brûlé par les vents de mer et le feu des orages ; il paraissait au-dessus de sa profession. Ses manières distinguées, la politesse de son langage, annonçaient une bonne éducation. Il nous avoua que son révérend ami M. Palmer lui avait appris nos aventures. Il se félicitait de pouvoir nous être utile.

« Tel que vous me voyez, dit-il, j'ai brillé » dans des cercles choisis, j'ai connu les va- » nités du monde; mais j'ai été trompé de » toutes les manières. Je croyais à l'amitié, » un ami me trahit et m'enleva ma maîtresse; » j'avais des richesses, mais des banquerou- » tes frauduleuses, des procès injustes les ont » englouties. J'ai rejeté la terre avec indigna- » tion; j'ai demandé à l'océan un asyle et des » ressources. Je suis en état de guerre contre » l'autorité; ce genre de vie me plaît, et je » n'ai plus de sympathie que pour le mal- » heur. »

» Nous voguions heureusement, et en peu de jours nous atteignîmes les côtes de la Normandie. Notre capitaine en connaissait tous les points, et nous débarqua près d'un petit village, à quelque distance de Dieppe. Tout avait été prévu; on nous avait préparé des passeports, et nous arrivâmes sans obstacle à Paris.

» Je pris un logement dans un hôtel garni de la rue Vivienne. Il suffisait pour nous et

pour Patrick Fergus, qui s'était lié à notre destinée. Jane était plus tranquille. Elle n'avait emporté du toit paternel que les pierreries que sa mère lui avait laissées à son lit de mort; mais ces pierreries étaient d'une valeur considérable; un lapidaire nous en donna quatre mille livres sterling. Mon intention était de faire valoir cette somme, de vivre modestement, de travailler au bonheur d'une femme chérie, et d'achever en paix une carrière commencée sous de si funestes auspices. Le sort en décida autrement.

» M. Palmer m'avait remis une lettre pour M. Dickson, Irlandais d'origine, et depuis long-temps établi en France, où il jouissait d'un grand crédit. Il me reçut à bras ouvert, s'informa de l'état de mes affaires, et me promit ses bons offices: ce fut la source de tous mes malheurs. Depuis quelque temps M. Dickson s'était lancé dans les jeux de l'agiotage et avait éprouvé des pertes immenses. On ne soupçonnait pas sa détresse: il tenait un état de maison magnifique; on citait le luxe de ses fêtes, la beauté de ses

équipages et la somptuosité de son mobilier. Je ne crus mieux faire que de placer mes fonds entre ses mains.

» Cette opération terminée, je me livrai au genre de vie que j'avais choisi. Jane avait les goûts simples : une promenade aux Tuileries, une excursion à la campagne, une partie de spectacle, la rendaient heureuse. Partout elle était admirée ; mais elle fuyait les regards, et concentrait dans un chaste amour toutes ses félicités.

» Six mois se passèrent ainsi dans l'union la plus intime. Cependant des bruits sinistres commençaient à circuler. J'appris avec terreur que M. Dickson était sur le point de déclarer sa faillite. Je courus à son logis, je le trouvai seul dans son cabinet, et je lui exprimai mes craintes.

« Tranquillisez-vous, me dit-il, voilà des
» valeurs qui répondent de votre créance ;
» mais j'ai besoin d'être seul. Vous voyez que
» je ne vous ai pas oublié. »

» Je pris le portefeuille qu'il me présentait, j'examinai les effets, qui me parurent solides, et je me retirai avec la joie d'un homme qui vient d'échapper au naufrage.

» On sut deux mois après que M. Dickson avait disparu. Il manquait pour plusieurs millions : on l'accusait de manœuvres frauduleuses ; mais je n'avais point de raisons de lui adresser des reproches, et je me renfermai à son égard dans un silence absolu.

» Quelques jours après cette catastrophe, je présentai à l'escompte une des lettres de change que j'avais reçues de M. Dickson. La somme me fut remise et je revins tranquillement auprès de Jane, qui avait partagé mes alarmes, et qui jouissait de ma sécurité.

» Le lendemain, à cinq heures du matin, je fus réveillé par Patrick Fergus, qui m'annonça qu'on frappait à la porte de notre appartement. Je lui ordonnai d'ouvrir. Plu-

sieurs hommes se précipitèrent dans ma chambre ; ils étaient conduits par un commissaire de police, qui me signifia l'ordre de mon arrestation. Je me levai sur-le champ. On me présenta la lettre de change que j'avais mise, la veille, en circulation, et que je reconnus. Elle portait de fausses signatures. Je voulus entrer en explication.

« Vous vous justifierez devant l'autorité » compétente, me répondit froidement le » chef de cette escouade; je ne suis chargé » que de vous mettre en lieu de sûreté; pré» parez-vous à me suivre. »

» Pendant ce colloque, Jane s'était évanouie. Je la pris dans mes bras; je voulus lui donner des secours; je l'appelai des noms les plus tendres.

« Finissons ces vaines lamentations, me » dit insolemment l'agent de police; il faut » venir en prison. »

» Un sentiment de fureur s'empara de

moi. « Misérables, leur dis-je, est-ce ainsi
» que vous respectez l'humanité?

»—Tombons sur cette maudite canaille, me
» dit Patrick Fergus en anglais, et faisons-
» leur voir ce que valent deux braves enfants
» d'Erin. »

» A ces mots, et sans attendre ma réponse, il saisit de son bras nerveux et terrassa un de ces hommes de proie. Il n'était plus possible de reculer, et, faisant usage des forces que me donnait le désespoir, nous repoussâmes facilement cette cohue épouvantée. Patrick Fergus jeta même sur l'escalier le commissaire de police, qui roula jusqu'au bas des degrés.

» Nous rentrâmes dans l'appartement; je fermai la porte, et je courus vers Jane. Elle ouvrit les yeux et poussa un cri de joie en me revoyant. Je lui fis part de la situation où j'étais, des périls dont nous étions menacés; je l'exhortai à la fermeté.

« Je suis victime d'une erreur, lui dis-je;

» il est impossible qu'on ne me rende pas » justice. Si nous sommes privés de notre for» tune, j'ai des bras et du courage; je travail» lerai pour toi; je travaillerai avec délices; » je te consacrerai tous les instants de ma vie » et les cœurs ouverts aux douces affections » d'une tendresse mutuelle envieront encore » notre bonheur. »

» Pendant ce temps, la force armée était accourue. On enfonçait les portes. « Toute » résistance est inutile, » dis-je à Patrick Fergus, qui frémissait encore de fureur. Je me présentai à un officier, qui, en jetant les yeux sur Jane, fit un mouvement d'admiration.

« Je conçois, me dit-il, votre répugnance » à quitter une femme aussi charmante. J'ai » ordre d'employer la force pour vous arrê» ter; mais un officier français connaît les » égards qui sont dus au malheur et à la beau» té. Donnez-moi votre parole d'honneur de » ne faire aucune tentative d'évasion, ainsi » que ce sauvage qui vous accompagne, et

» j'aurai pour vous tous les ménagements » compatibles avec mon devoir. »

» Je consentis à tout; je m'arrachai avec effort des bras de Jane, et nous fûmes conduits à la prison de la Force. On nous mit au secret.

» Ce ne sont pas des hommes, ce sont des démons qui ont inventé le secret des cachots. Qu'on se figure un malheureux captif, dans une enceinte étroite et souterraine, n'ayant pour se reposer qu'un peu de paille humide, privé d'air et de lumière, séparé du monde entier. Pour peu qu'il ait d'activité dans l'imagination, de faiblesse dans l'esprit, son cachot se peuple de fantômes effrayants; des idées sinistres l'obsèdent sans cesse; son sommeil est assiégé de terreurs. Traité en criminel, son innocence ne peut le rassurer; la cruauté des hommes lui défend d'espérer leur justice. Que les heures s'écoulent lentement dans ce lieu de ténèbres et d'horreur! La course du temps semble arrêtée; une journée passée dans ces cachots est un siècle de douleur.

» Voilà ce qu'il est bon d'apprendre à ces hommes qui vantent leurs institutions sociales, qui s'applaudissent de ce qu'ils nomment leur civilisation, et qui sont encore tout couverts des flétrissures de la barbarie.

» Je passai deux mois au secret sans qu'on m'en expliquât les motifs. Pendant deux mois j'interrogeai vainement l'homme inflexible qui m'apportait toutes les vingt-quatre heures un vase d'eau bourbeuse et un morceau de pain grossier : je n'en pus arracher une parole. L'image de Jane en proie à la misère, peut-être au désespoir, était devenue chez moi une idée fixe. Je la contemplais comme si elle eût été près de moi, baignée dans ses larmes, implorant sans fruit le secours du ciel et la pitié des hommes. Quelquefois, je la voyais mourante, et m'appelant à elle pour lui fermer les yeux. Une sueur froide coulait de mes membres engourdis. Je ne pouvais ni pleurer, ni gémir; un bras d'airain semblait enchaîner toutes mes facultés. Je ne sortais de ces visions terribles que pour me livrer à de

vains accès de fureur; je maudissais la vie, je maudissais l'espèce humaine et son incroyable férocité.

» Enfin, je parus devant un juge dont les traits immobiles annonçaient un froid mépris pour les peines de ses semblables. J'exposai nettement les détails de mes affaires avec M. Dickson; je fis connaître le piége qu'il m'avait tendu et dans lequel j'étais tombé. On venait de découvrir sa retraite et de le saisir; son témoignage me fut favorable; on nous rendit la liberté.

» Patrick Fergus était sombre et rêveur.

« Suis-moi, lui dis-je; nous ne nous quit-
» terons plus. »

» J'aperçus au même instant une jeune femme vêtue de noir qui s'avançait en silence vers la porte de la prison. Un voile couvrait ses traits; elle s'assit sur une pierre et reposa sa tête sur ses mains. Je fus saisi d'une vive émotion.

« C'est elle, m'écriai-je. »

» A ces mots, elle leva la tête, écarta son voile précipitamment, et tomba dans mes bras. C'était Jane, que, dans un autre temps, j'aurais à peine reconnue. Elle était d'une pâleur mortelle; des torrents de larmes avaient creusé ses joues, et je crus voir dans ses yeux quelque signe d'une raison égarée.

« Est-ce bien vous? me dit-elle; depuis » long-temps je vous attendais. Que faisiez- » vous loin de moi? Je voulais entrer, on m'a » repoussée de cette porte, que je venais cha- » que jour arroser de mes larmes. Voyez-en » les traces?

» — Nos malheurs sont finis, ma chère » Jane, lui répondis-je; ne songeons qu'au » plaisir de nous revoir.

» — Le plaisir! que voulez-vous dire? re- » prit-elle... Le plaisir!... je ne vous com- » prends pas. »

» Je lui tenais la main, et je m'aperçus avec effroi qu'elle était atteinte d'une fièvre brûlante. Je fis appeler une voiture, et nous nous rendîmes à notre appartement, dont le loyer avait été payé d'avance pour une année.

» J'envoyai sur-le-champ chercher un médecin, qui confirma mes craintes. Jane était sérieusement malade. Nous lui prodiguâmes les soins les plus actifs; mais j'étais sur le point de manquer de ressources. Patrick Fergus s'approcha de moi et me dit :

« Voilà deux cents livres sterling que je
» dois à la générosité de madame Baxter; en
» vous les rendant, c'est une dette que j'ac-
» quitte. Vous m'avez dit que nous ne nous
» quitterions plus : ainsi c'est entre nous à la
» vie et à la mort. »

» Je fus touché de ce dévouement, et, le croiriez-vous? il ouvrit une source de pleurs que je croyais tarie.

« J'accepte ton offre, lui dis-je; elle réta-

» blit entre nous l'égalité : tu seras désormais
» mon ami. »

» Il y avait une âme d'homme sous cette figure repoussante. Combien d'âmes de tigres animent des formes gracieuses, et qui ont reçu le poli de la civilisation !

» La fièvre de Jane s'affaiblit ; elle rentra dans le plein exercice de sa raison ; mais elle avait subi un choc si violent, qu'elle tomba dans un état de langueur. Je ne la quittais pas ; je veillais sans cesse auprès d'elle ; je me nourrissais d'espérances trompeuses. Elle connaissait mieux que moi sa situation.

« J'ai eu le cœur brisé, me disait-elle ; la
» douleur a flétri mon existence. Je regrette
» de vous quitter ; je voudrais vivre pour
» vous ; mais ma destinée était d'être mal-
» heureuse, et je ne puis lui échapper. »

» Je m'efforçais de lui donner du courage ; je crus même un jour que je conserverais un si précieux trésor. Elle semblait avoir repris

ses forces; ses joues s'étaient colorées, ses yeux brillaient d'un vif éclat, mais c'était une flamme expirante. Mon imagination se refuse à décrire ce dernier travail de la mort qui nous sépare du monde visible.

« Nous nous reverrons un jour. »

» Telles furent ses dernières paroles; elle mourut dans mes bras. Il me sembla que tous les liens qui m'attachaient à la société étaient rompus. Il n'y a point de langage pour exprimer de telles douleurs.

» Patrick Fergus ne m'abandonna point. Un instinct d'humanité lui apprit à ne point me troubler dans mes sombres méditations; mais il prévenait tous mes besoins, il me suivait dans mes courses solitaires, et je le trouvais toujours près de moi quand l'occasion l'exigeait. Je passai un mois dans cet état d'abattement. Un jour mon fidèle compagnon se place devant moi. J'aperçus aisément qu'il avait envie de m'adresser la parole; je l'invitai à rompre le silence. Il me dit:

« J'ai de fâcheuses nouvelles à vous appren-
» dre. Nous allons manquer d'argent, et je
» ne sais ce que nous deviendrons dans ce
» maudit pays, où il faut payer jusqu'à un
» verre d'eau : j'aimerais mieux vivre chez
» les Indiens. »

» L'effet de ces paroles fut de me réveiller comme d'un profond sommeil ; j'envisageai d'un coup-d'œil toutes les difficultés de notre position ; mais ni Fergus ni moi nous n'avions d'industrie. Je sentis qu'ayant épuisé les ressources de ce fidèle serviteur, mon devoir était de le faire vivre. Je lui dis que je réfléchirais aux moyens de pourvoir à notre subsistance.

« Le temps presse, ajouta-t-il, voilà notre
» dernière guinée. »

» Pendant deux jours je cherchai avec attention ce que je pouvais faire pour sortir de l'abyme où j'étais plongé ; je ne trouvais rien de satisfaisant. Cependant les besoins pressaient, et nous étions sur le point de man-

quer de pain. Que faire dans une telle extrémité ? Mille partis violents s'offraient à ma pensée : je les rejetais avec horreur. Implorer la pitié des hommes, je savais ce que valait cette pitié ; mourir, c'était tromper un homme qui avait compté sur mon appui ; je ne pouvais disposer de moi-même sans son aveu.

» Je lui communiquai ces réflexions.

« Par saint Patrick ! me dit-il, je serais » moins embarrassé que vous. J'ai rencontré » hier un ancien *smuggler* des Pyrénées, que » j'ai connu dans mes voyages, et qui m'a » proposé de prendre parti avec lui. On fait » de bonnes affaires sur les frontières d'Espa» gne : il faut mettre quelquefois le sabre à la » main ; mais ce n'est pas là ce qui peut nous » effrayer. »

» Mes principes de morale n'étaient point assez purs pour que je visse dans ces expéditions de contrebande quelque chose de plus que le transport d'une marchandise d'un lieu à un autre. J'avais besoin de mouvement ;

l'idée de respirer l'air des montagnes, d'exercer librement mes facultés d'homme, souriait à mon imagination; la perspective même des dangers était une séduction.

« Est-tu sûr de ton homme? dis-je à Pa» trick.

» — Comme de moi-même, répondit-il. » C'est le plus honnête *smuggler* que j'aie vu » de ma vie: Sa réputation est faite depuis » long-temps : il vous flaire un douanier » comme un chien couchant une perdrix, » et il va au feu comme un montagnard » écossais.

» — Eh bien, lui dis-je, puisque nous » sommes hors de la société, ne dépendons » que de nous-mêmes : engageons-nous en» semble! »

» Fergus, à ces paroles, fut transporté de joie.

« Je n'aurais pas voulu vous quitter, me

» dit-il; mais me voilà dans mon élément.
» Dans vingt-quatre heures il faudra partir; un dépôt de marchandises d'Angleterre
» nous attend à quelques milles de Gavarnie :
» nous les ferons entrer en dépit de tous les
» chiens de garde de la frontière. »

» Je vis notre nouveau compagnon. C'était un Basque nommé Michel, qui me parut très robuste et d'une agilité surprenante. Il fut ravi de notre résolution. Comme il faisait la contrebande pour le compte de quelques maisons de Paris, il avait touché des fonds, et nous mit en état de faire nos préparatifs.

» Notre voyage se fit sans accident. Je me trouvai plus à l'aise sur les flancs de ces Pyrénées qui représentent la nature dans un état de convulsion. J'aimais à y passer les nuits, à voir les nuages s'élever comme un rideau humide, et découvrir aux premiers rayons du soleil les grandes scènes des montagnes. Je marchais sans crainte sur le bord des précipices; j'escaladais les roches brisées; et,

parvenu au sommet de quelque pic isolé, je levais les yeux au ciel, comme si j'avais eu l'espérance d'y voir une épouse chérie; car l'image de ma pauvre Jane était toujours présente à ma pensée, et je répétais souvent ses derniers mots : *Nous nous reverrons un jour*.

» Nous évitâmes heureusement les villages français, et nous eûmes bientôt atteint le territoire espagnol. Le dépôt de marchandises que nous devions faire pénétrer en France était caché dans un village où nous fûmes reçus avec mystère. J'appris que la contrebande par mer était devenue si difficile, qu'on avait été forcé de l'organiser sur terre. Nous attendîmes deux jours l'instant favorable pour commencer notre opération. Tout était préparé ; nous étions quinze hommes pleins de résolution et bien armés. Michel commandait la troupe. Les marchandises furent placées sur des mulets et nous nous mîmes en marche. Le silence le plus profond régnait parmi nous. Nous entrâmes par la brèche de Roland; et après avoir tour-

né le village de Gavarnie, nous prîmes la direction des hauteurs de Marboré. Le jour commençait à poindre, lorsque Michel nous commanda de faire halte.

« J'ai entendu quelque bruit, nous dit-il;
» je crains que le secret de notre expédition
» ne soit connu. »

» Comme il achevait ces mots, je distinguai une douzaine d'hommes armés qui s'avançaient vers nous.

« Nous les repousserons, nous dit Michel:
» que chacun fasse son devoir; après le pre-
» mier coup de feu, tombons sur eux le sabre
» à la main. »

» Le champ de bataille était terrible; nous avions à droite et à gauche des précipices où tombaient de bruyantes cascades, où mugissaient de rapides torrents; nous étions entre le glaive et l'abyme. Cette situation, nouvelle pour moi, ne m'ôta rien de ma fermeté : qu'avais-je à regretter dans la vie?

» L'ennemi commença le feu et nous reçut avec intrépidité. Nous eûmes cependant l'avantage. Plusieurs de ses hommes étaient tués ou hors de combat, il commençait à reculer, lorsque de grands cris nous avertirent que nous étions coupés. Un détachement de grenadiers vint nous mettre entre deux feux. Nous ne pensâmes plus qu'à vendre chèrement notre vie. Patrick Fergus, qui ne m'avait pas quitté un seul instant, et dont j'avais admiré le sang-froid et la bravoure, fut renversé, et, plus heureux que moi, roula au fond de ces abymes dont l'œil n'osait mesurer la profondeur. J'avais été blessé et je m'efforçais de suivre le seul ami que j'eusse connu sur la terre; mais je fus saisi par un soldat et je ne pus mourir.

» Voilà l'esquisse rapide des événements de ma vie. Je connais le sort qui m'est réservé; il est cruel, et je sens quelquefois que je n'étais pas né pour le subir.

» Je n'ai pu vaincre la fatalité qui s'est attachée à mes pas. Partout la société a offert

des obstacles insurmontables au développement de mes facultés. Je ne saurais dire pourquoi, mais il me semble que, si j'avais rencontré de sages conseils et l'intérêt dû au malheur, j'aurais pu tenir un rang honorable dans le monde; mais c'en est fait, plongé au fond d'un cachot, je ne reverrai la lumière que pour subir une mort ignominieuse. Puisse-t-elle racheter mes fautes! Puisse-t-elle apprendre aux hommes à mettre l'humanité dans leurs lois, la pitié dans leurs institutions! »

Lorsque nous eûmes achevé cette lecture, Fitz-Allan me dit: « Pauvre Baxter! il vivrait encore; il vivrait en paix si le hasard, au lieu de le retenir dans la fange européenne, l'eût conduit aux Etats-Unis. Ces conseils, cette pitié dont il parle, lui auraient été prodigués; il aurait acquis des idées plus justes sur les devoirs de l'homme; la bienfaisance aurait sondé les plaies de son cœur. Le droit de condamner sa mémoire m'est interdit; j'ai été agité comme lui de passions violentes, et si j'étais

tombé dans les mêmes mains, j'aurais sans doute fini comme lui. J'ai voulu revoir l'Europe : je commence à m'en repentir; je n'aperçois sous de brillants dehors que bassesse et corruption. Vous êtes des barbares : il n'y a de civilisation que dans le Nouveau-Monde, que vous dédaignez, et qui sera un jour votre guide et votre modèle.

—

LE QUAKER.

La fin des commandements, c'est la charité.
(*Première épître de S. Paul à Timothée.*)

Vous m'avez souvent témoigné le désir de connaître les mœurs de cette secte de chrétiens qui se désignent sous le nom d'*amis*, et que nous appelons la société des *quakers*. Ces disciples de Penn sont nombreux dans les Etats-Unis ; et, de quelques calomnies qu'ils aient été l'objet, vous pouvez regarder comme un fait positif qu'il n'y a point au monde de société dont les membres soient aussi recommandables par la pratique des vertus sociales, la pureté du sentiment religieux, et le respect de l'humanité.

L'anecdote que je vais raconter vous fera mieux apprécier la doctrine et les mœurs des quakers américains que toutes les réflexions que je pourrais vous offrir. La scène se passe

auprès d'York-Town, ville célèbre par la capitulation de l'armée britannique, sous les ordres de lord Cornwallis, événement décisif qui honora la valeur française et ouvrit un asyle inviolable au génie de la liberté.

C'était au mois d'octobre 1781; York-Town était assiégé par l'armée combinée de France et d'Amérique. Les généraux Washington et Rochambeau résolurent d'enlever de vive force les redoutes de la ville. La victoire couronna les efforts des défenseurs de l'indépendance américaine; mais plus d'un brave guerrier y perdit glorieusement la vie. M. de Terville, un de nos meilleurs officiers, qui, l'un des premiers, s'était jeté, l'épée à la main, au milieu des ennemis, fut blessé, et resta quelque temps au nombre des morts.

John Langdon, l'un de ces quakers dont je vous ai parlé, vint, après le combat, visiter le champ de bataille, avec l'espoir de secourir quelque blessé; il reconnut que M. de Terville respirait encore, et le fit

transporter dans sa maison, située sur les bords de la Chesapeak; tous les secours de l'art lui furent prodigués. Le chirurgien, après avoir posé le premier appareil, recommanda de laisser reposer l'officier français, et se retira.

M. de Terville avait eu le temps de recueillir ses idées, et voulut témoigner sa reconnaissance au généreux Américain, qui, debout près de son lit, semblait veiller sur lui avec intérêt. Langdon, l'interrompant d'un air brusque, lui ordonna de se tenir en repos. Cet officier, un peu surpris de ce ton impératif, prit le parti d'obéir à l'injonction de son hôte. « Je suis tombé, se dit-il à lui-même, entre les mains de quelque bourru bienfaisant, dont, après tout, je dois m'estimer heureux d'éprouver la capricieuse bienveillance. » M. de Terville s'endormit paisiblement sur cette pensée, et ne se réveilla le jour suivant qu'à onze heures du matin.

L'influence d'un sommeil doux et prolongé avait été pour lui un baume salutaire. En

soulevant sa tête, il aperçut, assise près de son lit, une jeune fille qu'une imagination païenne aurait aisément prise pour la déesse de la santé. M. de Terville allait se livrer à sa surprise et à son admiration, mais on lui intima de nouveau, par un signe expressif, l'ordre de garder le silence. Après avoir obtenu ce qu'elle exigeait, la jeune Américaine reprit avec tranquillité une lecture qui paraissait absorber toute son attention. M. de Terville, de qui je tiens ces détails, m'a dit depuis qu'il ne s'était jamais trouvé dans une position aussi singulière. En examinant cette jeune fille, d'une beauté angélique, il éprouvait certaines sensations qu'il est difficile d'exprimer, et qui s'emparèrent de toutes les facultés de son âme; il était plongé tout entier dans cette ravissante contemplation, lorsque le chirurgien, suivi du quaker Langdon, entra dans la chambre et s'approcha du malade. Après avoir levé l'appareil et tâté le pouls de notre officier, dont l'œil lui parut vif et animé, il déclara, avec une bonne foi dont un médecin peut seul apprécier toute la naïveté, qu'il s'était trompé sur le caractère de la bles-

saire, et que le patient (1) ne courait aucun danger. Il lui prescrivit de prendre quelque nourriture, et même de se lever si ses forces le lui permettaient. Ensuite il murmura quelques mots à l'oreille de Langdon, en regardant la jeune fille, et promit de revenir le lendemain pour s'assurer si l'événement aurait justifié son pronostic; il ajouta que M. de Terville ferait bien d'éviter la fatigue des longues conversations.

L'officier français, qui parlait la langue anglaise avec facilité, s'imagina qu'après le rapport favorable du docteur, on ne l'empêcherait pas de proférer quelques paroles; mais au moment où il ouvrit la bouche : « C'est » bon, c'est bon; tais-toi, l'ami, » lui dit le quaker. Et il sortit, emmenant avec lui sa fille Rachel, dont la taille souple et la dé-

(1) Les médecins anglais nomment un malade *the patient* (le patient). Nous devrions adopter cette expression, qui peint avec tant de vérité la situation d'un malade aux prises avec la Faculté.

marche gracieuse fournirent au patient de nouveaux sujets de méditation.

Quelque temps après, il s'habilla, et vit entrer dans sa chambre une vieille négresse qui lui portait des aliments. Il ne mangea pas sans appétit, et but un verre de vin de Madère dont il se trouva fort bien. Il voulut essayer d'entrer en conversation avec Philis (c'était le nom de cette vieille négresse); mais elle lui parut aussi taciturne que ses maîtres; il apprit seulement les noms et les qualités de ses hôtes. Comme c'était un dimanche, que les Anglais appellent le jour du sabbat, et qu'ils observent religieusement, Langdon et sa fille s'étaient rendus au temple des quakers. Pendant leur absence, M. de Terville visita la maison, dont les meubles simples et commodes étaient d'une propreté recherchée; il parcourut aussi le jardin, terminé par une terrasse, d'où l'œil embrasse une perspective admirable par sa variété et son étendue. D'un côté, la ville d'York, ses remparts et ses édifices publics, s'élèvent sur un plan qui s'incline par degrés jusque sur

les bords d'un fleuve large et rapide ; de l'autre, l'on aperçoit des villages, des prairies, des champs cultivés, de hautes forêts. Au-devant se déroulent les eaux vastes et profondes de la Chésapeak, d'où sortent, de distance en distance, des îles hérissées de rochers, dont quelques pointes, couvertes d'érables, de vieux chênes et de sassafras, paraissent dans le lointain comme des obélisques de verdure. M. de Terville contemplait avec admiration ce magnifique tableau, lorsqu'un bruit léger interrompit sa rêverie. Il se retourne, et reconnaît Rachel, qui le presse d'aller rejoindre son père, et lui offre l'appui de son bras. Il aurait pu se passer d'un pareil secours, mais il n'eut pas la force de le refuser ; je ne sais même comment il se fit que sa main toucha la main douce et blanche de la jeune Américaine : c'est un événement dont il ne m'a pas donné l'explication.

Au bout d'une superbe allée de magnoliers ils trouvèrent le vénérable Langdon, entouré de ses serviteurs, et assis auprès d'une table de granit : il lisait avec attention dans une

grande Bible ouverte devant lui. M. de Terville et Rachel se placèrent vis-à-vis du quaker. Alors celui-ci, levant la tête, dit à l'officier français : « Ami, je suppose que le sentiment de la religion n'est pas éteint dans ton cœur, et que tu ne seras pas scandalisé, quoique papiste, si je lis aujourd'hui à haute voix, suivant notre coutume, quelques passages de l'*Écriture sainte*. Je remplis ce devoir pour l'instruction de ma famille, et pour ma propre instruction. Qu'en penses-tu? Je te permets de parler. »

M. de Terville fut d'abord surpris de cette interpellation inattendue; il s'aperçut que Rachel fixait les yeux sur lui, comme si elle eût voulu lire au fond de son cœur, et répondit qu'il écouterait avec plaisir une lecture si édifiante.

Alors Langdon, d'une voix ferme et solennelle, lut cette parabole du Samaritain qu'on ne relit jamais sans émotion. La lecture terminée, le quaker ferma la page divine, et dit : « Mes amis, n'imitons ni le pré-

tre ni le lévite, prenons pour modèle le Samaritain! »

L'officier français fut ému de ces paroles; le souvenir du danger qu'il venait de courir, de la bonté compatissante qui l'avait arraché des bras de la mort, l'aspect du respectable vieillard dont la bouche et le cœur étaient si bien d'accord, la vue même de cette jeune fille d'une beauté si touchante, tout contribuait à lui faire éprouver un sentiment indéfinissable qui semblait le détacher des fanges terrestres. Pour la première fois il se sentit susceptible d'enthousiasme religieux.

Après la lecture on prit le thé. Langdon, n'ayant plus de crainte pour la santé de M. de Terville, adoucit un peu la brusquerie de son langage, et lui fit même quelques questions sur l'Europe.

Notre officier ne laissa pas échapper l'occasion de parler avantageusement de son pays. Il raconta les merveilles de Versailles et de Paris, et s'étendit principalement sur les ma-

gnificence de cette dernière cité. Il dit qu'on ne pouvait rien voir de comparable à la splendeur de ses palais, à la beauté de ses théâtres et de ses monuments publics; il vanta le génie de ses artistes, et n'oublia pas l'éloge de ses habitants, qui, par leur esprit et leur urbanité, servaient de modèles à l'Europe, ou plutôt au monde entier. Passant ensuite à l'importance politique du royaume, il fit l'énumération de ses nombreux arsenaux, de ses flottes, de ses armées, capables de faire trembler les peuples les plus puissants, et qui avaient porté en tous les lieux la gloire du nom français. Il cita de grandes batailles gagnées, des forteresses emportées d'assaut, des provinces envahies et retenues sous le joug; enfin, il ne négligea rien de ce qui pouvait donner au quaker et à sa fille la plus haute admiration pour la France.

Il s'aperçut avec étonnement que son éloquence ne produisait pas sur ses auditeurs l'effet qu'il s'était promis.

« Il me semble, ami, répondit le quaker,

que tu n'as pas une idée juste de ce qui constitue la gloire réelle et la vraie grandeur des peuples. Dis-moi, les lois, dans ton pays, sont-elles égales pour tous les citoyens? Chacun peut-il se livrer, sans craindre l'arbitraire, à l'exercice de son industrie, et jouir avec plénitude de ses droits légitimes? N'y voit-on ni oppresseurs ni opprimés? Avez-vous la liberté de conscience, qui seule donne du prix aux sentiments religieux? Vos lévites sont-ils humains, modestes, détachés des pompes mondaines? Est-ce l'homme ou la loi qui décide dans vos tribunaux? Connaissez-vous, pratiquez-vous cette morale évangélique qui se fonde principalement sur la charité? Tu me parles de palais, de théâtres, de monuments publics, d'armées vaincues, de provinces ravagées; je ne vois là que des constructions cimentées par la sueur et le sang des hommes, que de fastueux brigandages. Pour moi je ne conçois pas de gloire sans liberté, et de bonheur sans vertu. »

Ces considérations morales ne s'étaient pas encore présentées à l'esprit de M. de Terville;

il en fut étonné; et comme il cherchait quelque réponse, le quaker l'arrêta et lui dit : « Nous avons assez parlé ; tu as encore besoin de repos : retournons au logis. »

Ils se levèrent; M. de Terville s'appuya de nouveau sur le bras de la jeune Américaine. Le soleil descendait alors derrière les montagnes ; des bandes d'un pourpre éclatant traversaient la partie encore visible de son disque, et ses derniers rayons étincelaient sur les eaux calmes de la Chésapeak ; un vent frais et léger courait sur la vallée, dispersant au loin le parfum des fleurs. Je ne sais quelle sensation éprouvait alors M. de Terville ; mais il m'a dit plus d'une fois qu'il était vivement ému, et qu'il ne put s'empêcher d'imprimer un baiser téméraire sur la main de son aimable guide.

M. de Terville s'était abandonné à un premier mouvement sans réfléchir aux conséquences de sa témérité. Ce n'est pas que Rachel s'en trouvât offensée : les jeunes filles, en Amérique, se laissent baiser la main sans

attacher d'importance à cet acte de familiarité. Il ne pouvait en être ainsi de l'officier français. Il se retira dans sa chambre pour prendre quelque repos; mais à peine fermait-il les yeux que l'image de Rachel, dans toute la fraîcheur et l'éclat de sa beauté, se présentait devant lui. Il la voyait, il lui parlait; ses lèvres avides cherchaient encore cette main charmante qu'elles avaient pressée; elles auraient osé bien davantage, mais il ne m'est pas permis de révéler leur indiscrétion: il suffira de savoir que le sommeil de M. de Terville fut souvent bercé et quelquefois interrompu par des songes voluptueux.

Le repos du matin répara l'agitation de la nuit. M. de Terville se leva fort tard, et se rendit d'abord au jardin pour admirer un de ces beaux jours d'automne qui, dans la Virginie, n'annoncent point le deuil de l'année. Les arbres n'y sont jamais entièrement dépouillés de leur feuillage, ni les champs de leur verdure; la différence des saisons n'est marquée que par une admirable variété de plantes et de fleurs qui viennent successive-

ment embellir ces régions placées sous des cieux faciles, et consacrées à la liberté.

Lorsque M. de Terville fut arrivé sur la terrasse, il tourna ses regards vers York-Town. Qui pourrait exprimer sa surprise et sa joie ? Les drapeaux amis de la France et des États-Unis flottaient avec majesté sur les remparts de cette ville. Ainsi la victoire était restée fidèle à la plus juste cause ; ainsi l'orgueil britannique avait fléchi devant la valeur française et le patriotisme américain. En ce moment M. de Terville oublia tout pour se souvenir qu'il était militaire et Français. Il se reprochait, comme une faute, les heures oisives qui l'avaient retenu loin de ses frères d'armes. Il revint sur-le-champ à la maison où il était attendu.

« Je pars, s'écria-t-il ; Cornwallis a capitulé !

» — Tu ne partiras pas sans avoir rompu avec moi le pain de l'amitié ; je te donnerai ensuite un bon cheval et ma bénédiction. »

Malgré son impatience, M. de Terville accepta l'invitation de son libérateur, en même temps il jeta les yeux sur la jeune fille, dont le front, serein comme celui des vierges de Raphaël, annonçait l'innocence du cœur.

Le déjeuner fini, M. de Terville prit congé de ses hôtes.

« Comment pourrais-je vous prouver ma reconnaissance? dit-il à Langdon.

» — Rien de plus facile, ami, répondit le quaker. Dans le métier que tu fais, tu ne penses qu'à tuer des hommes; songe quelquefois à les secourir! verse de l'huile et du vin sur les blessures des malheureux : c'est la charité qui seule peut acquitter les dettes de la charité.

» — Et vous, ange de bonté, dit l'officier français en s'adressant à Rachel, que puis-je vous offrir?

» — Un souvenir, répliqua-t-elle d'un ton calme en lui tendant la main. »

M. de Terville, ému jusqu'au fond du cœur, saisit cette main chérie; et, toujours impétueux, il osa prendre sur les lèvres de la jeune fille un de ces baisers dont, parmi nous, l'amour seul se réserve le privilége. Aucun sentiment de surprise ou de colère ne se peignait dans les yeux de Rachel; le vieux quaker lui-même n'en fut point étonné. M. de Terville s'éloigna non sans faire un effort sur lui-même. Ses amis furent surpris et charmés de le revoir; son nom se trouvait sur la liste officielle des morts que le général en chef avait adressée au ministre de la guerre. Heureusement cette inscription prématurée ne tirait pas à conséquence, mais elle lui inspira une singulière idée. Il avait perdu son père et sa mère, et il ne connaissait d'autres parents qu'un frère et une sœur dont il chérissait le souvenir. Il voulut savoir quel effet la nouvelle de sa mort produirait sur eux, et chargea le lieutenant Duval, un de ses camarades, de se procurer des informations: ils étaient tous les deux de la même ville, où ils avaient laissé des amis communs.

On s'occupait encore avec ivresse des glorieux résultats de la capitulation de l'armée anglaise ; l'indépendance de l'Amérique venait d'être scellée par un sang généreux ; il n'était plus au pouvoir de la tyrannie de détruire le grand asyle des opprimés. Du fond des antiques forêts, du sommet des hautes montagnes, une voix solennelle annonçait aux peuples l'avénement de la liberté, et sur tous les points de la terre habitée l'esclave frémissait dans ses chaînes et se réveillait à l'espérance.

Cependant les divers corps de l'armée française avaient repris la régularité de la vie militaire. Cette existence parut bientôt monotone à M. de Terville. Il ne se rendait pas encore un compte exact du changement qu'il éprouvait dans son imagination et dans son cœur. Une seule idée occupait l'une, un seul sentiment remplissait l'autre. Le bonheur ne lui apparaissait plus que sous les traits de Rachel. Il ne négligeait aucun de ses devoirs ; mais il se refusait à la joie bruyante de ses compagnons. Souvent le besoin de se replier sur lui-même et d'échapper aux ennuis des

froides communications sociales l'entraînait au fond des bois ou sur cette chaîne d'âpres rochers, redoutable ceinture de la Chésapeak.

Ces excursions solitaires exaltaient sa pensée; il perdait peu à peu le goût des vaines distractions; il s'interrogeait quelquefois lui-même sur son propre sort, sur l'avenir qui lui était réservé; et ses réflexions le ramenaient toujours au moment fatal où, pour la première fois, ses regards rencontrèrent ceux d'un ange consolateur. Il n'avait jamais observé ailleurs ce calme parfait de l'innocence, cette secrète harmonie entre les sentiments et les affections, qui révèle la paix de l'âme et la présence de la vertu.

Une consolante idée se mêlait à ces rêveries. Rachel lui avait accordé des faveurs dont il était enivré; sans doute elle partageait son amour, et il ne tiendrait qu'à lui d'être heureux. Une fois possesseur d'un pareil trésor, il poursuivrait gaîment sa carrière; Rachel ne balancerait pas à le suivre; il trouverait

auprès d'elle le repos et la félicité. L'esprit occupé de ces illusions, il s'éloigne des remparts d'York-Town, et dirige ses pas vers la demeure de sa bien-aimée. Il était trois heures de l'après-midi lorsque M. de Terville arriva près du jardin où il avait éprouvé de si vives émotions. Une porte était ouverte; il entre et parcourt les allées avec précipitation. En approchant de la terrasse, il aperçoit la jeune Américaine endormie sur un banc de gazon, que les larges feuilles des catalpas et les touffes épaisses du grand jasmin de la Virginie protégeaient contre les feux du jour. Le sommeil de cette charmante fille était paisible comme celui de l'innocence; sa fraîcheur, les roses de son teint, ses formes pures et gracieuses, offraient tout ce qu'une ardente imagination peut concevoir et désirer pour le bonheur des plus belles heures de la vie. L'officier français se place sans bruit à ses côtés, et se livre à la périlleuse contemplation de tant de charmes; l'air même qu'il respire est voluptueux; de temps à autre les rameaux flexibles du jasmin, légèrement courbés par les vents, laissent échapper leurs

fleurs étoilées, qui tombent comme une neige odorante sur les bras, sur le sein demi-voilé, sur la blonde chevelure de la jeune vierge. Tout conspire à irriter les désirs impétueux de M. de Terville; jamais il ne s'est trouvé dans un danger plus imminent.

S'il avait consulté la prudence, il se serait courageusement éloigné de ce banc de gazon; mais il y était retenu par une force irrésistible. Enflammé de coupables désirs, il devint le plus audacieux et le plus criminel des hommes. Je passe rapidement sur cette triste catastrophe; je ne peindrai ni l'effroi ni la douleur amère de Rachel surprise sans défense, et livrée aux outrages d'une passion effrénée. Lorsqu'elle retrouve ses forces, elle s'échappe désespérée des bras du ravisseur; il veut en vain la suivre, tomber à ses pieds: elle le repousse avec indignation, et lui défend de jamais reparaître à ses yeux. M. de Terville fut forcé de reprendre tristement la route d'York-Town.

« C'est là, m'a-t-il dit souvent, le moment

de ma vie dont le souvenir m'est le plus douloureux. Je venais de commettre un acte qui me rendait méprisable à moi-même. Je cédai avec trop de facilité à mes premières impressions. Je vous avoue que près de Rachel j'oubliais le monde entier; je n'aurais pas cru payer trop chèrement du sacrifice de ma vie l'instant d'ivresse qui devait être suivi d'un si profond repentir. »

Depuis ce jour, M. de Terville n'osait plus se livrer à son penchant pour la retraite; il était mal avec lui-même, et il résolut de rentrer dans le cercle de ses anciennes occupations. On le vit de nouveau s'associer aux parties de plaisir, aux jeux, aux fêtes qui charmaient les loisirs de ses frères d'armes. Il cherchait dans le tourbillon de la société l'oubli de sa faute : il ne put l'y trouver. L'image de la malheureuse Rachel s'attachait à ses pas, et le poursuivait dans ses songes; il devint sombre et triste comme un criminel que poursuit la colère céleste. Plusieurs mois s'écoulèrent de la sorte, lorsqu'un jour l'officier qu'il avait chargé de prendre des infor-

mations sur sa famille vint lui communiquer des lettres récemment arrivées de France.

Il apprit, avec une surprise mêlée de regrets, que la nouvelle de sa mort avait été reçue avec indifférence par ce frère et cette sœur dont il gardait un si tendre souvenir. Leur attention s'était portée sur ses dépouilles, dont le partage excitait entre eux de vifs débats; on croyait même qu'ils auraient recours aux tribunaux pour régler leurs prétentions respectives. Personne n'avait versé de larmes sur la fin prématurée du capitaine de Terville, excepté Marguerite, vieille paysanne qui avait soigné son enfance, et qui, malgré sa pauvreté, avait fait dire une messe pour le repos de son âme.

M. de Terville, indigné de ces détails, écrivit sur-le-champ à son frère et à sa sœur de s'épargner les fatigues d'un procès scandaleux, attendu qu'il était encore au nombre des vivants. Il les remerciait avec ironie des regrets amers que la nouvelle de sa mort leur avait causés, annonçant en même temps qu'il en-

voyait à un ancien ami les pouvoirs nécessaires pour aliéner son patrimoine, et pour lui en faire passer la valeur aux États-Unis. Il était aussi question dans cette lettre de la vieille Marguerite, dont le bon cœur méritait et obtint une juste récompense.

Cependant l'idée de Rachel outragée et malheureuse ne sortait pas de sa mémoire. Vingt fois il fut sur le point de se rendre chez le quaker, de solliciter son pardon, et, s'il ne pouvait réussir, d'attenter à sa propre vie. Retenu par je ne sais quel sentiment de fausse honte, il se contenta d'écrire au bon vieillard. Sa lettre, qui exprimait les remords et la douleur, annonçait un sincère repentir, un cœur violemment agité. Il reçut la réponse suivante :

« Tu étais dans un danger extrême, je t'ai
» secouru; je t'ai peut-être sauvé la vie. Je
» ne saurais m'en repentir, puisque j'ai rem-
» pli un devoir. Je n'exigeais de toi aucune
» reconnaissance.

» Il est arrivé que tu m'as rendu le mal » pour le bien; tu m'as frappé au cœur. C'est » ma fille chérie, l'unique consolation de ma » vieillesse, que tu as choisie pour victime. » La paix, le bonheur ont fui de cet asyle, » où tu as trouvé l'hospitalité et le repos; » mes jours sont pénibles et mes nuits dou» loureuses.

» Je te pardonne, et je prie le ciel de te » pardonner. Oublie à jamais mon nom et » celui de ma fille; il n'est pas en ton pou» voir de réparer les maux que tu as causés. » Il est un degré d'infortune que Dieu seul » peut adoucir.

» Écoute mes derniers conseils. Tu te li» vres à la folie des passions; tu seras tou» jours malheureux. Reviens à une vie meil» leure; offre ton repentir, non à un hom» me, mais à celui qui sonde les cœurs et qui » entend la prière.

» F. Langdon. »

La lecture de cette lettre fut un coup mortel pour M. de Terville. Il n'avait pas encore si bien envisagé toutes les suites de son attentat. Il se trouvait indigne de vivre, et en effet la vie lui devint insupportable. Entièrement absorbé par une seule idée, une idée fixe, il conçut pour le monde et pour la profession militaire un invincible dégoût. Il obtint du général en chef un congé de plusieurs mois, et dans l'intervalle envoya sa démission au ministre de la guerre.

L'armée française quitta York-Town; mais M. de Terville y continua son séjour.

« Tous mes liens sont rompus, dit-il à ses amis; je renonce à la France, où je n'ai plus de famille; je m'attache à cette terre, où l'homme marche librement au milieu de ses égaux, et où il n'est opprimé que par les passions inséparables de l'humanité. Je ne saurais être heureux; du moins, je jouirai du bonheur des autres; peut-être pourrai-je essuyer quelques larmes et me rendre digne de quelque pitié. »

Ses camarades le plaignirent : ils jugeaient depuis long-temps que sa raison était affaiblie, car il n'avait permis à aucun d'eux de lire au fond de son cœur. Tourmenté du désir de revoir encore une fois la fille de son bienfaiteur, il n'osait, comme je l'ai dit, se présenter chez lui; et pour accomplir son dessein, il résolut de fréquenter les assemblées religieuses des quakers. Le dimanche suivant il se rendit à leur église après avoir eu soin de se vêtir comme eux. La tête couverte d'un long feutre, il entra avec la foule, et se plaça timidement sur l'un des siéges réservés aux hommes. Le silence le plus profond régnait dans cette assemblée; chacun, recueilli en lui-même, paraissait dégagé de toute pensée terrestre, et uniquement occupé de méditations religieuses. Tout à coup un vieillard se lève; M. de Terville le voit, le reconnaît et frémit : c'était l'homme qu'il avait si cruellement offensé. Son front était calme; mais on lisait dans ses yeux l'agitation secrète de son cœur. Langdon prit la parole :

« Frères, dit-il, j'ai une déclaration solen-

nelle à vous faire ; écoutez-moi, selon notre usage : ensuite vous me jugerez. Au dernier combat qui s'est livré sous les murs de notre ville, j'ai retiré du champ de carnage un militaire français affaibli par ses blessures, et qui était resté au nombre des morts. Je l'ai fait transporter chez moi ; je l'ai réchauffé dans mon sein, pratiquant ainsi le premier des devoirs qui nous est recommandé par notre divin maître, la charité. Les blessures de cet homme n'étaient point dangereuses ; la guérison a été prompte ; il m'a quitté avec un air de gratitude qui semblait annoncer un bon cœur.

» Quelque temps après son départ, il revient furtivement et s'introduit dans ma maison. J'étais absent. Cet homme, poussé par l'ennemi de toute vertu, trouve ma jeune fille Rachel plongée dans un profond sommeil. (Ici le vieillard s'interrompit pour essuyer quelques larmes qui mouillaient ses paupières.) Il abuse de sa force pour assouvir une passion maudite. Le malheureux outrage l'innocence de celle qui lui avait prodigué les soins d'une tendre sœur.

» Je dois le dire, ce ravisseur a reconnu l'énormité de son crime, il en a gémi ; il a demandé la main de ma fille. Mais nos principes nous défendent toute alliance avec les hommes qui reconnaissent une autre autorité spirituelle que celle de Dieu. Fidèle à cette loi, j'ai refusé de voir le coupable, et rejeté sa demande. Je lui avais déjà pardonné.

» Cependant ma fille Rachel est devenue mère sans être épouse ; elle attend pour reparaître au milieu de ses sœurs la sentence de la société. Son innocence même ne peut la rassurer : c'est à vous de la rétablir dans ses droits et dans son honneur ; c'est ici qu'elle doit retrouver des amis et des protecteurs. J'ai fini, prononcez. »

L'un des anciens de l'assemblée, après avoir consulté ses collègues à voix basse, s'adressa à Langdon, et lui dit : « Nous savions tout : console-toi ; ami, ta fille peut entrer. »

A ces mots, Rachel parut avec une modeste assurance, et s'avança du côté des femmes.

La pâleur de son teint ajoutait encore à l'expression angélique de ses traits. Ses beaux yeux fixaient avec amour l'enfant qu'elle tenait dans ses bras; tous les regards étaient tournés vers elle.

Dans ce moment, M. de Terville, incapable de se contenir plus long-temps, s'élance avec impétuosité au milieu de la pacifique assemblée, et tombe aux genoux de Rachel. « Pardonne, ô la plus aimée des femmes! pardonne où je meurs à tes pieds! » Puis, se relevant, d'un air de dignité :

« Amis, dit-il, je suis l'époux de cette femme, je suis le père de cet enfant. Qui osera séparer ce que Dieu a uni? Vous êtes chrétiens; l'Évangile, dites-vous, est votre loi; votre religion est un culte de paix et de charité; elle est aussi la mienne. Mon cœur s'ouvre à la vérité; votre exemple me rend à la vertu. »

Un murmure d'approbation circulait dans l'assemblée, et Langdon paraissait vivement

ému, lorsque Rachel présenta sa main à son époux, et lui dit en baissant les yeux : « Tu étais aimé. »

D'après une délibération authentique, leur union fut déclarée légitime; ensuite l'on exhorta le nouvel époux à s'instruire dans les doctrines évangéliques, et à se rendre digne de l'adoption qu'il sollicitait.

Voilà de quelle manière M. de Terville, capitaine de cavalerie au service de France, devint quaker. Je l'ai connu à Newport, dans l'état de Rhode-Island, où il est regardé comme l'un des prédicateurs les plus éloquents de la congrégation. Je l'ai entendu prêcher plusieurs fois avec le plus grand plaisir. J'ai même conservé les notes d'un de ses sermons, que je me propose de présenter quelque jour à l'attention des connaisseurs. Comme il y est beaucoup question de charité, et qu'on n'y trouve pas le moindre anathème, il aura du moins le charme de la nouveauté.

—

HISTOIRE

DE

DONA ELVIRE (1).

Dona Elvire était la fille unique de don Francisco de Leyva, dernier vice-roi du Mexique. Ce seigneur, doué d'un esprit juste, et plus instruit que la plupart de ses compatriotes, avait donné des soins particuliers à l'éducation de cette fille chérie. Parvenue à l'âge de dix-huit ans, elle faisait les délices de la société, par les charmes de sa figure, par la bonté de son caractère, et par les talents agréables qu'elle cultivait avec succès; elle avait un goût décidé pour les arts : la musique, la pein-

(1) Le fond de cette aventure est véritable.

ture et la danse occupaient ses loisirs. Elle parlait le français et l'italien avec facilité. Naturellement enjouée, pieuse sans superstition, Elvire était citée à Madrid, où elle résidait encore après le départ du marquis de Leyva, comme la personne la plus accomplie de la cour.

Appelée à Mexico par les ordres du vice-roi, elle quitta l'Europe avec regret. Elle devait s'embarquer à Cadix, sur le bâtiment *l'Immaculée-Conception*, destiné pour la Véra-Cruz. Ce fut le 4 juin 1794 qu'elle se rendit à bord de ce vaisseau avec sa tante Isabelle, et une suite convenable à sa naissance et à son rang. Vers les neuf heures du soir, le vent devint favorable; les matelots levèrent l'ancre, les voiles furent tendues, et le vaisseau sortit heureusement du port. Elvire, debout sur le tillac, tenait ses regards fixés sur les côtes d'Espagne. La vue de quelques pêcheurs qui, dans leurs frêles esquifs, chantaient de vieilles romances en retournant vers le rivage, où ils étaient attendus par leurs femmes et par leurs enfants, lui causa une

émotion involontaire. Un pressentiment confus semblait l'avertir que, moins heureuse que ces pauvres pêcheurs, elle allait s'exiler pour jamais du pays où elle avait passé ses premières années dans l'innocence et le bonheur.

L'Immaculée-Conception ne mit que cinquante-neuf jours pour se rendre de Cadix à la Véra-Crux, et cependant le capitaine avait touché à Porto-Rico pour se procurer des vivres et d'autres rafraîchissements. Don Francisco de Leyva fut instruit par un courier de l'arrivée d'Elvire. Il vint lui-même au-devant d'elle jusqu'à la Véra-Cruz, qui est à soixante-douze lieues de Mexico. La première entrevue fut touchante : don Francisco ne pouvait se lasser de regarder sa fille, dont les grâces, l'esprit et la beauté lui rappelaient l'image de dona Maria, son épouse, qu'il avait eu le malheur de perdre quelques années avant sa promotion à la dignité de vice-roi.

L'arrivée de dona Elvire à Mexico fut marquée par des fêtes où la galanterie espa-

gnole déploya tout ce qu'elle peut avoir d'agréable et d'ingénieux. Dans le nombre des seigneurs qui assistaient à ces fêtes, on distinguait don Alphonse de Villa-Réal, qui jouissait d'une haute considération à la cour du vice-roi. Il joignait à une naissance illustre, de la fortune, de l'esprit et de la bravoure; ajoutez à cela une tournure élégante, de la jeunesse, et vous ne serez pas étonné que les dames mexicaines eussent pour lui une estime toute particulière.

Il y avait long-temps que le vice-roi songeait à don Alphonse comme à l'époux future de sa fille. Il étudia sans affectation l'impression que la vue et les charmes d'Elvire causaient sur ce jeune seigneur, et il fut bientôt convaincu que cette impression était telle qu'il pouvait le désirer. Une des remarques qui le confirmèrent dans cette opinion, c'est que les dames qui, jusque alors, ne tarissaient pas sur les louanges de don Alphonse, commencèrent à parler de lui un peu légèrement: les unes disaient qu'il était trop présomptueux; d'autres qu'il n'avait pas autant de

goût qu'elles l'avaient d'abord imaginé. Le vice-roi conclut de ces propos que ce jeune seigneur était moins occupé d'elles, et qu'un nouveau sentiment s'était emparé de son cœur. Il ne se trompait pas dans ses conjectures.

Cependant Elvire, qui s'était prêtée avec toute la vivacité de son âge aux plaisirs que la tendresse de son père lui avait procurés, se fit un genre de vie fort agréable. Tantôt elle esquissait un paysage, tantôt elle essayait sur son piano-forté les belles sonates d'Haydn et de Mozart; quelquefois elle dessinait une élégante broderie sur une mousseline des Indes, ou lisait quelques pages du Tasse et de Racine. Sa raison et son goût se fortifiaient de jour en jour; elle aimait à parler de la littérature et des arts, surtout avec don Alphonse.

Celui-ci se présenta un jour chez le vice-roi, et lui fit demander une audience particulière. Don Francisco se douta du motif de cette démarche; et lorsque don Alphonse,

après tous les compliments d'usage, lui avoua qu'il aspirait à la main d'Elvire, le vice-roi lui dit que rien ne pouvait lui être plus agréable que cette alliance; mais qu'il ne voulait point se séparer de sa fille, dont il attendait la consolation de ses vieux jours.

« Vous logerez dans mon palais, ajouta-t-il, et vous serez traité comme mon fils. »

Don Alphonse, au comble de la joie, promit de se conformer à tous ses désirs, et se retira rempli d'amour et d'espérance.

Il fallut communiquer cette nouvelle à Elvire. Le vice-roi imagina de faire sonder les sentiments de sa fille par dona Isabelle, cette tante dont j'ai déjà parlé. Il n'y a rien dans le monde qui soit plus agréable aux femmes d'un certain âge que ces sortes de commissions; cela leur rappelle toujours quelques précieux souvenirs, et elles y attachent beaucoup d'importance.

« Soyez tranquille mon frère, répondit

gravement dona Isabelle au vice-roi, lorsqu'il lui fit sa proposition : je vais, de ce pas, chez ma nièce. Quelque effort qu'elle fasse pour déguiser ses sentiments, je lirai dans son cœur, et vous serez instruit de ce que vous voulez savoir. »

Alors elle se rendit dans l'appartement d'Elvire, qu'elle trouva dans l'enthousiasme de la composition, occupée à mettre en musique une ancienne romance espagnole.

« Ma nièce, lui dit-elle, allons faire un tour de promenade ; j'ai besoin de causer avec vous. »

Elvire, sans faire paraître d'humeur de cette interruption, suivit gaîment sa tante, qui, après l'avoir conduite sous un berceau d'orangers et de jasmins, lui parla en ces termes :

« Elvire, il s'agit de vous marier. Le mariage, ma fille, est l'affaire la plus sérieuse de la vie.

» — J'aurais cru que c'était la plus gaie, reprit Elvire en souriant.

» — Non, ma nièce, répliqua dona Isabelle ; je n'ai jamais voulu moi-même entrer dans cet état, quoique j'y aie été sollicitée à diverses reprises par les seigneurs les plus brillants de la cour. Mais j'ai cependant acquis sur ce point quelques lumières qui m'autorisent à vous donner des conseils. Soyez donc bien convaincue que le mariage est une chose grave et délicate. Si vous aviez des frères et des sœurs, je vous dirais tout simplement : Ne vous mariez pas : les hommes ne valent pas la peine qu'une femme sensée leur sacrifie son indépendance et ses beaux jours. Mais vous êtes fille unique, et votre père désire avec ardeur que vous fassiez choix d'un époux. Que diriez-vous s'il vous proposait don Alphonse ?

»—J'accepterais la proposition, » répondit Elvire, avec la franchise qui lui était naturelle.

Cette naïve déclaration déplut un peu à dona Isabelle, qui aurait voulu que sa nièce eût rougi, hésité, montré de l'embarras, afin d'avoir le plaisir de lui faire quelque belle harangue de sa façon, et de prolonger une ambassade dont elle s'était exagéré les difficultés. Elle prit cependant son parti, et instruisit sa nièce de la démarche de don Alphonse; ensuite elle alla rendre compte au vice-roi de la manière dont elle s'était acquittée de sa mission. Elvire, restée seule, ne put s'empêcher de rêver à cette aventure. Cette rêverie involontaire était une nouveauté pour elle: car elle n'avait jamais été atteinte de cette infirmité qu'on nommait, il y a trente ans, humeur vaporeuse, et qui est connue aujourd'hui sous le nom plus agréable de mélancolie.

Don Francisco, charmé de la docilité de sa fille, fit venir don Alphonse et lui apprit son bonheur. Bientôt le bruit de ce mariage se répandit dans la ville. Les courtisans accoururent pour féliciter don Alphonse, et ceux qui étaient le plus jaloux de sa bonne

fortune lui firent le plus de compliments. Ils rendirent aussi leurs devoirs au représentant du souverain. Celui-ci annonça que la cérémonie du mariage se ferait à Zalapa, maison de plaisance des vice-rois, à quinze milles de Mexico. Les dames et les cavaliers qui devaient assister à la fête se préparèrent à paraître avec honneur. L'ambition de briller dans un si beau jour les porta à faire des dépenses extraordinaires; les femmes surtout ne trouvaient rien de trop magnifique pour leur parure; et plus d'un mari se félicita secrètement de ce que le vice-roi n'avait pas plusieurs filles à marier.

Pendant cette quinzaine, qui semblait un siècle à don Alphonse, il eut la permission d'entretenir Elvire; mais ce fut toujours en présence de dona Isabelle, qui s'était établie, de sa propre autorité, maîtresse des cérémonies, et qui prétendait qu'il y avait du danger à laisser sans témoin un jeune homme avec une jeune fille qui devait être son épouse. Toute la faveur que put obtenir don Alphonse, ce fut de baiser la main d'Elvire; encore

pour obtenir cette faveur il fallut qu'il épiât le moment où dona Isabelle tournait la tête pour gronder une de ses suivantes qui était entrée dans l'appartement sans permission.

Tous les préparatifs de la fête étaient terminés lorsque le grand jour arriva. Il faisait le plus beau temps du monde. Au lever de l'aurore, le lac au milieu duquel est situé Mexico se trouva couvert de mille nacelles élégantes qui formaient un coup-d'œil agréable. Le vent frais du matin agitait leurs banderoles peintes de diverses couleurs. Les rameurs, en habits de fêtes, saluèrent le soleil levant par de joyeuses acclamations, et la foule des spectateurs placés sur le rivage y répondit par mille cris d'allégresse. Le vice-roi parut bientôt avec les époux futurs et toute sa cour. Dona Isabelle, parée d'une robe d'un superbe brocart à grandes fleurs d'or et d'argent, telle qu'on les portait du temps de Philippe II, était toujours à côté de sa nièce, dont la figure douce et épanouie contrastait avec la physionomie sévère et un peu revêche de sa tante.

Zalapa, cette maison de plaisance dont j'ai parlé, est un palais magnifique, bâti sur le penchant d'une montagne. Les vice-rois ont coutume d'y passer la plus grande partie de la belle saison. Tout avait été préparé pour la cérémonie du mariage, qui devait se faire le lendemain. Le vice-roi, suivi de sa famille et de tout son cortége, arriva sur les dix heures du matin. Comme il faisait très chaud, chacun, selon la coutume du pays, se retira pour faire la sieste, après toutefois s'être muni d'un bon déjeuner. Vers les dix heures du soir, dona Isabelle voulant donner à sa nièce ce qu'elle appelait ses dernières instructions, la pria de l'accompagner dans les jardins. Elle débuta par lui parler des devoirs d'une épouse et des difficultés qu'il y avait à ménager l'humeur d'un mari. Elle promit de lui donner de bons conseils toutes les fois qu'elle se trouverait, à l'égard de don Alphonse, dans des circonstances difficiles. Ces dames, en marchant et en causant, sortirent du jardin, et entrèrent dans un petit bois de myrtes et de citronniers qui conduisait à une forêt assez vaste. Tout

à coup elles furent enveloppées par un parti de sauvages. Ceux-ci, après avoir examiné dona Isabelle, lui tournèrent le dos, s'emparèrent de la malheureuse Elvire; et, malgré sa résistance, ses larmes, malgré les cris et le désespoir de sa compagne, ils se jetèrent avec leur captive dans la forêt.

Les gémissements de dona Isabelle furent entendus; elle annonça la fatale nouvelle qui devait percer le cœur du père le plus tendre et de l'amant le plus passionné. Tout le monde fut bientôt en mouvement. Des hommes armés, ayant le vice-roi et don Alphonse à leur tête, se mirent à la poursuite des ravisseurs; mais la forêt était profonde, la nuit approchait, on ignorait de quel côté les sauvages avaient dirigé leur course. Après des fatigues inutiles, après avoir appelé Elvire à grands cris, il fallut revenir au palais, où don Alphonse et don Francisco se livrèrent à la plus vive douleur.

—

et je partageai son ressentiment : ce qui me valut de sa part quelques éloges flatteurs dont je lui sus bon gré.

—

SUITE ET CONCLUSION

DE

L'HISTOIRE DE DONA ELVIRE.

—

Il est difficile de se faire une idée du deuil et de la consternation que l'enlèvement d'Elvire répandit dans le palais de Zalapa. Quelques personnes assurent que les dames qui faisaient parade d'une grande tristesse n'étaient pas les plus affligées. Pour moi, qui me décide toujours pour le parti le plus favorable au beau sexe, je suis convaincu de la sincérité de leur affliction. Le vice-roi prit les mesures nécessaires pour découvrir les traces de sa fille. Il écrivit à tous les postes placés sur les frontières, à toutes les missions, même à celles de la Californie; il envoya de petits détachements sur toutes les routes; enfin, il n'oublia aucune des précautions que

sa prudence et la tendresse paternelle purent lui suggérer. Don Alphonse, que ce funeste événement avait réduit au désespoir, s'éloigna de la cour, et jura de ne revenir que lorsqu'il aurait délivré son épouse et vengé son outrage.

Le vice-roi et sa cour retournèrent à Mexico. Dona Isabelle osait à peine se montrer, parce qu'on la regardait généralement comme la cause première du désastre qui venait d'arriver. Il faut cependant lui rendre justice : elle déplorait la perte de sa nièce; la scène tragique dont elle avait été témoin ne sortait pas de son souvenir; elle ne cessait de parler à ses confidentes de la manière dont les sauvages s'étaient comportés à son égard, et ne pouvait concevoir qu'ils eussent négligé de l'enlever avec Elvire, qu'en supposant que son air distingué avait frappé ces barbares de crainte et de respect.

Il est temps de revenir à Elvire. Les sauvages qui l'avaient enlevée appartenaient à la nation des Séris, contre lesquels le vice-roi

avait depuis peu dirigé une expédition. Cette tribu habite une chaîne de montagnes presque inaccessibles, à cent lieues de Mexico, au sud-ouest. Quelques uns de leurs guerriers, irrités des ravages que les Espagnols avaient commis sur leur territoire, s'étaient réunis dans le dessein de se venger. Ils avaient mis à leur tête Ouabi, le fils d'un de leurs chefs; et, se cachant pendant le jour, suivant leur usage, ils étaient parvenus, sans être aperçus, jusqu'aux portes de Zalapa; leur intention était de surprendre quelques Espagnols, et le hasard voulut que la fille même du vice-roi tombât entre leurs mains. Ouabi, frappé de sa beauté et satisfait du résultat de son expédition, reprit le chemin de ses montagnes.

Le désespoir d'Elvire fit quelque impression sur ces barbares; et, pour lui épargner la fatigue de la marche, ils coupèrent quelques branches de cèdre, et formèrent une espèce de palanquin sur lequel ils la forcèrent de s'asseoir. Ils la portaient tour à tour, sans ralentir la rapidité de leur course. Ouabi, l'arc à la main et le carquois sur l'épaule, marchait

devant eux. Ce jeune Indien était d'une taille élevée; à ses traits réguliers, et même à la douceur de ses regards, on aurait cru voir en lui un Européen, si son habillement pittoresque, et le bouquet de plumes qui se balançait sur sa tête, ne l'eussent fait reconnaître pour un naturel du pays. Il était très bien fait, comme le sont la plupart des sauvages; et lorsqu'il tendait son arc pour abattre l'aigle des montagnes, il aurait pu donner à un habile statuaire l'idée de l'Apollon Pythien.

« Ces hommes que nous nommons sauvages parce qu'ils sont étrangers aux raffinements d'une société corrompue ont une qualité qui à mes yeux compense tous leurs défauts. Ils traitent les femmes avec respect, et leur conduite envers elles prouve que la pudeur est une vertu naturelle (1).

---

(1) Tous les voyageurs s'accordent sur ce point. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner les causes de cette retenue; mon intention seulement est de faire observer

Les premières frayeurs d'Elvire une fois dissipées, elle réfléchit sur sa situation; et, voyant que ces Indiens n'en voulaient ni à sa vie ni à son honneur, elle prit le parti de se soumettre à sa destinée, et d'attendre les événements avec résignation. Elle aurait même été parfaitement tranquille, si l'image affligeante de la douleur de son père et de son amant n'eût été sans cesse présente à son esprit. Après douze jours de marche dans un pays presque désert, notre caravane arriva au lieu de sa destination. Le village principal des Séris est situé dans un vallon formé par de hautes montagnes, dont les bases inclinées sont couvertes de cèdres, de mimosas, d'érables, de genièvres, de robiniers et de catalpas. Une rivière connue, dans le dialecte indien, sous le nom de rivière des Cygnes, coule au milieu de cette vallée, et, rencontrant, à quel-

---

au lecteur que ces mêmes sauvages qui respectent les femmes en général les traitent comme des esclaves lorsqu'une fois ils sont mariés.

(*Note de l'Éditeur.*)

que distance du village, un lit de rochers, gronde; se précipite, et forme des cascades telles que nous les voyons dans quelques paysages de Vernet ou de Claude Lorrain. Les bords de cette rivière sont couverts de saules, de peupliers balsamiques, de verdure, de mousses veloutées, de fleurs sauvages, et animés par la présence et les jeux d'un nombre infini d'oiseaux sur lesquels la nature a répandu les plus brillantes couleurs. Des buffles, des chevreuils, des élans, viennent s'y désaltérer à la dérobée; des troupes de cygnes blancs comme la neige fendent cette onde bleuâtre, qui, sous un ciel toujours serein, réfléchit les cimes aériennes des montagnes, qui semblent se perdre au fond des eaux.

Le village indien est composé de deux rangs de cabanes assez spacieuses pour loger chacune une famille entière. Elles sont placées à une distance considérable les unes des autres. Vers le milieu de cette espèce de rue est une grande place, où les Indiens ont coutume de se rassembler, pour s'exercer à la course, à la lutte et à divers autres exerci-

ces, ou bien pour délibérer sur les intérêts de la république, et former des projets de défense et d'agression. Auprès de chaque cabane est un champ cultivé par les femmes, qui produit en abondance du maïs, des pommes-de-terre et des giraumons de plusieurs espèces. C'est là qu'Elvire fut conduite. Tous les habitants du village, hommes et femmes, vinrent à sa rencontre; et sa beauté, sa parure étrangère, excitèrent une grande surprise, surtout parmi les jeunes filles, qui sont curieuses dans ce pays-là comme partout ailleurs, elles sautaient et frappaient des mains pour marquer leur admiration. Elvire passa les yeux baissés au milieu d'une double haie de sauvages, et fut déposée à la porte d'une cabane qui avait plus d'apparence que les autres : c'était la demeure des parents d'Ouabi. Ils reçurent la fille du vice-roi sans cérémonie, et lui offrirent affectueusement les petites provisions dont ils pouvaient disposer.

Si je composais un roman, je dirais que le désespoir d'Elvire était si violent, qu'elle refusa toute espèce de nourriture. Mais, soit

que la fatigue du voyage eût réveillé son appétit, soit plutôt qu'elle n'eût pas perdu l'espérance de revoir un jour sa patrie, elle mangea de bonne grâce une truite excellente pêchée dans le torrent voisin, et un gâteau de maïs couvert d'un miel exquis. Le vieux père d'Ouabi, sa femme, Ouabi lui-même et sa jeune sœur Zuléma, se tenaient debout auprès d'Elvire, et se témoignaient, dans leur langage, le plaisir qu'ils avaient à la contempler.

Après ce repas frugal, Zuléma s'empara d'Elvire, et la conduisit sur le bord de la rivière des Cygnes. Elle ne savait comment exprimer sa joie de l'avoir pour compagne; mais ses gestes expressifs et la vivacité de ses regards faisaient assez comprendre ce qui se passait au fond de son cœur. Elle examinait curieusement les diverses parties de l'habillement d'Elvire, qu'elle comparait au sien; elle touchait sa belle chevelure, dans laquelle serpentait un double rang de perles orientales de la plus grande beauté. La jeune Espagnole détacha elle-même son bandeau,

et le mit au cou de Zuléma, qui, dans un transport dont elle ne fut pas maîtresse, la pressa dans ses bras, se regarda dans la rivière, et courut aussitôt se montrer à toutes les femmes du village.

Cependant le grand conseil des Indiens s'était rassemblé. Le jeune Ouabi leur raconta les détails de son expédition, qui lui attirèrent de grands éloges; il annonça qu'il se proposait de faire à la fille du vice-roi l'honneur de l'épouser. On applaudit à sa résolution, et il fut nommé sur-le-champ l'un des principaux chefs de guerre.

Elvire, qui ne savait rien de ce qui se passait, trouvait de la consolation dans la compagnie de Zuléma; et après s'être assurée qu'elle partagerait pendant la nuit la natte de cette jeune Indienne, elle pensa aux moyens de préparer sa délivrance et résolut d'apprendre la langue des Séris. Cette étude fit quelque diversion à son chagrin. Elle eut aussi le bon esprit de se conformer aux mœurs et aux usages de ce peuple; dès le lendemain

de son arrivée, elle coupa sa robe, et en fit une espèce de tunique pareille à celle de Zuléma.

Ouabi avait excité une telle confiance qu'on le mit à la tête d'une seconde expédition ; mais, avant son départ, il fit à Elvire une infinité de présents qu'il regardait comme très précieux, tels que de jolis coquillages, des étoffes blanches et noires composées de plumes d'oiseaux, la dépouille d'un castor, une peau d'ours pour mettre sur sa natte, deux écureuils noirs et une chaussure de peau d'orignal. Elvire ne crut pas devoir refuser ces dons, qui n'excitèrent aucune jalousie parmi les jeunes filles de la tribu ; ce qui prouve jusqu'à quel point elles manquent de civilisation.

Comme les langues des sauvages sont, en général, peu compliquées, les progrès d'Elvire dans cette étude nouvelle furent assez rapides. Zuléma, qui la quittait rarement, lui nommait tous les objets, et lui faisait souvent répéter les mots difficiles à prononcer.

Il s'établit bientôt une communication intime entre ces deux jeunes filles. Zuléma enseignait à Elvire tous les petits ouvrages dont les Indiennes s'occupent, et qu'elles exécutent avec une remarquable dextérité. Elle lui montrait à enlever l'écorce intérieure du bouleau et à la réduire en filaments ; à faire de légers tissus de coton et à les orner de poil d'élan, de buffle ou de porc-épic ; à extraire de certaines plantes différents sucs qui servent de teinture, et à préparer le sagamité (1). Souvent elles se promenaient ensemble dans le vallon, ou allaient se baigner dans les eaux limpides de la rivière des Cygnes. Elvire avait toujours un fonds de tristesse que rien ne pouvait dissiper ; mais la vivacité et l'attachement de sa compagne l'arrachaient souvent à ses réflexions. Les beautés pittoresques de son nouveau séjour, l'innocence et la tran-

(1) Le sagamité est un mets composé de maïs et d'autres substances nutritives, dont les sauvages de l'Amérique septentrionale font une grande consommation.

quillité qui régnaient autour d'elle, adoucissaient l'amertume de sa destinée. Je le dirai même avec confiance, sans l'affection qu'elle portait à son père, et si l'image de don Alphonse ne se fût présentée quelquefois à son imagination, elle aurait trouvé des charmes dans sa nouvelle manière d'exister.

Elvire s'exprimait avec facilité dans l'idiome des Séris, lorsque Ouabi revint de son expédition contre les Espagnols, dans laquelle il avait montré beaucoup de prudence et de valeur. Il ramenait un prisonnier, et comme deux Indiens avaient été tués dans un engagement, on fit entendre le cri de mort, ce qui plongea tout le village dans le deuil. Ces peuples doux et pacifiques semblent sortir en ces occasions de leur caractère naturel. La vengeance est une passion qui étouffe, dans le cœur des Indiens, tout sentiment d'humanité. Le malheureux Espagnol fut condamné à être brûlé. Chez les peuples civilisés, il n'y a que le fanatisme qui puisse porter les hommes à de tels excès. Alvarès, c'était le nom du prisonnier, fut remis entre

les mains de trois sauvages qui devaient le préparer pour cette horrible cérémonie; mais, comme la nuit s'approchait, l'exécution fut remise au jour suivant.

Elvire, ayant appris cette fatale nouvelle, en ressentit une profonde douleur, et forma la résolution d'exposer sa propre vie pour sauver les jours de cet infortuné. Elle s'adresse à Zuléma, qui promet de seconder ses efforts. Elles discutèrent ensemble divers plans, qui tous leur parurent impossibles à exécuter; enfin elles résolurent d'attendre l'événement et de prendre conseil des circonstances.

Dès la pointe du jour, les gardiens d'Alvarès le conduisirent à la grande place, la tête ornée d'une couronne rehaussée de plumes; on lui mit à la main un bâton blanc revêtu de peau de cygne, et au côu le collier de porcelaine qu'Ouabi, le chef de guerre, avait reçu lorsqu'il était parti pour son expédition. Pendant qu'on entonnait le chant de mort, le poteau fut dressé, les Indiens for-

mèrent un cercle, et les tourments de la victime allaient commencer. Tout à coup Elvire se précipite au milieu des sauvages avec une intrépidité peu commune à son âge, et s'écrie dans le langage des Séris.

« Arrêtez, c'est mon frère; si sa mort est résolue, je veux mourir avec lui. »

A l'étonnement que cette action et ces paroles excitèrent succéda l'expression du mécontentement général. Des murmures et des cris féroces annonçaient une scène horrible de vengeance, lorsque Zuléma parut, les cheveux épars, les yeux baignés de larmes; elle jette ses bras autour d'Elvire, et demande à partager son sort. Un spectacle si touchant ne peut attendrir ces barbares, aussi cruels que des inquisiteurs; mais Ouabi s'avance d'un air terrible, l'arc d'une main, la massue de l'autre, et d'une voix forte commande le silence.

« Ce prisonnier est à moi, dit-il; je vous demande sa vie. »

Un vieillard propose de différer le supplice, et d'examiner dans une assemblée générale la réclamation du jeune guerrier. Cet avis est adopté, et l'on reconduit Alvarès dans la grande cabane destinée aux captifs.

Elvire éprouvait un vif sentiment de reconnaissance pour le frère de Zuléma. Celle-ci, revenue à elle-même, embrassait sa jeune amie comme une mère embrasse son enfant, et ne pouvait s'en détacher. Cependant, après une longue discussion, le sort du prisonnier fut abandonné à la discrétion d'Ouabi, qui brisa ses liens, le conduisit vers Elvire, et lui dit :

« Voilà ta libératrice; retourne dans ton pays; je te donne un Séris pour t'accompagner dans le désert. Dis à tes frères qu'il y a quelque générosité parmi les hommes de la forêt. »

Alvarès, étonné, regardait Elvire avec attention, comme s'il eût cherché à se rappeler ses traits; mais on ne donna ni à l'un

ni à l'autre le loisir de parler. L'Espagnol fut forcé de partir sur-le-champ avec son conducteur.

Dès le lendemain, Ouabi rassembla ses parents, et leur dit :

« Le soleil est beau depuis que l'Espagnole habite au milieu de nous; je veux lui proposer d'être la compagne d'Ouabi. Je bâtirai une cabane sur le penchant du coteau, où croissent deux sassafras, réunis par des guirlandes de lianes flexibles; je nettoierai souvent le chemin qui me conduira d'une cabane à l'autre. »

Le père répondit : « Voilà qui est bien. »

Zuléma se chargea d'amener Elvire. Lorsque celle-ci fut arrivée, Ouabi lui adressa ces paroles :

« Tu étais ma captive, je t'ai traitée comme ma sœur; aujourd'hui je te choisis pour compagne. »

Elvire baissa les yeux, et répondit dans le même langage :

« Généreux Ouabi, tu as des droits à ma reconnaissance ; mais je ne puis être que ta sœur : l'image d'un autre est entre toi et moi. »

Le jeune Indien, consterné, se retire en silence, et les parents répétèrent ces mots :

« Cela est malheureux. »

Ce serait une chose inouïe chez ces peuples sauvages de forcer une femme à prendre pour époux un homme qui ne lui inspire point d'amour.

La manière de vivre qu'Elvire avait choisie ne fut point troublée par cet événement ; mais elle ne put voir sans douleur qu'Ouabi se livrât à une profonde affliction. Cet Indien avait éprouvé dans toute son énergie le sentiment de l'amour. L'image d'Elvire était sans cesse présente à sa pensée ; triste et soli-

taire, il parcourait les montagnes et ne partageait plus les jeux de ses compagnons. Il revenait le soir à sa cabane et se retirait dans sa case, sans adresser un mot à son vieux père, pas même à Zuléma, qu'il avait toujours tendrement aimée. Ainsi se passèrent six mois, pendant lesquels Elvire chercha tous les moyens de retourner dans sa patrie, sans en trouver un seul de praticable.

Un jour elle se promenait sur le bord de la rivière : l'air était tempéré ; un calme profond régnait autour d'elle ; sa pensée ne se reportait plus aussi souvent sur son père, avec lequel elle avait demeuré peu de temps, et sur don Alphonse, pour qui elle n'éprouvait qu'un sentiment de préférence à peine digne du nom d'amour. C'était plus par fierté que par tout autre motif qu'elle s'était refusée à la proposition du frère de Zuléma. La tristesse du jeune Indien, l'état de sa santé, qui devenait tous les jours plus languissante, les tendres plaintes de Zuléma, qui la conjurait naïvement d'aimer son frère, la bravoure, la générosité, même la bonne

mine d'Ouabi, puisqu'il faut l'avouer, toutes ces choses occupaient son imagination.

« Serais-je donc si malheureuse, se disait-elle quelquefois à elle-même, de passer mes jours dans ce vallon délicieux, où la nature semble avoir prodigué toutes ses faveurs? Fille d'un vice-roi, j'épousais don Alphonse; mais suis-je assurée que ce seigneur aspirât à ma main par amour pour moi, plutôt que par ambition, et qu'il m'eût choisie si le sort m'avait placée dans une condition inférieure à la sienne? Ouabi est l'un des chefs de sa nation; j'étais sa prisonnière, et, s'il me recherche pour épouse, c'est qu'il éprouve un véritable amour. L'infortuné, il aime sans espérance, et il ne jette sur moi que des regards de tendresse! »

Cependant l'idée de renoncer pour toujours aux charmes d'une société civilisée, et de ne plus revoir son père, lui revenait sans cesse à l'esprit. Dans cette perplexité, elle se plaça sur un siége de verdure qu'elle avait arrangé elle-même à l'aide de Zuléma,

et, s'abandonnant à de vagues réflexions, elle fut surprise par le sommeil.

Tout à coup un sifflement aigu la réveille ; elle ouvre les yeux, et voit un serpent énorme qui se roule expirant auprès d'elle ; plus loin elle aperçoit Ouabi qui s'avance l'arc à la main. Effrayée, elle s'élance, et, cédant au premier mouvement de la nature, se précipite vers son libérateur, qui, dans l'ivresse de sa joie, la reçoit dans ses bras et la presse doucement sur son cœur. « Ne crains rien, ma sœur, lui dit-il, le danger est passé ; le grand esprit, qui veille sur tes jours, m'a conduit en ces lieux à l'instant où le serpent allait se jeter sur toi. Je lui ai percé la tête d'une flèche. Elvire, encore émue du péril qu'elle avait couru, lui répondit :

« Ne m'appelle plus ta sœur, je suis ton épouse. Tu m'as sauvé la vie : je veux l'employer à faire ton bonheur. » Qui pourrait peindre le ravissement du jeune Indien.

« Tu es donc à moi, lui répliqua-t-il ! Tu

seras la plus heureuse des femmes, comme tu en es la plus belle. Viens que je te conduise à mon père. »

Elvire s'appuie mollement sur son bras nerveux, et ils dirigent leurs pas vers la cabane.

Les parents d'Ouabi furent enchantés de cette résolution heureuse et inespérée ; la bonne Zuléma ne savait comment témoigner sa joie.

« C'est moi, dit-elle à Elvire, qui ferai le berceau de ton premier enfant ; j'enlèverai le duvet de l'épi du roseau, et je formerai une couche sur laquelle il reposera ses membres délicats. »

Ouabi sortit pour annoncer à ses compagnons qu'il épousait Elvire et pour les inviter au festin du jour suivant. Le lendemain, on célébra la cérémonie du mariage. La nouvelle épouse fut conduite à son époux, lui offrit le gâteau nuptial de sagamité, et re-

çut les présents d'usage. Le festin était préparé; les chefs de guerre et les jeunes gens, bons chasseurs, participèrent au repas, et formèrent ensuite avec les jeunes filles des danses pittoresques; des chants d'allégresse retentissaient de toutes parts. Les vieillards disaient entre eux :

« La fille blanche est belle comme le premier rayon du jour. »

Les mères souhaitaient à leurs fils une pareille épouse; mais rien n'égalait le bonheur d'Ouabi. Assis auprès d'Elvire, il attachait sur elle des regards brûlants d'amour, tandis que, les yeux modestement baissés, la jeune Espagnole éprouvait un sentiment dont la douceur lui avait été jusque alors inconnue.

Nous laisserons ce couple heureux jouir en paix de sa félicité, et nous reviendrons au palais du vice-roi. Il y avait près de deux ans qu'il avait perdu sa fille, et il ne pouvait se consoler de cette perte; ses courriers, ainsi

que don Alphonse, étaient revenus depuis long-temps, et personne n'avait pu lui donner des nouvelles d'Elvire. Les premiers soupçons se portèrent sur les Séris; mais depuis une expédition dans laquelle leur grand village avait été brûlé par les Espagnols, ces sauvages s'étaient enfoncés plus avant dans les montagnes, et avaient choisi la vallée dont j'ai parlé pour y former un nouvel établissement; aucun Espagnol n'avait encore pu y pénétrer. Don Francisco désespérait de revoir jamais sa fille chérie, lorsqu'un inconnu se présenta un jour devant lui et lui dit :

« Je suis Alvarès. Surpris dans ma maison par un parti de sauvages qui venaient d'avoir un engagement avec une de nos brigades, j'ai été conduit dans la vallée des Séris. Ma perte était résolue; déjà j'étais attaché au poteau fatal, et je recommandais mon âme à Dieu, lorsqu'une jeune fille, qu'à son habillement j'ai prise d'abord pour une Indienne, s'est dévouée à la mort pour sauver ma vie. Le ciel a permis que sa courageuse humanité attendrît ces barbares.

» Ils m'ont laissé la vie et la liberté. J'ai revu ma libératrice, et j'ai reconnu votre fille. La fatigue, de longues maladies, m'ont empêché de vous porter plus tôt cette heureuse nouvelle; mais, si vous voulez revoir dona Elvire, je m'offre à vous servir de guide. »

La joie de don Francisco fut à son comble.

« J'accepte ta proposition avec reconnaissance, répondit-il; et je n'aurai pas trop de toute ma fortune pour reconnaître un tel service. Demain nous partirons à la pointe du jour. »

Le vice-roi fit appeler don Alphonse, et lui communiqua cette grande nouvelle. Il lui confia aussi le soin des préparatifs. Six cents hommes de cavalerie bien armés furent choisis parmi les meilleures troupes de ligne espagnoles. Dona Isabelle voulait absolument être de la partie. Elle prétendait qu'au besoin elle donnerait d'excellents avis; mais on lui représenta que la route était longue et pénible, qu'il faudrait livrer des combats, et que sa

personne était d'une trop grande importance pour être ainsi exposée au caprice des événements. Ce dernier motif fit impression sur son esprit, et elle résolut d'attendre avec patience le résultat de l'expédition.

Tout fut prêt à l'heure fixée. Le vice-roi et don Alphonse se mirent à la tête de leur petite armée, et prirent, sous la direction d'Alvarès, la route de la forêt qui conduit à la vallée des Séris. Ils traversèrent des déserts et côtoyèrent des lacs immenses; outre les provisions dont ils avaient eu soin de se munir, ils emmenaient avec eux quelques chasseurs, qui tuaient du gibier, et ils trouvaient dans les lacs d'excellent poisson.

Ils marchèrent long-temps sans rencontrer, dans ces vastes solitudes, une seule créature humaine; mais vers la fin de la journée, un cavalier espagnol, qui s'était détaché du corps d'armée, aperçut un Indien et se mit à sa poursuite. Celui-ci, qui n'était autre qu'Ouabi lui-même, l'attendit de pied ferme; et, lorsqu'il vit l'ennemi à sa portée, il tendit son

arc, et décocha une flèche qui lui perça le cœur Ouabi, voyant qu'un grand nombre d'Espagnols s'avançaient sur lui, se jeta dans un bois d'érables, avec une agilité comparable à celle d'Achille, et disparut à leurs yeux.

Il reprit aussitôt le chemin de la vallée. En arrivant dans le village, il alla droit à la cabane qu'il avait construite le lendemain de son mariage sur la colline où croissaient les deux sassafras.

Elvire, assise sur le seuil, *allaitait* son premier enfant, âgé de sept mois; Zuléma tenait sur ses genoux le berceau, couvert de ce duvet enlevé à l'épi du roseau, et regardait avec attendrissement la mère et l'enfant.

Elvire était heureuse. Depuis le jour de son mariage, elle avait dirigé toutes ses pensées vers son nouvel état, et rempli les devoirs d'épouse et de mère avec un dévoûment qui était admiré même des sauvages. Il

faut avouer que le noble caractère et la tendresse de son époux devaient lui rendre ces devoirs faciles : il ne respirait que pour elle. Constamment occupé à prévenir ses besoins, il lui avait procuré toutes les commodités auxquelles l'industrie indienne peut atteindre. Sa cabane, d'une propreté recherchée, était plus vaste et mieux distribuée que celle des autres Séris ; il avait construit pour elle un joli canot d'écorce de bouleau, dans lequel il la faisait voguer, avec Zuléma, sur la rivière des Cygnes, lorsque la chaleur qui s'était fait ressentir pendant le jour invitait à jouir de la fraîcheur du soir, et que la lune, parvenue au sommet des montagnes, répandait dans la vallée sa douce lumière, tremblante sur les eaux.

Quel fut l'étonnement d'Elvire lorsque Ouabi lui adressa ces paroles : « Les blancs marchent vers nous dans le dessein d'attaquer les Séris. J'ai reconnu ton père à leur tête. Quel est ton dessein ? voudras-tu le suivre, ou partager la fortune de ton époux et de ton enfant ?

» — Je ne balance pas, répondit-elle; je te suivrai jusque dans le fond des déserts, tenant notre enfant dans mes bras. Le ciel a été témoin de nos serments; c'est toi qui as pris sur mes lèvres le premier baiser de l'amour : la mort seule pourra nous séparer. »

Cependant de jeunes guerriers qui avaient aussi rencontré les Espagnols appellent Ouabi à grands cris. L'Indien presse sur son cœur généreux son épouse et son fils, essuie la première larme qui eût encore coulé de ses yeux; puis, saisissant son arc et ses flèches, il lève fièrement la tête, et va joindre ses compagnons. Le conseil de guerre était rassemblé; les vieillards exhortaient les jeunes gens à quitter la vallée et à se retirer plus avant dans les montagnes. Ouabi rejette cette proposition.

« C'est notre peu de courage, dit-il, qui donne à l'Européen tant de supériorité sur l'habitant des forêts. Les foudres qu'il lance portent la mort; elle accompagne aussi dans leur course rapide nos flèches et nos

javelots. Déjà nous avons abandonné les ossements de nos pères, et il n'est plus en notre pouvoir de consoler par nos fêtes leurs âmes solitaires. Que nous sert-il de fuir devant ces étrangers, qui s'avancent sur nous de jour en jour, comme les sables mobiles de la mer, poussés par un vent impétueux, s'avancent sur les champs voisins? Il vaut mieux mourir que de vivre dans la crainte ou la servitude; mais le péril n'est pas aussi imminent que vous l'imaginez. Les Espagnols ne peuvent pénétrer dans le vallon que par un défilé. Il est facile de le défendre. Qu'une partie de nos braves se postent secrètement sur les hauteurs, et lorsque les ennemis seront engagés dans ce défilé, que des fragments de rochers, lancés sur eux, écrasent les hommes et les animaux qui partagent leurs dangers; pour moi, j'irai dans le défilé même, à la rencontre de l'ennemi, et j'arrêterai ses efforts. Ceux qui veulent me suivre n'ont qu'à se ranger près de moi. »

Des applaudissements unanimes accueillirent cette courageuse proposition. Deux cents

guerriers passèrent du côté d'Ouabi ; six cents autres furent choisis pour aller s'embusquer sur les hauteurs. Les femmes, les enfants, troupeau faible et timide, furent confiés à la garde d'un corps de réserve ; et chacun partit pour se rendre au poste qui lui avait été assigné.

Les Espagnols, voyant que tout fuyait devant eux, s'avançaient avec sécurité. Alvarès leur annonça qu'ils n'étaient plus qu'à une petite distance du village indien : ils entraient alors dans le défilé. Tout à coup des masses de rochers se détachent des montagnes, roulent, se précipitent, et, dans leur chute, écrasent les cavaliers et les chevaux. Ouabi s'élance alors à la tête de ses guerriers, et présente un front formidable aux Espagnols. Le combat s'engage avec fureur ; la mort passe rapidement d'un parti à l'autre. Don Alphonse, monté sur un coursier vigoureux, animait les siens de la voix et du geste. Un javelot lancé de la main d'Ouabi le frappe et le renverse privé de la vie. Cependant la supériorité des armes

à feu compensa le désavantage du terrain. Les Espagnols font un dernier effort, et franchissent enfin tous les obstacles; mais les Indiens n'étaient pas vaincus, ils n'avaient perdu qu'un petit nombre d'hommes, et ils se décidèrent à tenter encore une fois le sort des armes. La nuit était déjà très obscure; ils résolurent d'attendre le retour du soleil.

La perte des Espagnols avait été considérable; deux cents hommes étaient restés sur le champ de bataille, et près de cent cinquante avaient été grièvement blessés. Don Francisco regrettait surtout don Alphonse, qu'il aimait comme son fils, et craignait de s'être engagé dans une expédition dont le succès ne répondrait pas à ses espérances. Il résolut d'employer la voie des négociations pour délivrer sa fille, et fit venir près de lui un Mexicain qui entendait parfaitement la langue des Indiens.

« Demain, lui dit-il, tu te rendras à la pointe du jour au camp de Séris, le ca-

lumet de paix à la main, et tu leur parleras en ces termes : Le vice-roi du Mexique vous demande sa fille, qui est captive au milieu de vous. Il offre pour sa rançon tout ce que vous voudrez exiger, et désormais le territoire des Séris sera respecté ; les Espagnols deviendront leurs amis. »

Dès que l'aube du jour parut, le Mexicain prit en main le calumet de paix, et se hâta d'aller remplir sa mission.

Il parut devant Ouabi, et lui répéta les propres paroles du vice-roi. Ouabi répondit : « Elvire n'est point captive. Sa volonté seule doit décider de son sort. Nous consentons à la prendre pour arbitre. Que le vice-roi suive notre exemple ; qu'il pose les armes et vienne sans crainte au milieu de nous. Si sa fille consent à le suivre, elle partira sans éprouver de notre part aucune résistance ; si au contraire elle se décide à rester dans sa nouvelle patrie, soyez justes comme nous, rentrez dans vos foyers : à ce prix nous acceptons votre amitié. »

Le Mexicain rapporta cette proposition à don Francisco, qui l'accepta avec empressement. Il ne doutait pas qu'Elvire ne fût transportée de joie à l'idée de quitter une cabane indienne et des peuples sauvages, pour retourner dans le palais des vice-rois, où elle avait déjà connu toutes les jouissances du luxe, de l'amour-propre et de la civilisation.

Don Francisco, sachant par une longue expérience que la parole des Indiens est sacrée, se rendit avec un petit nombre de serviteurs au village de Séris.

« Sois le bienvenu, lui dit Ouabi : voilà ta fille qui brûle du désir d'embrasser son père. »

A ces mots, Elvire se précipite dans les bras du vice-roi, qui la presse sur son cœur. Des larmes paternelles coulent sur ce visage sévère, où régnait habituellement la gravité espagnole. Elvire, émue au dernier point, lui baise les mains avec transport, et ne sait comment exprimer son ravissement.

Après avoir ainsi cédé au premier mouvement de son cœur, le vice-roi reprend l'air de dignité qui lui est naturel, et, s'adressant à Elvire :

« Allons, ma fille, nos amis nous attendent, il est temps de partir. Et vous, chef des Séris, assurez vos compatriotes que je n'oublierai jamais que la fille de don Francisco a vécu au milieu d'eux. Mes bienfaits iront au-delà de leurs espérances. »

Elvire se dégage doucement des bras du vice-roi, lui montre Ouabi : « Voilà, *lui dit-elle*, mon époux ! » et, prenant son fils des bras de Zuléma : « Voilà mon enfant ! »

Quel coup de foudre pour le fier Espagnol !

« Elvire l'épouse d'un Indien, s'écrie-t-il ! et tu n'as pas préféré la mort à une alliance si honteuse ! Le noble sang des Leyva coule dans les veines d'un enfant sauvage, et j'ai assez vécu pour être témoin d'un pareil af-

front! Quoi! nul sentiment religieux ne s'est élevé dans ton cœur lorsque tu as donné la main à l'un de ces sauvages, que l'Église rejette comme idolâtres et comme enfants du démon! C'est cette même religion qui t'ordonne aujourd'hui de me suivre et d'abandonner ces barbares habitants des forêts. Que les larmes amères du repentir coulent de tes yeux, et je pourrai peut-être un jour t'appeler encore ma fille!

« — Ouabi m'a sauvé la vie, répondit modestement Elvire. La reconnaissance, un sentiment encore plus tendre, nous ont unis pour jamais. Vous le traitez de sauvage, et cependant il n'y a point d'Européen qui ait un cœur plus noble, un caractère plus généreux. Le ciel a béni notre union. Cet enfant, que vous regardez avec horreur, c'est mon fils, c'est le gage du plus tendre amour. Quoi! c'est au nom de la religion que vous me proposez d'être infidèle à mes serments et à mes devoirs. Ah! j'entends au fond de mon cœur une voix secrète qui me dit que je commettrais un crime en suivant vos conseils.

mon père, ni l'éclat de l'opulence, ni la pompe des cours, ne peuvent me séduire. Quand je tiens mon enfant dans mes bras, et que son père lui sourit, je suis la plus heureuse des femmes. Non, je ne quitterai jamais mon époux et mon fils. »

Le vice-roi la regarda d'un œil sévère.

« Fille dénaturée, lui dit-il, toi sur qui je comptais pour soutenir l'honneur de ma famille et consoler mes vieux jours, je t'abandonne à ta malheureuse destinée. Je trouverai une autre main pour me fermer les yeux. Si je ne laisse pas tomber sur ta tête la malédiction paternelle, rends grâces au souvenir d'une mère qui, du haut des cieux, déplore ton aveuglement. »

En finissant ces mots, il fit signe à son escorte de se préparer à partir.

Elvire, muette de douleur, se jette aux pieds de son père, embrasse ses genoux; mais l'inflexible Espagnol la repousse avec

dédain ; elle tombe évanouie dans les bras de Zuléma. Lorsqu'elle reprit connaissance, elle se trouva entre son amie et son époux. Son enfant jouait sur la natte, et les premiers regards d'Elvire tombèrent sur lui ; elle le prit sur son sein, et répandit un torrent de larmes.

« O mes amis, s'écria-t-elle ! quel sacrifice je viens de vous faire ! Il est donc parti ! je ne le reverrai plus ! »

Depuis ce moment une sombre tristesse s'empara du cœur d'Elvire. Ni les soins touchants que lui prodiguait Ouabi, ni les douces caresses de Zuléma, ni la vüe de son enfant, ne purent lui rendre sa première tranquillité. Le sourire ne paraissait plus sur ses lèvres, et, quoiqu'en apparence calme et résignée, l'idée que son père avait perdu toute affection pour elle lui causait une mortelle douleur. Sa santé s'altéra bientôt, et elle devint languissante comme la fleur des champs que la faux du moissonneur a touchée.

Consumée par une fièvre lente, elle voyait arriver sans crainte et sans remords la fin de ses jours, qu'elle regardait comme le terme de ses malheurs; elle conserva sa raison jusqu'à sa dernière heure, et remit elle-même son enfant à Zuléma, en lui disant :

« Ma soeur, tu lui serviras de mère. »

Ouabi fixait sur elle un regard immobile, en proie à un désespoir qui enchaînait toutes ses facultés. Elvire lui tendit la main.

« O toi, s'écria-t-elle, qui m'as fait connaître le bonheur d'être mère, époux chéri ! ma dernière pensée, mon dernier soupir, sont pour toi. »

Sa voix s'éteignit en prononçant ces mots. Elvire n'était plus.

Je ne chercherai à vous peindre ni l'affliction de Zuléma, ni la douleur profonde d'Ouabi. La vie était pour eux dépouillée de tous ses charmes. Les habitants du village

prirent part à leur deuil, et rendirent les derniers devoirs à l'épouse de leur brave guerrier. On plaça son tombeau sur le bord de la rivière des Cygnes, vis-à-vis des grandes cascades. Le corps d'Elvire y fut déposé, au milieu des gémissements de tous les Indiens. Le lendemain, Zuléma sortit en silence de sa cabane, portant entre ses bras le fils de sa sœur; elle coupa ses beaux cheveux, et les déposa sur le tombeau d'Elvire; chaque jour elle allait dans le même lieu pleurer son amie. Ouabi, inconsolable, s'exposa aux plus grands dangers, et périt enfin dans une expédition contre une tribu ennemie des Séris. On dit que le vice-roi, ayant appris la mort de sa fille, se repentit de l'avoir traitée avec tant de rigueur. Il obtint qu'on lui remît son petit-fils, et l'envoya en Espagne, où il le fit élever d'une manière convenable à sa naissance et à son rang.

NOUVELLES

DES

CHAMPS ÉLYSÉES.

COLONIE DES ROIS.

Largior hic campos æther et lumine vestit
Purpureo, solemque suum, sua sidera norunt.

VIRGILE.

Un air pur, une douce lumière, rendent ces campagnes riantes; ceux qui les habitent ont leur soleil et leurs astres.

Je viens de recevoir, par voie extraordinaire, quelques nouvelles intéressantes des champs Élysées. Il ne s'agit de rien moins que d'une grande révolution dans le quartier des rois. Mais, avant d'aller plus loin, il faut que je raconte de quelle manière ces

nouvelles me sont parvenues. Si je gardais le silence à cet égard, on m'accuserait de débiter des fables; les détails suivants ne laisseront aucun doute sur ma véracité.

Je fus saisi, il y a quelque temps, du vif désir de mériter une place parmi les illustres écrivains de la littérature romantique. Son triomphe n'était plus douteux; des succès récents annonçaient la chute de la vieille école; on trouvait Racine faible, Voltaire timide et Crébillon doucereux. D'un autre côté, Shakspeare, Caldéron, Lopès de Véga, Goëthe, Schiller, conduits par W. Schlégel, envahissaient nos librairies, et s'avançaient en colonne serrée à la conquête de notre théâtre; la *Revue d'Édimbourg* nous accusait de manquer de génie; c'était un *houra* de cosaques sur notre littérature.

« Allons, me dis-je à moi-même, il est inutile de lutter contre le torrent. J'ai trop long-temps admiré Horace, Quintilien et Boileau; je me livre en aveugle aux conseils de M. W. Schlégel. J'embrasserai la re-

ligion littéraire réformée; ses principes me paraissent assez commodes. Mon génie, et je dois en avoir tout comme un autre, prendra l'essor, s'affranchira des règles que j'avais considérées jusqu'ici comme la législation du goût, dictée par la raison et confirmée par l'expérience. Je me ferai un monde idéal que j'arrangerai à ma fantaisie, sans que personne y trouve à redire; je lâcherai les rênes à mon imagination, qui ne demande pas mieux que d'errer à l'aventure dans la région des chimères. Il faudra qu'elle soit bien malheureuse si elle ne rencontre pas sur sa route quelques lutins remplis de malice, quelques spectres propres à effrayer les esprits crédules, ou bien quelques uns de ces brigands héroïques qui rendent le crime si intéressant. Avec de pareils personnages, accompagnés d'une vierge timide, d'un démon ou d'un bourreau, je produirai des effets extraordinaires, et l'on ne pourra me refuser le glorieux titre d'écrivain du siècle. »

Enflammé d'une si noble espérance, je me décidai à faire une ample provision de rêve-

ries sentimentales et de pensées mélancoliques. Je commencai des promenades solitaires au clair de la lune, choisissant, autant qu'il m'était possible, des lieux élevés ou de vieilles ruines. J'écoutais avec attention le chant des hiboux, et le bruit des cascades qui tombent sur des rochers. M'accoutumant ainsi aux mélodies de la nature, j'y reconnaissais les échos du monde invisible; il me vint même en fantaisie d'aller faire un tour, pendant la nuit, au cimetière du Père-Lachaise. C'est là que je me proposais d'amasser des trésors de mélancolie, de me monter l'imagination au milieu des tombeaux, et de me précipiter dans l'inconnu.

Moyennant un léger salaire, le gardien de cet enclos funèbre me permit d'obéir à cette heureuse inspiration. J'errais donc silencieusement au milieu des cyprès, des marbres et des épitaphes, lorsqu'un léger bruit se fit entendre auprès de moi. Je ne pus me défendre d'un certain frémissement; je restai immobile et plein d'anxiété. Bientôt une tombe s'entr'ouvre, comme par enchantement, et

j'en vois sortir une figure qui m'aurait singulièrement effrayé si je ne l'avais reconnue. C'était M. Suard (1), qui ne me parut pas très changé.

« Soyez le bienvenu, me dit-il; je m'attendais à votre visite : elle était marquée dans le livre du Destin, dont, comme Virgile vous l'a appris, toutes les pages nous sont ouvertes. Je vous attendais au passage, par ordre supérieur. Prenez ces manuscrits : c'est un dépôt précieux, dont vous rendrez compte un jour. »

Pendant ce discours, je m'étais remis de mon premier mouvement de frayeur.

« Je suis charmé de vous revoir, répondis-je à M. Suard. Comment vous trouvez-vous

(1) Académicien, homme de goût, d'esprit, et paresseux par excellence. Ses notices et ses rapports formeraient un recueil intéressant.

là-bas? Comment se portent M. l'abbé Morellet et M. le cardinal Maury? Avez-vous quelque commission à me donner sur la terre? Votre âme aurait-elle besoin de quelques pieux secours?

» — Vos questions sont indiscrètes, répliqua M. Suard avec solennité. Nous sommes avares de paroles : ne cherchez pas à pénétrer des mystères impénétrables; contentez-vous de ce qu'on veut bien vous révéler. Adieu. »

A ces mots, M. Suard rentra dans son monument, dont le marbre, en retombant, me fit tressaillir. Je me hâtai de quitter ces lieux, de peur de quelque nouvelle apparition : il me semblait que j'avais à ma suite tous les habitants de l'autre monde.

Lorsque je me retrouvai dans la solitude de mon cabinet, je déroulai les papiers dont j'étais involontairement devenu dépositaire : c'était une suite de journaux des champs Élysées. Ils rendaient compte des grands évé-

nements qui venaient de se passer dans ce monde ordinairement si pacifique. Une révolution avait éclaté dans l'enceinte dite *des Rois*. Aucun de ces augustes personnages ne voulait obéir; les héros surtout et les conquérants se croyaient au-dessus des lois communes; leurs prétentions avaient troublé la paix publique du royaume des morts. C'est en vain que Mercure avait déployé toutes les ressources de son éloquence pour leur faire entendre raison : l'agitation marchait rapidement, et le monarque des sombres bords avait été forcé de convoquer son conseil privé, pour prendre en considération cette importante affaire. Rhadamanthe était chargé du rapport.

Ce digne magistrat exposa avec une rare impartialité l'origine et les progrès de l'insurrection.

« Dans tous les temps, dit-il, le quartier des empereurs, des rois et des héros, a été sujet à l'anarchie. Il était naturel de penser que le gouvernement monarchique convien-

drait à ces ombres royales; mais l'expérience nous a détrompés. Le moindre roitelet a l'ambition de porter le sceptre; et hors quelques philosophes, en très petit nombre, il n'est aucun d'eux qui veuille se contenter des douceurs de la vie privée. Il leur faudrait à tous un monde à gouverner. On s'était flatté de prévenir tous les débats en les faisant régner à tour de rôle; mais le moment de l'abdication est toujours critique. Vous savez toutes les peines que nous avons eues pour décider Alexandre, Constantin, Charlemagne, Louis XIV, Pierre-l'Hyperboréen, Frédéric-le-Borusse, à céder le trône, et pour empêcher Jules-César de passer une seconde fois le Rubicon. Voilà qu'il nous arrive aujourd'hui, d'un rocher de la mer d'Afrique, un nouveau conquérant, d'une humeur plus difficile encore, et qui affecte la suprématie sur toutes les ombres couronnées. Il leur intime ses ordres, comme s'il était encore sur la terre, dans toute la splendeur de ses triomphes. Il a la parole haute et brève; son regard d'aigle et son geste impérieux annoncent l'habitude de la domination; il n'aspire à rien,

moins qu'à devenir le chef de l'empire ; son nom de guerre est Bonaparte, et il se fait appeler l'empereur Napoléon.

» Depuis son arrivée, l'enceinte royale des champs Elysées est en proie à l'anarchie. Vous savez que le calme le plus profond règne dans les autres parties de cette heureuse vallée. Nous n'avons aucune plainte à former contre les philosophes, qui se nourrissent tranquillement de métaphysique. Les savants se reposent avec délices de leurs travaux intellectuels ; les orateurs et les poètes eux-mêmes vivent en paix. J'ai vu avec plaisir, dans ma dernière tournée, Platon et Aristote, Homère et Virgile, Euripide et Aristophane, Démosthène et Cicéron, Descartes et Newton, discourir ensemble avec amitié; Mirabeau et l'abbé Maury ne se quittent pas; et ce qui m'a paru plus édifiant encore, c'est l'union intime qui règne entre Bossuet, Fénelon, Pascal et Bourdaloue.

» Mais nous devons craindre la contagion de l'exemple. Si les troubles civils dont je viens

de parler s'étendaient dans les autres parties de l'Elysée, l'empire des morts serait en combustion : il faudrait, pour rétablir l'ordre, recourir à des coups d'état, qui sont rarement d'accord avec la justice, et dont le Destin nous interdit l'usage. Voilà l'état réel des choses ; il ne s'agit plus que de trouver les moyens de faire cesser cette royale anarchie. »

Rhadamanthe déposa son rapport sur le u-reau, et Minos demanda la parole.

« Chacun doit sentir, dit-il, la nécessité d'étouffer sans retard l'esprit révolutionnaire qui fermente dans l'enceinte des Rois. Cet esprit est essentiellement communicatif; il met en jeu toutes les passions, il flatte les intérêts du plus grand nombre, et, si nous restions inactifs dans une occurrence si périlleuse, la révolution, il n'en faut point douter, ferait le tour des enfers. Il est fâcheux que l'ordre du Destin nous empêche de déployer nos forces, et que la porte des champs Élysées soit à jamais fermée à notre Cerbère et à nos Fu-

ries. Mais, puisqu'il en est ainsi, cherchons quelque autre moyen d'apaiser une insurrection qui menace notre repos. Avant de nous arrêter à aucune mesure, je serais d'avis d'appeler auprès de nous quelques uns de ces rois dont l'histoire vante les lumières et la sagesse, tels que Marc-Aurèle, Antonin-le-Pieux, Alfred d'Angleterre et Henri IV de France : ils pourraient nous donner de bons conseils. »

L'opinion de Minos ayant été adoptée à l'unanimité, Pluton chargea Mercure, premier messager d'état, d'aller chercher les personnages désignés ; et la séance fut un moment suspendue.

Bientôt arrivèrent les grands rois qui devaient éclairer de leurs lumières le conseil de Pluton. L'affaire fut de nouveau exposée devant eux, et on leur demanda ce qu'ils en pensaient. Ils étaient tous d'une même opinion, et prièrent Marc-Aurèle de prendre la parole, comme celui d'entre eux qui avait cultivé avec le plus de succès l'éloquence et la philosophie..

« Le mal dont vous vous plaignez, dit Marc-Aurèle, ne s'apaisera que par une réforme complète de notre organisation sociale. Vous avez jugé qu'ayant été souverains sur la terre, nous devions être attachés aux formes du gouvernement monarchique, et c'est en cela que consiste votre erreur.

» Sans doute nous aimons la monarchie, mais c'est à condition que nous serons monarques : demandez-le à Jules-César, qui aurait mieux aimé être le premier dans son village que le second dans Rome. Nos reines elles-mêmes sont très peu portées à la subordination. Sémiramis, Zénobie, Elisabeth, Catherine, m'ont donné plus de peine, lorsque mon tour de régner est venu, que les héros les plus turbulents.

» Ces reines sont toujours prêtes à se mettre en révolte ; il n'y a jamais eu de sédition dans laquelle elles ne soient entrées avec ardeur. Les moyens les plus extrêmes ne répugnent pas à ces dames lorsqu'il s'agit d'obtenir ou de conserver le pouvoir. Ce qui les irrite le

plus, c'est de ne jamais régner: car il n'y aurait plus moyen de contenir nos confrères les conquérants, si le gouvernement tombait en quenouille, et qu'ils fussent forcés de se soumettre aux lois d'une femme. Ces reines, dévorées d'ambition, seront donc toujours mécontentes et troubleront sans cesse notre repos.

» Avec tout le respect que je dois au puissant monarque des Enfers, je me permettrai de reprocher à ses ministres un acte singulier d'imprévoyance. (Murmures au centre de l'assemblée.) Il me semble que j'entends quelques murmures. Je n'ignore pas que la vérité offense les dépositaires du pouvoir, qu'ils préfèrent des paroles flatteuses au langage de la franchise; mais, en ma qualité d'empereur philosophe, je ne mets jamais de voile sur ma pensée, et je vais l'exprimer sans détour.

» Lorsque les ombres des fragiles humains arrivent dans ces contrées souterraines, on leur fait boire une coupe d'eau du Léthé. Cette mesure suffit pour le vulgaire des mor-

tels, mais non pas pour nous, qui avons ceint le diadème. Les habitudes du commandement, les souvenirs de l'empire, sont mille fois plus profonds, plus invétérés, que toutes les autres affections de l'âme. Ils ne nous quittent jamais pendant la vie, et nous suivent même après notre mort, dans nos grands tombeaux, couverts de trophées d'armes et de couronnes. Une seule coupe d'eau puisée dans le Lethé ne peut en affaiblir les traces. C'est là ce qu'aurait dû prévoir le ministère de sa majesté. Il ne se plaindrait pas de notre enceinte s'il avait eu la précaution de doubler, de tripler la dose, et de nous faire avaler à longs traits cette onde salutaire. (Mouvement d'adhésion.)

» Cette faute n'est pas irréparable ; mais je reviens au fond de la question. En admettant comme principe l'aversion des rois pour le système monarchique, il sera facile de conclure que, lorsqu'ils sont réunis, ils ne sauraient supporter d'autre gouvernement que le républicain. J'ai souvent entendu les monarques qui ont exercé le pouvoir le plus ab-

solu s'exprimer comme de fougueux démocrates; et, ne pouvant dominer, réclamer avec énergie les bienfaits de la liberté et l'égalité des droits. Je pense donc que l'unique moyen de nous maintenir en paix est d'organiser notre société en république.

» J'indiquerai une autre mesure accessoire qui me paraît utile : ce serait d'éloigner l'enceinte royale de celle des poètes et des ministres d'état. Ces deux espèces d'esclaves, fidèles à d'anciennes habitudes, flattent encore, en vers et en prose, les ombres de leurs maîtres, et nourrissent ainsi leur orgueil; il n'y a si petit roi fainéant qui n'ait eu quelques rimeurs à sa solde, et qui, sur la foi de leurs poésies, ne se regarde comme un héros magnanime, ou un demi-dieu. De tels sentiments ne peuvent s'accorder avec la soumission à l'autorité légitime et le respect des lois.

» Enfin, pour éviter à l'avenir les désordres qui s'élèvent toujours parmi nous, à l'arrivée des nouveau-venus, je serais d'avis, si toutefois cela ne contrarie pas la volonté

suprême du Destin, qu'on rédigeât un journal officiel de la révolution républicaine qui va s'opérer, et qu'on le transmît aux habitants de la terre. Alors tout le monde serait averti; nous n'aurions plus rien à craindre des conquérants futurs. »

Ainsi s'exprima Marc-Aurèle, avec l'approbation d'Antonin, d'Alfred et de Henri. Minos le remercia, au nom de Pluton, des renseignements précieux qu'il venait de donner, et les princes furent admis sans difficulté aux honneurs de la séance.

Aucune objection ne s'étant élevée contre la proposition de Marc-Aurèle, il fut arrêté en principe : 1° que le quartier des rois serait régi par une constitution républicaine; 2° qu'on transporterait cette colonie dans l'île des Asphodèles, située à l'extrémité occidentale du Léthé, où il ne serait permis à aucun poète de pénétrer; 3° que chaque ombre royale, en passant dans l'île, boirait une coupe additionnelle de l'eau du fleuve; 4° qu'un journaliste expérimenté rendrait comp-

te des faits, et qu'on aviserait aux moyens de leur donner la plus grande publicité dans le monde des vivants.

Mercure, Minos, Eaque et Rhadamanthe ayant été chargés du mode d'exécution, la séance fut levée. On procéda sans retard à l'élection du secrétaire-rédacteur. Eaque se transporta au quartier des écrivains périodiques, et, après des informations précises, son choix tomba sur M. Suard, qui depuis longtemps était rompu aux labeurs du secrétariat et à l'éloquence du rapport. Marmontel s'était mis sur les rangs; mais on craignit que l'habitude de faire des contes n'influât sur la véracité de l'historien.

Dès le même jour, car tout se passe très vite dans l'autre monde, Mercure, faisant l'office de héraut, convoqua les empereurs, les rois et les autres princes souverains dans une vaste prairie, et leur fit connaître l'ordonnance de réformation, ainsi conçue :

« Pluton, par la grâce du destin, auto-

» crate de l'empire des morts, ouï le rapport
» de notre ministre secrétaire d'état au dé-
» partement de la justice, et de l'avis de no-
» tre conseil privé, nous avons ordonné et
» ordonnons ce qui suit :

ARTICLE 1er.

» Les citoyens de notre province dite de
» l'Enceinte-Royale sont égaux en droits.
» Les titres honorifiques, tels que ceux de
» majesté, de sainteté, de fils du soleil, de
» cousin de la lune, de roi des rois, sont abo-
» lis à perpétuité.

ARTICLE II.

» Toutes les ombres couronnées passeront
» dans l'île des Asphodèles, où leur résidence
» future est fixée par le destin; et, suivant le
» vœu de ce peuple, une charte républicaine
» lui sera octroyée.

ARTICLE III.

» Aussitôt après l'arrivée des nouveaux

» colons, ils se réuniront au forum pour
» procéder à l'élection du président de la ré-
» publique. Ce magistrat ne pourra être
» nommé que pour cinq mille ans.

ARTICLE IV.

» Le président, une fois élu, recevra en
» dépôt le code de la république et procédera
» sans délai à l'organisation des différents pou-
» voirs. Toutes les résolutions se prendront à
» la majorité absolue des voix.

ARTICLE V.

» Les dispositions de notre charte, loyale-
» ment octroyée, seront aussi obligatoires les
» unes que les autres. Si quelque ombre,
» pleine de témérité, s'avisait de faire des
» distinctions entre les divers articles, et por-
» tait ainsi atteinte à la sécurité publique,
» elle sera immédiatement chassée de l'île, et
» condamnée à errer sur les bords du Styx
» pendant l'espace de temps qui sera déter-
» miné par la loi.

ARTICLE VI.

» Notre ministre de la marine, Caron, est
» chargé de pourvoir au transport des ombres
» royales à l'île susdite, et de faire avaler à
» chacune d'elles une coupe d'eau du Léthé.
» Les rois qui ont aimé leurs peuples sont seuls
» exceptés de cette mesure : il serait injuste
» d'affaiblir un souvenir si doux, et qui est
» une partie de leur félicité. La liste peu nom-
» breuse en sera dressée par Ascalaphe, no-
» tre grand archiviste de l'empire.

» *Signé* PLUTON.

» *Contresigné* MINOS. »

Cette proclamation terminée, il se fit un murmure général d'approbation dans l'assemblée. Le vulgaire des rois n'aspirait qu'à la tranquillité ; les reines remarquaient avec plaisir qu'elles n'étaient point exclues de la présidence, et se flattaient d'enlever par la séduction un grand nombre de suffrages.

Les conquérants seuls avaient un peu d'humeur ; mais ils se consolaient en réfléchissant que les gouvernements populaires sont peu stables de leur nature, et qu'en flattant les passions de la multitude on la réduit à l'obéissance avec autant de facilité qu'un habile écuyer discipline et monte un cheval fougueux ; ils comptaient sur leur expérience à cet égard, et se rappelaient parfaitement les moyens qu'ils avaient mis en usage pour opprimer la liberté des peuples.

Les préparatifs de l'émigration achevés, Mercure, son caducée à la main, fit ranger les ombres royales en trois divisions. La droite, composée des héros et des conquérants, ne formait qu'une seule ligne ; nul d'entre eux ne voulait céder le pas à un autre. A gauche marchaient les bons rois, parmi lesquels on remarquait Louis VI, Louis IX, Charles V, Louis XII, Henri IV, et Louis XVI ; ils paraissaient heureux d'être réunis ; une auréole lumineuse brillait sur leurs fronts radieux.

Au centre se trouvaient réunies toutes

les grandeurs oubliées, toutes les majestés inconnues, tous les princes qui pendant leur vie avaient servi d'instrument à une faction, obéi en esclaves à d'insolents courtisans ou à d'avides courtisanes. Là se trouvaient aussi les rois dont l'existence n'est pas historiquement prouvée : la direction de cette bande était confiée au bon petit roi d'Ivetot, dont l'ombre peu majestueuse ressemblait un peu à celle de Sancho-Pança.

Un concours immense d'habitants de l'Elysée s'étaient réunis pour voir défiler ce magnifique cortége. Jamais spectacle aussi imposant ne fut offert à la curiosité publique. Toutes les fois que l'ombre d'un monarque, renommé pour sa justice, sa clémence, son amour de la paix, son horreur pour la tyrannie, venait à passer, la harpe des bardes, la lyre des poètes, faisaient entendre des sons divins; on jetait des fleurs sur son passage, et un doux concert de bénédictions s'élevait de toutes parts. Mais un morne silence régnait à l'aspect des rois qui firent répandre des flots de sang, et dont l'ambition ravagea

la terre ; il n'était pas même permis à leurs poètes lauréats d'élever la voix : ainsi l'avait ordonné Minos, le redoutable juge des morts.

Les reines, au front soucieux, à la démarche altière, jetaient sur la foule un regard de dédain. Tout à coup Élisabeth baissa les yeux et tressaillit à la vue de l'ombre d'Essex, qui se trouvait parmi les spectateurs. Jeanne de Naples et Marie Stuart marchaient seules, plongées dans une profonde mélancolie. Sémiramis et Catherine se tenaient par la main, comme si une parfaite conformité d'humeur avait resserré entre elles les liens de l'amitié. Les barques étaient préparées pour le transport de la royale colonie. Caron servait de pilote et d'échanson ; il présentait la coupe aux ombres qui devaient boire de l'eau du fleuve. Comme l'ordre du Destin était formel, personne ne fit de résistance ; tous ces rois passèrent sans accident dans l'île des Asphodèles. On remarquait parmi eux un prodigieux changement ; il ne restait plus dans leur mémoire que de faibles traces de

leurs passions terrestres; des communications amicales s'établissaient entre eux; leurs souvenirs n'étaient plus mêlés d'orgueil et de jalousie. Telle était la disposition des esprits, lorsque Mercure appela au forum les citoyens de la nouvelle république, et leur enjoignit de procéder à l'élection d'un président. Il y eut d'abord un peu de tumulte; chaque pays voulait avoir l'honneur de la présidence. Les rois de l'Asie proposaient Cyrus; les Grecs, Alexandre; les Romains balançaient entre Numa, Marc-Aurèle et Julien le philosophe; la Germanie présentait Frédéric II et Joseph d'Autriche; la Suède, Gustave-Adolphe; la Pologne, Sobieski; la Russie, Pierre Ier; la Turquie, Soliman-le-Magnifique; l'Italie, Théodoric; l'Espagne, Charles-Quint; et la France, Henri IV. Plusieurs orateurs avaient occupé la tribune avec distinction, lorsque Napoléon Bonaparte demanda la parole. (Mouvement de curiosité et profond silence.)

« Citoyens, dit Napoléon, ne soyez pas surpris si, malgré mon arrivée récente au

milieu de vous, je monte à cette tribune. J'ai l'habitude de parler à des rois ; je connais mieux que personne les moyens de persuasion qu'il faut employer auprès d'eux, et je puis dire sans orgueil que, pendant mon séjour sur la terre, je m'en suis servi plus d'une fois avec succès. (Murmures au côté droit.) Je sais aussi comment on apaise les révolutions, et de quelle manière on guérit les peuples de l'anarchie. Ainsi les conseils de mon expérience ne sont pas à dédaigner. Vous avez résolu de former votre société en république, et vous êtes divisés sur le choix d'un président. Cette division peut avoir des suites fâcheuses, et il est difficile d'en assigner le terme. Permettez-moi de vous faire observer que tous, tant que nous sommes, nous avons exercé le pouvoir absolu, dont l'habitude et les traditions s'accordent mal avec la soumission aux lois, que le chef d'une république doit regarder comme son premier devoir.

» Vous avouerez avec moi que, pour diriger les affaires d'une naissante république,

thousiasme général. L'orateur, en descendant de la tribune, reçut les félicitations de ses collègues. Personne ne demandant la parole pour combattre son opinion, Mercure, en vertu de ses pleins pouvoirs, annonça qu'il allait se rendre lui-même au quartier des grands citoyens, pour annoncer le résultat de la délibération. Il reparut bientôt, suivi de Washington, dont la modestie s'était d'abord révoltée contre la proposition, mais qui n'avait pu résister à la volonté immuable de la destinée.

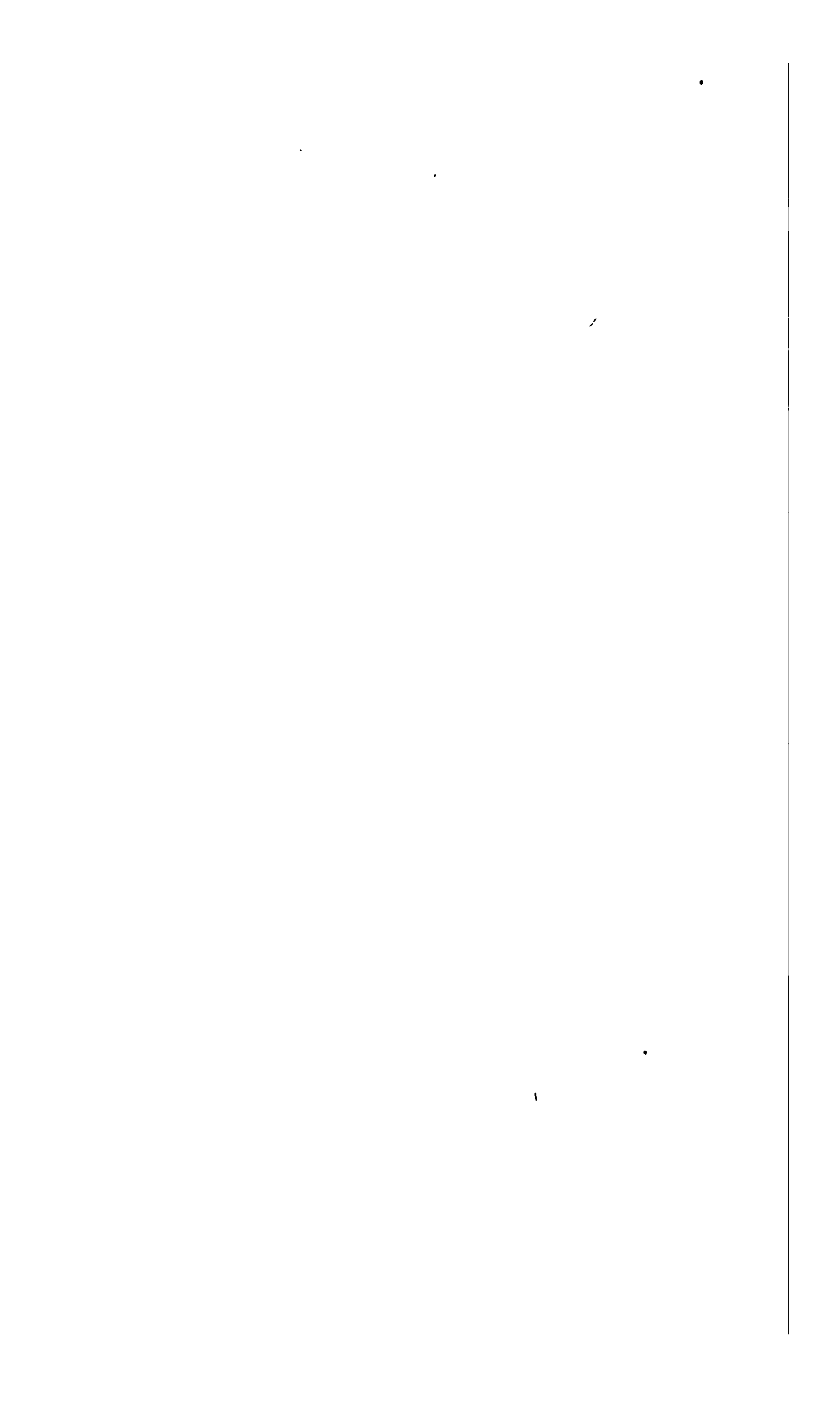
Des acclamations unanimes s'élevèrent à l'aspect du vénérable patriote américain ; les ombres royales s'inclinèrent devant lui, et l'on procéda immédiatement à son installation.

—

Tels sont les détails renfermés dans les papiers dont le dépôt a été remis à ma bonne foi. Je les publie sans y ajouter aucune réflexion. On lit ces mots à la fin du journal : « La suite au prochain numéro. » J'ai cependant

hésité quelque temps avant de livrer ces papiers à l'impression ; mais, après avoir examiné chaque pensée, médité sur chaque expression, et pesé mûrement chaque syllabe, je me suis convaincu qu'ils ne renfermaient aucune atteinte à la morale publique, et j'en ai risqué la publication ; je me propose même de faire quelques nouvelles visites au cimetière du Père-Lachaise. Je ne serais pas fâché d'entretenir une correspondance régulière avec le monde invisible : on gagne toujours quelque chose à détourner son âme et sa pensée du monde réel.

—



DIALOGUE

ENTRE

DEUX INSULAIRES.

Nam si violandum est jus, regnandi gratia violandum est.

SUÉTONE, *Maxime de Jules-César.*

S'il faut tout violer, c'est pour se faire roi.

Vous aimez, m'avez-vous dit quelquefois, les dialogues des morts. C'est une manière inoffensive de donner de bonnes leçons aux vivants; mais il est difficile de réussir après Fénelon, Littleton, et même Fontenelle. Celui que je vous envoie est une conférence entre deux insulaires, dont l'un remplit encore le monde de sa renommée. Chacun le juge d'après ses affections et ses lumières : c'est

un plaisir qu'on peut se permettre; mais le jugement définitif appartient à la postérité.

—

NAPOLÉON.

Nous sommes partis à peu près du même point; mais vous ne vous êtes pas élevé aussi haut que moi. J'ai laissé le monde plein d'ineffaçables souvenirs : les vieux échos des pyramides ont répété mon nom; il a retenti sous la hutte du Kalmouck, sous la tente du Bédouin, comme dans le palais des rois. J'ai secoué le monde jusque dans ses fondements; j'ai rassasié mes peuples de gloire; et malheur à l'historien qui se rangera parmi mes détracteurs (1)!

CROMWELL.

Pour moi, j'ai lutté avec le Seigneur; j'ai été entre ses mains ce qu'est le vase d'argile entre les mains du potier. C'est au Sei-

(1) Voyez le *Mémorial de Sainte-Hélène*, par M. de Las Cases.

gneur qu'appartient toute grandeur et toute gloire.

NAPOLÉON.

Que votre altesse renonce à ce jargon de puritain, qui depuis long-temps n'a plus de sens, même en Écosse. Causons raisonnablement ensemble. Je suis curieux de savoir si vous étiez fanatique de bonne foi : les hommes ne sont point d'accord sur ce point.

CROMWELL.

Vous me faites là une singulière question. Depuis quand des personnages tels que nous révèlent-ils le secret de leur pensée ?

NAPOLÉON.

Songez où nous sommes : ici la politique n'a plus de but, ni la dissimulation de motif; nous n'avons aucun intérêt à nous tromper réciproquement. Faisons une confession générale : cela pourra rompre l'uniformité des heures dans ce triste séjour.

CROMWELL.

On ne fait de grandes choses qu'à l'aide du fanatisme; il faut l'avoir éprouvé soi-même pour bien parler son langage et s'en servir avec succès. Avant de m'asseoir dans le palais de Whitehall, je devais être, et j'étais comme les autres, subjugué par l'esprit dominant de l'époque où je vivais. Mon imagination s'était enflammée à la lecture des livres hébreux. Je voyais réellement dans la cour de Rome la prostituée de Babylone; je ne reconnaissais d'autre souverain que l'éternel Jehovah; l'Évangile était la règle, non de notre conduite, mais de nos opinions; l'égalité entre les hommes était notre dogme favori; toute hiérarchie nous faisait horreur; affecter la suprématie dans la république des fidèles nous paraissait un sacrilége. Ainsi nous avions fait de notre cause celle de Dieu même : on va loin avec un pareil auxiliaire.

NAPOLÉON.

Eh bien ! je fais le même aveu. J'ai été

républicain avec violence : aussi cela n'a pas duré.

CROMWELL.

Tant pis pour vous ! vous deviez le paraître quand vous avez cessé de l'être. Il est dangereux, dans la position où nous nous sommes trouvés, de rejeter ou de briser l'instrument qui a servi à notre élévation : c'est notre levier dans la fortune ; c'est notre ressource dans le malheur. Il est vrai que, lorsque les évènements eurent agrandi mes vues, que des premiers succès eurent préparé l'avenir, le fanatisme céda la place à l'ambition ; mais ce ne fut que par degrés, et je me gardai bien de changer de langage ; même en montant sur le trône de Charles Ier je disais encore, au moins publiquement : « Je cherche le Seigneur. »

NAPOLÉON.

Nos situations étaient différentes : vos puritains, vos indépendants, même vos presbytériens, étaient fanatiques de conviction ; mais je m'aperçus bientôt que mes compatriotes

n'étaient républicains que de nom. Le seul parti qui voulait sérieusement la république avait disparu. Le peuple manquait de l'éducation convenable pour cette sorte de gouvernement : les hommes l'occupaient plus que les choses; trop peu instruit pour être libre, trop vain pour une domination vulgaire, raisonnable à quelques égards, mais en général dévoré par le fèu de son imagination, pour être maître de lui, je voulus le rendre maître de l'Europe; je voulus que ma grandeur fût la sienne; qu'il s'admirât en moi, qu'il ne trouvât au monde rien de plus merveilleux que la France et Napoléon.

CROMWELL.

Ce peu de mots me suffit pour expliquer vos triomphes et vos revers. Vous étiez vous-même un homme d'imagination, et vous avez dû souvent sacrifier la réalité à l'éclat. Quant à moi, une fois échappé du monde mystique, je me trouvai tout entier dans le monde réel; je mesurai, je connus mes forces; je vis jusqu'où je pouvais aller, et je n'allai pas plus loin. J'aurais pu ceindre le diadème, car tout

fléchissait sous le joug ; mais que m'importait le vain titre de roi : je me fis protecteur. On connaissait les bornes de l'autorité royale ; on ignorait où finissaient celles du protectorat. J'exerçai sans contradiction un pouvoir sans limites, et je ne suis pas mort dans l'exil.

NAPOLÉON.

Ces derniers mots ont l'air d'un reproche. Songez à ce que nous avons été tous les deux, moi sur le continent, avec l'Europe en face ; vous, confiné dans une île, n'ayant à combattre qu'un parti déjà vaincu par l'anarchie. L'Europe a tremblé devant moi ; j'ai disposé des trônes ; mes victoires ont immortalisé d'obscurs villages, des fleuves qui semblaient destinés à un éternel oubli ; j'ai eu des rois pour courtisans ; j'ai mêlé mon sang de Corse à celui d'une des plus illustres familles qui aient jamais porté un sceptre héréditaire ; la première nation du monde m'a nommé dans ses prières ; elle a subi la loi que je lui imposais. Qu'importe après cela où l'on rende le dernier soupir !....

CROMWELL.

Je ne prétends pas que les journées de Naseby, de Dunbar, de Worcester, puissent être comparées à celles de Marengo, d'Austerlitz et de la Moscowa; mais j'ai eu aussi quelque audace, et les adulations royales n'ont pas manqué à mon pouvoir. Tous les monarques de l'Europe, qui avaient négligé l'alliance de l'Angleterre sous les derniers Stuarts, la sollicitèrent avec ardeur de celui qui avait envoyé un roi à l'échafaud. L'Espagne m'offrit Calais, la France Dunkerque; je préférai l'alliance de Louis XIV, qui, dans ses lettres, m'appelait du nom de frère. Ce ne fut point par vanité, mais par un intérêt politique. Je voulais enlever le Mexique à l'Espagne; je réussis seulement à lui ravir la Jamaïque. Cette conquête était solide, et nous l'avons gardée. Le point essentiel pour se faire pardonner un pouvoir élevé sur la liberté des peuples, c'est de rendre son pays assez puissant pour que plusieurs générations n'aient pas à craindre de se voir le jouet de l'étranger.

NAPOLÉON.

A quelle époque avez-vous fait de cette maxime une règle de conduite ?

CROMWELL.

Je ne l'avais pas précisément adoptée ; mais sans cesse une sorte d'inspiration me la révélait. En dérangeant les habitudes de mes compatriotes, en remuant fortement leur énergique caractère, je les avertissais qu'ils pouvaient être un peuple libre, et ils ont retenu quelques unes de mes leçons. Mon acte de navigation, dont j'étais loin, je l'avoue, de prévoir les conséquences, leur apprit toutes les routes de l'Océan ; mon règne a été leur point de départ pour arriver au degré de puissance où ils sont parvenus. Mais vous, songez en quel état vous avez laissé la France !

NAPOLÉON.

Ne jugez pas trop légèrement ; laissez s'accomplir les destinées ! Ce n'est pas un seul peuple que j'ai agité, c'est le monde

entier. J'ai commis la grande faute de me séparer des nations; mais le mouvement que je leur ai donné subsiste encore. Une nouvelle organisation sociale marchait avec la conquête; l'industrie et la civilisation accompagnaient mes armes; elles ont laissé une empreinte indestructible sur les rives du Nil, du Niémen, comme sur celles du Tage. La Grèce leur devra sa liberté, le nouveau monde son indépendance. Vous étiez à l'aise dans votre île; pour moi, j'étouffais en Europe; et, dans ma pensée victorieuse, j'arrivais jusqu'aux bords du Gange. Ce ne sont pas les hommes qui m'ont arrêté; il a fallu qu'un ciel impitoyable s'armât de toutes ses rigueurs. Le siècle des révolutions n'était pas encore terminé.

CROMWELL.

Vous séparer des nations de l'Europe était sans doute une grande faute; mais vous séparer du peuple français était de toutes les fautes la plus dangereuse. Vous n'aviez plus qu'une armée, et deux fois vous l'avez éprouvé dans l'adverse fortune.

NAPOLÉON.

Dans le vaste plan que j'avais conçu il me fallait de l'obéissance ; il me semblait que les destinées de la nation reposaient sur ma tête, qu'elle en était convaincue, et qu'elle regarderait comme un suicide l'abandon d'un chef tel que moi. Quels trésors de gloire et de prospérités n'avais-je pas accumulés pour elle et pour ma dynastie !

CROMWELL.

L'avenir ne touche guère ceux que le présent accable. Vous deviez tout à la fortune ; elle seule pouvait vous maintenir.

NAPOLÉON.

J'ai été trahi.

CROMWELL.

Sans la trahison de la fortune, vous n'auriez pas éprouvé celle des hommes. J'étais aussi environné de traîtres ; mais, comme nul revers n'a ébranlé mon pouvoir, je n'ai trouvé que de fidèles serviteurs. Parlez-moi

franchement : ne vous reprochez-vous pas d'avoir trop aimé la guerre ?

NAPOLÉON.

Je l'aimais trop sans doute : les sensations du champ de bataille réveillaient toutes mes facultés, et me faisaient sentir fortement une vie qu'assoupissaient l'intolérable ennui des cours et la fatigue des adulations. La guerre faisait partie de mon système ; il me semblait que chaque victoire reculait d'un siècle l'existence de ma dynastie, et lui donnait toute la force des souvenirs historiques et d'une antique illustration. Des rois vulgaires comptent par générations ; je voulais compter par victoires : cette dernière supputation me paraissait au moins l'équivalent de la première. J'avais inscrit mes titres sur les pyramides des Pharaons, sur les remparts de Vienne, sur les débris du Kremlim...

CROMWELL.

Il vous a manqué de les graver sur la tour de Londres.

NAPOLÉON.

Vos compatriotes, sauf quelques exceptions, ne m'ont pas compris; s'ils l'avaient voulu, nous aurions partagé le monde : pour eux les mers et les îles, pour moi les continents. La grande révolution que j'ai laissée en route était alors terminée; le soleil de la civilisation se levait sur tous les peuples, et aurait fondu jusqu'aux glaces de la Sibérie. Alors il eût été temps de parler de liberté; mais l'Angleterre a amené le nord sur le midi; elle a voulu me perdre : elle a réussi, mais elle en portera la peine, et je serai vengé.

CROMWELL.

Vos idées toujours gigantesques m'étonnent et sont hors de ma portée. Ce que je n'ignore pas, c'est qu'il faut de l'espace et du temps pour accomplir des projets aussi vastes que les vôtres.

NAPOLÉON.

J'étais pressé.

CROMWELL.

Mauvaise excuse, même pour le génie. Avant de construire, il faut jeter les fondements. Vous étiez comme un arbre superbe dont les magnifiques rameaux s'étendraient au loin dans tout le luxe d'une vigoureuse végétation et qui n'aurait que de faibles racines. Comment pourrait-il résister aux tempêtes?

NAPOLÉON.

A quoi tout cela a-t-il tenu? à la méprise d'un général. O Waterloo! Waterloo!

CROMWELL.

Détrompez-vous! vous pouviez conserver la France, mais l'Europe était perdue pour vous. Les veines du peuple français étaient épuisées; le secret de vos succès était connu. Vous n'aviez point changé de caractère, et vous vous seriez fait un autre Waterloo.

NAPOLÉON.

J'aurais tourné mes vues vers d'autres ob-

jets; j'aurais encouragé les sciences, les arts, la littérature.

CROMWELL.

C'est-à-dire que vous auriez établi les libertés publiques.

NAPOLÉON.

Sans doute.

CROMWELL.

Je n'en crois rien. Il n'y a dans la vie des hommes, quelque supérieurs qu'ils soient, qu'un moment pour les grandes choses; le vôtre était passé. C'était au retour de Tilsitt que vous pouviez tout faire pour l'intérieur de la France; alors vous pouviez sans crainte déposer un glaive victorieux et fonder sur une base inébranlable la liberté des peuples. Vous ne l'avez pas fait alors, cette gloire ne pouvait plus vous appartenir.

NAPOLÉON.

Peut-être avez-vous raison; mais j'aimerais assez que, dans le monde des vi-

vants, on pensât et on dît le contraire.

CROMWELL.

On pourra le dire; aucun homme raisonnable ne pourra le penser.

NAPOLÉON.

A quel rang me placez-vous donc ?

CROMWELL.

Au rang des hommes de génie qui ont manqué à leur fortune. Si vous aviez associé la force morale à la force matérielle, vous auriez été le bienfaiteur de la France et l'arbitre du monde. Un seul événement de votre vie me prouve que vous ne connaissiez pas votre siècle.

NAPOLÉON.

Quel est, je vous prie, cet événement ?

CROMWELL.

Votre couronnement par le chef de l'église de Rome! Il était évident que vous ne connaissiez pas votre terrain. Sorti du peu-

ple, vous agissiez comme si le sang d'une race royale eût coulé dans vos veines, vous vouliez éblouir ; mais l'éblouissement des peuples n'est jamais de longue durée.

NAPOLÉON.

Je voulais me concilier les prêtres.

CROMWELL.

Il valait mieux se concilier les citoyens ; les prêtres ne manquent jamais au pouvoir solidement établi. Il est vrai qu'ils vous ont nommé le nouveau Cyrus ; mais, le lendemain du 30 mars, vous n'étiez plus pour eux que l'Antechrist ; tous les rois et tous les clergés se sont réunis contre vous ; vous avez de nouveau succombé.

NAPOLÉON.

Vous êtes dans l'erreur : j'aurais bien vécu avec les prêtres et les rois ; c'est l'aristocratie européenne, toute-puissante dans les conseils des monarques, qui a voulu obstinément la guerre, et qui m'a défendu le repos. Les rois auraient pardonné à ma fortune ; les aristo-

craties n'ont pu oublier ni mon origine, ni ma noblesse fondée sur le mérite personnel et choisie dans tous les rangs; elles ont senti que le règne des parchemins allait passer. Vos Anglais eux-mêmes.....

CROMWELL, *l'interrompant.*

N'accusez point les Anglais. Leur existence comme peuple indépendant devenait un problème sans les neiges prématurées de la Russie. Quand la nouvelle de votre blocus continental est venue jusqu'ici, elle m'a fait frémir : c'était entre vous et l'Angleterre une question de vie ou de mort. Permettez-moi d'applaudir à l'infatigable persévérance de mes compatriotes; je les connais prudents, intrépides....

NAPOLÉON, *vivement.*

Excellents geôliers. J'ai été trompé sur leur caractère; je les croyais généreux. Abandonné de la fortune, n'ayant plus d'asyle sur la terre, je voulais m'asseoir au foyer du peuple britannique : je fus repoussé, quoique la prière du suppliant soit sacrée; je me vis

traité en captif par vos compatriotes, moi qui m'étais jeté librement entre leurs bras. Transporté au milieu des déserts de l'océan, sur un rocher stérile, les derniers jours de ma vie ont été la proie d'une lâche vengeance, et des plus exquises tortures; mais le malheur ne m'avait point avili : je vivais dans le passé.

CROMWELL.

N'accusez point les peuples des faiblesses ou des crimes du pouvoir : je rougirais pour l'Angleterre des tourments de votre captivité, si je pouvais croire qu'elle les eût approuvés. Mais qu'importe, après tout : ni vous ni moi n'étions faits pour le bonheur. Quand nous nous sommes procuré trop d'émotions fortes, quand nous avons perdu le repos de l'âme, quand des milliers d'hommes se plaignent ou se félicitent de nos grandeurs, ce bruit qui nous flattait nous cause un profond ennui; alors il nous faut un sombre asyle, et il est à peu près égal de le trouver au milieu des pompes de Westminster, ou des solitudes de Long-Wood.

NAPOLÉON.

Ces pensées sont raisonnables, j'en conviens; mais je n'y suis pas encore accoutumé; des souvenirs trop récents m'obsèdent. Ici, nul ne s'attache à ma fortune; on me regarde tranquillement, on me traite avec indifférence. Ce n'est pas tout: j'apprends que, dans ces capitales qui ne reverront plus mes aigles, quelques hommes se permettent de raisonner à mon égard comme n'ayant plus rien à en attendre; ils prononcent sur le passé, et disent : « Il est accompli. » Ils ne m'entrevoient plus, dans l'avenir, trompant tous leurs calculs, et accablant leur imagination; il n'est pas jusqu'à leurs princes qui ne se mettent à leur aise; ils vont et ils viennent, car je ne suis pas là. On dit même qu'il en est un à qui on parle de lauriers en de certains idiomes, et qui de temps à autre fait savoir ses intentions jusque vers le midi (1). En vérité, c'est à perdre patience.

---

(1) Quand ce dialogue a été composé, l'empereur Alexandre et la Sainte-Alliance vivaient encore.

CROMWELL.

Vous aurez plus de résignation quand vous aurez séjourné sur nos rivages ; dans ce monde-ci, comme dans l'autre, il faut faire une fin et imiter Candide.

NAPOLÉON.

Quoi ! le puritain Cromwell cite le philosophe Voltaire !

CROMWELL.

Je sais que vous ne l'aimiez pas ; vous aviez de bonnes raisons pour cela : il doit être détesté de tous ceux qui asservissent ou qui veulent asservir les peuples ; mais vous avez été maladroit d'avouer votre inimitié. Quant à moi, je me suis réconcilié avec lui depuis que j'ai lu ses ouvrages ; ils m'ont instruit et amusé ; d'ailleurs, en sa qualité d'historien, il m'a rendu justice ; je lui dois même de la reconnaissance. Ne soyez donc pas surpris que je vous invite à imiter Candide. Si vous m'en croyez, vous demanderez sur ces bords une plate-bande pour cultiver de pâles vio-

lettes, sous un saule achéronien. Ne nous plaignons pas des hommes. L'empereur Julien aurait plus que nous le droit de se plaindre; toutefois il se tait depuis long-temps; nous ne ferions pas mal de suivre son exemple. Entre nous, si les hommes avaient été justes et raisonnables, nous eussions été fort embarrassés. Supposez un peuple sage et libre: qu'aurait-il fait d'un pacificateur de votre caractère ou d'un protecteur comme moi? Avouez que vous auriez pu être mis en surveillance, et je conviendrai que l'exil m'était dû. Nous n'avons rencontré que des hommes nés pour servir, ou d'autres qui, aimant leur patrie, ne savaient ni la préserver, ni la gouverner; leurs faiblesses ont fait notre gloire, et notre gloire a été souvent un malheur public. De quelles injustices nous plaindrions-nous sans être injustes nous-mêmes?

—

LES TROIS CARDINAUX.

—

Ut nemo in sese tentat descendere! Nemo!
PERSE, *sat.* IV, *vers* 23.

Ah! qu'il est vrai que personne ne tâche de s'examiner et de se connaître! Non, personne!

LE CARDINAL DE RICHELIEU, LE CARDINAL DE RETZ, LE CARDINAL MAURY.

LE CARDINAL MAURY.

Je vous cherchais depuis long-temps; il me tardait de vous rencontrer. Je me promets beaucoup d'agrément de votre commerce, beaucoup de fruit de vos entretiens.

LE CARDINAL DE RICHELIEU, *au cardinal de Retz.*

Voilà un homme qui me paraît étranger

aux bienséances. Quelle familiarité présomptueuse dans le ton et les manières! Je serais étonné s'il avait un esprit de suite. Le connaissez-vous?

LE CARDINAL DE RETZ.

C'est la première fois qu'il se présente à mes regards. S'il ne se trouvait admis dans l'enceinte des princes de l'église, j'aurais pris son ombre pour celle d'un grenadier. (*Au cardinal Maury.*) Votre éminence nous fait beaucoup d'honneur, mais nous serions charmés d'apprendre son nom et de connaître ses qualités.

LE CARDINAL MAURY.

Mon nom a été assez répété sur la terre pour n'être pas inconnu dans ces lieux. Les ombres qui m'ont précédé ont dû souvent vous parler de moi : je suis le cardinal Maury.

LE CARDINAL DE RETZ.

Dans ce cas, vous pourrez nous donner des nouvelles de l'abbé Maury. Qu'est-il devenu?

que fait-il? quelle place éminente occupe-t-il en France depuis la restauration de la monarchie?

LE CARDINAL MAURY.

Vous le voyez devant vous.

LE CARDINAL DE RETZ.

J'aurais pensé que c'étaient deux personnages distincts l'un de l'autre. La renommée de l'abbé Maury est venue jusqu'à nous; nous savons peu de choses du cardinal.

LE CARDINAL MAURY.

Si le cardinal n'a pas fait autant de bruit que l'abbé, c'est qu'il se sont trouvés dans des conjonctures différentes. L'abbé a lutté contre une révolution terrible, tandis que le cardinal a vécu en paix sous un gouvernement protecteur de l'Eglise, de l'ordre et des lois.

LE CARDINAL DE RICHELIEU.

Vous arrivez de France?

LE CARDINAL MAURY.

Non, j'arrive de Rome, où j'ai été forcé de me réfugier après la chute de Napoléon. On m'a fait un crime d'avoir servi le chef d'un empire reconnu de toutes les puissances, et qui dominait l'Europe. Ceux qui avaient montré le plus de servilité dans leur langage et dans leur conduite se sont élevés contre moi avec le plus de véhémence. Le clergé français s'était prosterné au pied du trône impérial, je n'avais fait que suivre son exemple; et c'est moi qu'on a choisi pour victime. Mes anciens services ont été oubliés; on n'a tenu compte, ni de mon énergie dans les crises périlleuses, ni de mon éloquence à la tribune, ni de mon dévouement à la monarchie; je suis mort dans l'exil.

LE CARDINAL DE RETZ.

Vous avez été le bouc émissaire qu'on a chassé dans le désert, chargé des fautes d'Israel. Mais vous paraissez surpris de ce qui vous est arrivé?

LE CARDINAL MAURY.

Sans doute.

LE CARDINAL DE RETZ.

Quoi! vous êtes surpris de l'injustice des hommes! Vous vous étiez attaché, vous et votre réputation, à un parti qui vous comptait au nombre de ses chefs ou de ses principaux ornements; vous désertez cette bannière; et lorsque, par un concours fortuit de circonstances, le parti triomphe, vous croyez qu'on se rappellera vos services, qu'on discutera les motifs de votre désertion, en un mot, que vous ne serez pas jugé sans être entendu! Il faut avouer que vous aviez là une singulière prétention. D'ailleurs, vous étiez plébéien, et l'on vous avait admis comme défenseur de la noblesse: n'était-ce pas trop d'honneur? Vous était-il permis de renoncer sans ingratitude à une pareille cause? On pouvait excuser le changement des nobles eux-mêmes, mais le vôtre... en vérité, vous n'y pensez pas.

LE CARDINAL MAURY.

Vous-même, tout factieux que vous étiez, n'avez-vous pas cédé à la force? Ne vous êtes-vous pas jeté aux pieds de Louis XIV, que, dans une minorité orageuse, vous aviez chassé de sa capitale? Et cependant personne n'a blâmé votre conduite; vous n'avez été accusé ni de faiblesse, ni de trahison.

LE CARDINAL DE RETZ.

Nos positions étaient différentes. Ce n'était ni contre le roi ni contre la royauté que la Fronde s'était soulevée; nous voulions chasser le Mazarin, pour régner à sa place, pour disposer des trésors de l'état, pour rendre au parlement et à la noblesse l'influence que la vigoureuse administration du cardinal de Richelieu leur avait enlevée.

LE CARDINAL DE RICHELIEU.

Je connaissais bien votre caractère. Lorsqu'on me demanda ce que je pensais de l'his-

torien de la conjuration du comte de Fiesque, que vous aviez composée à l'âge de dix-huit ans, je répondis : « Ce jeune ecclésiastique sera un esprit turbulent et dangereux. » J'ai su depuis que vous aviez conspiré contre moi : c'était une grande témérité de votre part ; car je n'étais pas un Mazarin. Si j'avais vécu plus long-temps, votre tête, comme celle de Cinq-Mars, aurait roulé sur l'échafaud.

LE CARDINAL DE RETZ.

Je sais que vous n'aviez aucune répugnance pour les moyens extrêmes, et qu'avec ces deux mots, « raison d'état » vous tranquillisiez votre conscience sur les assassinats juridiques et les actes de vengeance qui ont signalé votre sanglante domination.

LE CARDINAL DE RICHELIEU.

C'est le reproche banal qui m'est adressé. J'aurais fait couler à torrent le sang du peuple, comme tant d'autres ministres, qu'on eût vanté ma sagesse et mon énergie ; j'i-

gnore même si ma modération n'eût pas été un objet d'éloge; mais j'ai livré à la rigueur des lois quelques têtes privilégiées : cela ne peut se pardonner; je serai regardé comme un Néron jusqu'à la fin des siècles.

LE CARDINAL MAURY.

Est-ce que vous croiriez pouvoir justifier la mort du jeune Chalais, celle du maréchal de Marillac, le supplice du duc de Montmorenci, de Cinq-Mars, du jeune de Thou, d'Urbain Grandier, l'exil de la reine-mère, votre bienfaitrice, l'emprisonnement et les tortures de tant de malheureux dont les noms échappent à ma mémoire? est-il quelque raisonnement qui puisse consacrer l'injustice et les crimes contre l'humanité?

LE CARDINAL DE RICHELIEU.

Je n'ai qu'un mot à dire. La société était une arène où la royauté et l'aristocratie étaient aux prises; défenseur de la royauté, j'ai voulu vaincre, et j'ai vaincu. Est-ce qu'on a jamais

demandé compte à un général victorieux du sang versé sur le champ de bataille ?

LE CARDINAL DE RETZ.

La clémence après la victoire n'est-elle plus une vertu ?

LE CARDINAL DE RICHELIEU.

La victoire n'était pas même décidée à ma mort : vous et votre Fronde vous en êtes la preuve. Il me fallait encore quelques années de vie, et la lutte était terminée. Mais permettez-moi de vous interroger à mon tour. Quel était le fond de tous vos complots ? n'était-ce pas l'assassinat ? n'est-ce pas par une sorte de miracle qu'après la prise de Corbie, j'échappai dans Amiens à une mort violente ? le duc d'Orléans, le comte de Soissons, Montrésor, Saint-Ibal, Varicarville, Lépinay, Cinq-Mars, vous-même, ne m'aviez-vous pas destiné au sort du maréchal d'Ancre ?

LE CARDINAL DE RETZ.

Je l'avoue.

LE CARDINAL DE RICHELIEU.

Je ne l'ignorais pas, et j'agissais en conséquence : la moindre faiblesse m'eût perdu. Je n'entreprenais rien sans y avoir mûrement réfléchi ; mais, une fois décidé, j'allais droit au but ; je renversais, je fauchais tout, et ensuite je couvrais tout de ma soutane rouge.

LE CARDINAL MAURY.

Il est vrai que vous étiez entouré d'ennemis.

LE CARDINAL DE RICHELIEU.

J'avais à combattre la maison d'Autriche, jalouse de la grandeur où je poussais la France ; la noblesse de cour, accoutumée à une licence effrénée ; les calvinistes, qui formaient un état dans l'état ; Marie de Médicis, esprit brouillon, avide d'un pouvoir qu'elle était incapable de manier ; la reine régnante, Anne d'Autriche, plus Espagnole que Française ; le frère du roi, livré à d'atroces conseils ; enfin, le roi lui-même, que blessait ma supériorité : voilà

quelle était ma position. J'ai fait face à tout ; j'ai humilié la maison d'Autriche, et l'ai forcée de renoncer à son projet de monarchie universelle ; j'ai amené sur son territoire Gustave-Adolphe, le héros du siècle ; j'ai soulevé la Catalogne, préparé la révolution de Portugal, allumé au sein de l'Angleterre le feu des discordes civiles ; les protestants soumis ont recueilli les bienfaits de l'édit de Nantes, qui n'aurait jamais dû être révoqué ; j'ai délivré le peuple de mille tyrannies qui le tenaient dans la servitude, et affermi l'autorité de la couronne ; le corps politique n'a plus reconnu qu'un seul chef ; j'ai encouragé les lettres et les arts. Sans moi le dix-septième siècle, si brillant de splendeur, n'eût été qu'un siècle d'anarchie : il me doit tout, sa tranquillité, ses lois, ses monuments, ses victoires.

LE CARDINAL DE RETZ.

Tout cela veut dire que vous avez établi le despotisme.

LE CARDINAL DE RICHELIEU.

Indiquez-moi un autre moyen de détruire

l'anarchie, soit qu'elle prenne sa source dans les passions populaires ou dans les prétentions de l'aristocratie.

LE CARDINAL MAURY.

Ne pouviez-vous fonder les libertés publiques?

LE CARDINAL DE RICHELIEU.

Cette idée est moderne; mais ce n'est pas avec de telles idées qu'il faut me juger : c'est le signe d'un esprit superficiel. Croyez-vous qu'il soit possible de rendre à volonté un peuple libre? Non; ces transitions ne se font jamais brusquement: il faut, pour la liberté, des lumières, des opinions, des moeurs, qui ne s'acquièrent ou ne se forment qu'avec lenteur; la liberté arrive et se fait jour lorsqu'elle est devenue un besoin de la société. C'est à l'homme d'état à juger de l'époque, et il est facile de la reconnaître. Quand les institutions ne sont plus d'accord avec l'état moral des peuples et les intérêts généraux, la crise s'approche, il est temps de s'y préparer.

LE CARDINAL DE RETZ.

C'était, au fond, notre projet; nous étions tentés par l'exemple de l'Angleterre.

LE CARDINAL DE RICHELIEU.

Vous n'étiez que des enfants mutins; il a fallu, pour vous donner de l'importance, la faiblesse de Mazarin. Votre parlement, qui imposait les portes cochères des rues de Paris pour lever des troupes, ne ressemblait pas plus au parlement britannique que le sénat Berne ne ressemble au sénat romain. N'aviez-vous pas vous-même un régiment qu'on appelait, je crois, le régiment de Corinthe?

LE CARDINAL DE RETZ.

Le fait est vrai; il fut même battu à sa première sortie, et cette malheureuse défaite fut appelée la *Première aux Corinthiens*. Nous étions aussi prêts à rire qu'à nous battre. C'est la guerre civile la plus comique qu'on ait jamaisvue : on s'égorgeait en plaisantant; j'étais même obligé, pour ma défense person-

nelle, de porter un poignard aux séances du parlement, et le peuple disait : « Voilà le bréviaire de notre archevêque. »

LE CARDINAL DE RICHELIEU.

Les Anglais ne riaient pas; ils avaient du fanatisme : c'est le grand instrument des révolutions. Vous combattiez un ministre, les Anglais combattaient la royauté elle-même ; vous avez succombé, ils ont réussi : cela devait être.

LE CARDINAL MAURY.

Si Louis XIV avait eu un ministre *tel que* vous, il eût sans doute évité ses malheurs. Vous auriez mis en usage cette étendue de génie, cette fermeté de caractère, cette rigueur inflexible que vous avez développées pendant votre règne; vous auriez contenu les factions par la terreur, et maintenu l'autorité royale dans toute sa plénitude.

LE CARDINAL DE RICHELIEU.

J'ai été l'homme de mon temps, j'aurais pu être l'homme du vôtre. Mais je ne veux

point vous abuser : il est possible que j'eusse commis des fautes, car je ne voyais l'ordre que dans le pouvoir, et j'aurais été probablement submergé comme tant d'autres dans le torrent de la révolution. Quand les peuples se mettent en mouvement, c'est qu'il y a fanatisme ; et l'impulsion est alors insurmontable ; les résistances l'irritent : il faut donc se mettre de bonne foi dans le mouvement, si l'on veut qu'il suive son cours naturel. Vous n'avez pas connu cette vérité ; je ne l'aurais peut-être pas connue moi-même. Quand les événements sont accomplis, il est facile de voir quelle ligne de conduite on aurait dû tenir ; mais au moment critique l'esprit le plus sage peut manquer de justesse. Vous et votre parti, vous deviez succomber.

LE CARDINAL MAURY.

Comment cela ?

LE CARDINAL DE RICHELIEU.

Vous n'aviez ni la force morale ni la force matérielle ; vous vantiez les droits du pouvoir à un peuple qui ne voulait connaître que les

droits de la liberté ; vous parliez de respect pour les priviléges quand l'égalité des droits était le grand intérêt de tous. D'ailleurs, les chefs de votre parti étaient dominés par une fausse idée : ils pensaient que la révolution se détruirait par ses propres excès, et ils poussaient à l'anarchie.

LE CARDINAL MAURY.

Le reproche est grave, mais est-il juste ?

LE CARDINAL DE RICHELIEU.

Ne pensez pas que je parle au hasard : j'ai bien étudié votre révolution. Cette étude convenait à mes goûts : car nous conservons ici notre caractère et nos penchants terrestres. Je me rappelle qu'à la première époque de vos troubles civils, il fut question d'établir deux chambres, c'est-à-dire de consolider le gouvernement par la division des pouvoirs, et de les maintenir en équilibre. Tous les vrais amis du roi et de l'état devaient soutenir avec ardeur un pareil projet ; cependant les députés de la noblesse se réunirent aux plus violents démocrates pour le rejeter. Ferrières

me l'a dit, son témoignage n'est pas suspect (1).

LE CARDINAL MAURY.

Qu'en voulez-vous conclure?

LE CARDINAL DE RICHELIEU.

Que l'intérêt de l'aristocratie l'emportait dans votre parti sur celui de la royauté; que les crimes de la révolution sont en partie votre ouvrage; que vous étiez entraînés par des motifs d'ambition, et que vous en particulier vous n'aviez en perspective que le chapeau de cardinal.

LE CARDINAL DE RETZ.

Passons légèrement sur ce dernier article: c'est aussi la guerre civile qui m'a valu la dignité de cardinal. Et ce n'est pas pour faire

(1) *Mémoires du marquis de Ferrières*. Ils font partie de la Collection de mémoires historiques publiée par les frères Baudoin.

l'apôtre que vous avez enlevé à la cour de Rome votre nomination.

LE CARDINAL DE RICHELIEU.

J'en conviens ; mais la pourpre romaine était pour moi un moyen, et non un but : j'en avais besoin pour gouverner ; je n'avais que des vues élevées.

LE CARDINAL DE RETZ.

Vous aviez aussi vos petitesses. Vous ajoutiez foi aux horoscopes du père Campanelle, votre astrologue ; vous vous mêliez de faire le poète, et vous vous érigiez en connaisseur des ouvrages dramatiques ; vous ne pouviez pardonner à Corneille la gloire du *Cid*. Croyez-vous qu'on ait oublié que vous vous piquiez de bien monter à cheval? L'histoire a gardé le souvenir de votre équipage militaire, lorsque vous parûtes en habit de feuille-morte, brodé en or, à la tête de l'armée de Piémont. On sait aussi que vous affectiez des manières galantes auprès des dames ; que vous présidiez aux thèses d'amour chez la duchesse d'Aiguillon, votre nièce bien-aimée. Marion

Delorme vous recevait clandestinement chez elle, et vous avez, dit-on, soupiré pour Ninon de Lenclos.

LE CARDINAL DE RICHELIEU.

J'étais homme, et je n'ai pas échappé aux faiblesses de l'humanité; mais vos reproches me surprennent. Vous qui vous vantez dans vos mémoires des faveurs de madame de Pommeroux, et de tant d'autres, vous devriez être plus indulgent. Croyez-vous que notre confrère n'ait pas aussi quelques peccadilles de ce genre sur la conscience? On m'a raconté à ce sujet des anecdotes assez plaisantes; il paraît que M. l'abbé Maury ne dédaignait pas même la Vénus vulgaire.

LE CARDINAL MAURY.

Du moins je n'ai pas fait répandre de sang.

LE CARDINAL DE RICHELIEU.

Plus peut-être que vous ne pensez; mais je l'avoue, car ce n'est point ici le séjour de la dissimulation, j'avoue que je ne pense ja-

mais sans remords à la destinée des victimes que j'ai sacrifiées à mes ressentimens plutôt qu'au salut de l'état ; je voudrais arracher quelques pages de mon histoire. Les hommes investis du pouvoir oublient trop souvent qu'il n'y a point de véritable grandeur sans justice et sans modération. Au fond, nous avons toujours agi d'après notre intérêt personnel : la seule différence, c'est que le mien s'est quelquefois trouvé d'accord avec l'intérêt général. Mais voyez-vous passer cet homme ? (L'ombre de Fénelon paraît dans l'éloignement.) Voilà celui qui nous éclipse tous. Il voulait sincèrement le bien ; il aimait la vérité ; il a osé la dire dans d'immortels écrits ; il est encore après sa mort le bienfaiteur des nations : c'est là de la vraie gloire ! Que sommes-nous auprès de Fénelon ?

—

UN MOIS
A SAINTE-PÉLAGIE.

ENTRÉE
A SAINTE-PÉLAGIE.

20 avril 1823 (1).

Me voilà condamné à passer un mois à Sainte-Pélagie.

« Eh bien! soit, dis-je à Me Coche, notre avoué, je suis tout prêt à boire ce calice; je vais de ce pas me faire écrouer.

(1) Deux petits articles de la *Biographie des contemporains* en 20 volumes in-8°. nous ont valu un mois de prison à Sainte-Pélagie, à M. Jouy et à moi indigne. M. de Peyronnet était ministre de la justice.

» — Vous êtes bien impatient, me répondit Me Coche ; n'entre pas en prison qui veut. Il faut d'abord que le délai de trois jours, temps utile de votre appel, soit expiré ; il est encore nécessaire que votre arrêt, dûment libellé, soit revenu au parquet de M. le procureur du roi. Ensuite ce magistrat, ou son substitut, vous octroiera la permission d'obéir à justice. Ce préalable rempli, nous chercherons quelque loyal huissier qui veuille bien nous servir d'escorte, et ce n'est qu'après toutes ces formalités que je vous déposerai légalement au greffe de Sainte-Pélagie.

» — Mon cher Me Coche, vous parlez en avoué plein d'expérience, en homme versé dans la langue vernaculaire du parquet ; vous en connaissez parfaitement les us et coutumes, et nous ne saurions mieux faire que de suivre vos sages conseils. Si l'on connaissait tout l'intérêt que vous portez à vos clients, l'activité et l'intelligence avec lesquelles vous aplanissez les obstacles, vous seriez surchargé d'affaires. Arrangez donc tout pour le mieux, et faites que, mon

compagnon et moi, nous ayons le plus tôt possible la liberté d'entrer en prison. »

Enfin tout est consommé, nous voilà dans le greffe de Sainte-Pélagie. J'ai embrassé ma fille, qui s'en retourne le cœur serré et les yeux pleins de larmes. Elle s'étonnait sans doute de me voir aussi calme que dans les situations communes de la vie : c'est que j'ai appris depuis long-temps à ne donner aux choses que leur juste valeur.

« Où nous conduisez-vous ? » dit M. Jouy, mon compagnon de captivité, à un guichetier qui nous indiquait un escalier étroit et obscur.

« — Je vous mène à vos chambres, dans le *Corridor Rouge*. »

Ce Corridor Rouge était très noir ; il se divise en grand et petit corridor, lesquels communiquent l'un à l'autre ; ils sont sous la même surveillance.

« N° 4 du petit corridor, dit notre conducteur au bon ermite de la Chaussée-d'Antin.

Voilà votre logement; vous y serez très bien; vous pourrez voir à travers vos grilles les détenus pour dettes se promener dans la cour de la maison; cela vous distraira : c'est la vue la plus agréable de Sainte-Pélagie. »

Je croyais qu'on allait me placer dans la cellule voisine.

« Point du tout, me dit mon gardien : on a jugé convenable de vous séparer, et c'est dans le grand corridor, n° 17, que vous allez établir votre domicile.

» — J'ai vu votre cellule, venez donc voir la mienne, » dis-je à M. Jouy.

Nous suivons notre guide, et vers le milieu du grand corridor nous trouvons un groupe nombreux de détenus politiques qui nous attendaient pour nous souhaiter la bienvenue. Nous répondons comme il convient à cette politesse, et nous causons un moment avec eux. Un événement qui s'était passé le jour même dans la maison faisait le sujet de tous les entretiens : une jeune femme qui ve-

nait de quitter son mari, détenu pour dettes, s'était tiré deux coups de pistolet à balles dans le corps; elle était tombée baignée dans son sang, et on l'avait déposée dans une maison voisine. La cause de cet acte de désespoir était encore inconnue.

Parmi les personnes qui nous entouraient je remarquai un jeune homme d'une physionomie douce, spirituelle, et dont les manières annonçaient une éducation distinguée. J'appris qu'il se nommait Magallon, et je me rappelai sur-le-champ *l'Album*, son procès, et M. Alexis Dumesnil; dès ce moment je me proposai de faire connaissance avec M. Magallon.

Après avoir salué ces messieurs, j'entre dans mon réduit. Je pose ma lampe sur la petite table de bois blanc qui fait le plus bel ornement de ma chambre; et, comme il est encore de bonne heure, je songe à mettre de l'ordre dans mon logement. Une tablette est fixée contre le mur: elle me servira de bibliothèque. Voyons, plaçons-y le peu de li-

vres que j'ai apportés avec moi : cela me distraira un moment.

Manuel d'Épictète. — Lorsque je serai tenté de m'irriter contre l'injustice des hommes et l'infamie des calomniateurs, je demanderai à Épictète ce qu'il en pense ; si quelque sentiment haineux s'élève dans mon âme, j'aurai aussi recours à lui. Essayons :

« Dis-moi, Épictète, ne faut-il pas que je me venge, et que je rende le mal pour le mal?

» — Eh ! mon ami, me répond-il, on ne t'a point fait de mal, puisque le bien et le mal ne sont que dans ta volonté. D'ailleurs, si un tel s'est blessé lui-même en te faisant injustice, pourquoi veux-tu te blesser toi-même en le lui rendant (1)?

» — Mais on me fait une méchante affaire, on m'accuse d'impiété !

(1) *Manuel d'Épictète*, t. 2, p 87, édit. de 1776.

» — Eh bien, n'en accusa-t-on pas Socrate ?

» — Mais on m'a condamné !

» — Socrate ne fut-il pas condamné de même ? Mets-toi bien dans la tête que la peine n'est jamais qu'où se trouve un délit réel ; il est impossible que ces deux choses soient séparées. Ne te regarde donc point comme malheureux. Qui fut le plus malheureux, à ton avis, de Socrate ou des juges qui le condamnèrent (1) ? »

Il y a dans ces consolations quelque chose d'un peu trop stoïque pour moi ; mais enfin j'y réfléchirai, et je verrai quel parti peut en tirer un prisonnier de Sainte-Pélagie.

Que mettrai-je à côté d'Épictète ?

L'*Evangile*. — Pourquoi non ? On veut

(1) *Manuel d'Épictète*, t. 2, p. 140 et 141.

que la philosophie et la religion soient deux ennemies irréconciliables; pour moi je soutiens le contraire : elles ne diffèrent que dans des choses de très peu d'importance, sur des articles qui n'ont rien d'essentiel; le fond est évidemment le même. Je prouverai, quand on voudra, qu'il faut être philosophe pour être réellement religieux; je garderai mon Évangile : il me fournira des textes si j'en ai besoin contre la dépravation humaine et les funestes conséquences de l'iniquité. Je poursuis; voyons ce qui me tombe sous la main.

Hume, Histoire des Stuarts. — J'en suis bien aise. J'aime beaucoup l'histoire, lorsqu'elle est écrite avec impartialité. On a voulu contester ce mérite à mon historien; on a prétendu qu'il cherchait trop à atténuer les fautes des Stuarts; en un mot, qu'il était trop Écossais et trop royaliste. Je le relirai avec attention, et je saurai ce que je dois en penser. Je me promets aussi quelque plaisir d'examiner les couleurs qu'il a mises sur sa palette pour peindre le juge Scroggs et le fameux Jefferies. Hume était un grand peintre;

je veux étudier sa manière: j'en aurai peut-être besoin quelque jour.

Au surplus, il est de toute justice qu'il soit renfermé à Sainte-Pélagie. Il a osé dire que le colonel Harrison, l'un des juges du malheureux Charles I[er], avait d'excellentes qualités, qu'il avait été entraîné par un fanatisme aveugle; il a fait l'éloge du chevalier Vane, l'un des tribuns les plus fougueux du long parlement. On m'a prouvé clair comme le jour qu'un tel langage était une atteinte à la morale publique: ainsi je condamne Hume à subir dans ma cellule un mois de détention; le délit étant pareil, il est juste que la punition soit égale (1). Voici un petit volume, c'est un trésor.

Les Fables de La Fontaine. — Aimable consolateur, philosophe sans faste, moraliste sans prétention, grand poète sans avoir l'air

(1) J'ai dit que Boyer Fonfrède, membre de la convention nationale, avait été un homme de conscience et de probité.

de s'en douter, le prétendu bonhomme ne manquait pas de malice. Je citerais, si j'osais, d'excellentes épigrammes de lui, où beaucoup de gens ne trouveraient pas le mot pour rire; mais l'interprétation me fait peur, et je suis un peu comme le lièvre de notre fabuliste, qui craignait qu'on ne prît ses oreilles pour des cornes; je marche ici sur des charbons ardents, et je m'arrête; si je pouvais, comme mon lièvre, courir les champs, je ne demanderais pas mieux. Continuons.

Rapport au ministre de l'intérieur sur les prisons de Paris, par M. de Laborde. — Bon! voilà pour moi un ouvrage de circonstance; j'en saurai faire mon profit. — *Voyage dans les Etats-Unis d'Amérique, par M. de La Rochefoucauld Liancourt.* — C'est mon livre; c'est l'ouvrage d'un véritable philosophe, d'un ami sincère de l'humanité: on m'a rendu service en le faisant entrer dans ma petite collection. Il me fera passer des heures délicieuses; il me retracera des sites admirables que j'ai vus; il me rappellera des lois justes, sous la protection desquelles j'ai long-temps vécu; des mœurs qui me sont fa-

milières; il me parlera d'hommes arrivés à un haut degré de civilisation, et auprès desquels, malgré notre vanité mesquine, nous ne sommes que des barbares. Que de reconnaissance ne devrai-je pas à M. de La Rochefoucauld, son noble auteur! Nous nous retrouverons ensemble dans ces champs fertiles, dans ces populeuses cités, où des autorités protectrices veillent sur la société comme la Providence, sans être autrement aperçues que par les effets de leur paternelle sollicitude. Heureuse terre, où l'on sait ce que vaut la liberté de l'homme; où un pouvoir soupçonneux ne s'arme point de criminelles rigueurs, et ne tend pas les lois comme des piéges sous les pas des citoyens; où la pitié n'est point un crime, où l'humanité est dans les institutions comme dans les mœurs!

De l'étroite enceinte où je suis resserré, l'imagination me transportera dans ces lieux où j'ai reçu jadis de si vives impressions, où la justice et la paix règnent en souveraines; j'entendrai encore les libres accents d'hommes qui connaissent leur dignité; et le spectacle

d'un monde corrompu cessera un moment d'attrister mes regards.

J'en étais là, et j'allais poursuivre la revue de mes livres. Je tenais à la main un *Platon*, lorsqu'un bruit inaccoutumé frappa mon oreille. C'était le fracas des verrous et de la grosse clé qui tourne bruyamment dans l'énorme serrure. Mes illusions se dissipent, je me retrouve en France, je suis prisonnier. Eh bien, reposons-nous. Mon lit est prêt ; je suis seul, avec moi-même ; ma conscience est pure ; je dormirai d'un sommeil paisible, plus paisible, j'oserais le parier, que celui des hommes du pouvoir, mollement étendus sur le duvet ministériel.

Je ne m'étais pas trompé : je n'ai fait qu'un somme, que nul rêve fâcheux n'a troublé ; il est six heures ; on ouvre ma porte. Je puis errer à mon aise dans le Corridor Rouge, et descendre même dans une cour, où quelques plantes étiolées s'échappent à regret d'un sol aride, comme si elles avaient le sentiment de la captivité.

Je me disposais à descendre lorsqu'un jeune détenu pour opinion m'aborde d'un air ému et les yeux humides.

« Savez-vous, me dit-il, ce qui est arrivé ce matin dans la prison ? M. Magallon a été enlevé.

» — Enlevé, qui ? ce jeune homme dont la figure est si intéressante et pour qui j'éprouvais déjà un sentiment d'amitié ? A-t-il commis quelque nouveau délit, a-t-il troublé l'ordre de Sainte-Pélagie, existe-t-il contre lui quelque grave sujet de plainte ?

» — Non en vérité : son caractère est plein de douceur ; tous les détenus se plaisaient dans sa société, les guichetiers eux-mêmes, et c'est tout dire, ne pouvaient s'empêcher de lui porter de l'intérêt. Rien n'annonçait le malheur dont il était menacé ; il dormait paisiblement, lorsque, vers les cinq heures, deux hommes sont entrés brusquement dans sa chambre, et lui ont signifié l'ordre de descendre au greffe, en lui décla-

rant qu'on allait le transférer à la maison centrale de Poissy.

» M. Magallon, surpris de cette nouvelle, a demandé s'il ne lui serait pas permis d'attendre quelques heures pour avoir le temps de parler à sa femme, de la préparer à cette nouvelle séparation. Cette jeune femme, épouse dévouée, tendre mère de famille, est accablée de chagrins, pâlie par la souffrance, et dans un pitoyable état de santé; elle ne trouvait de force que pour venir consoler son mari.

» La demande si juste, si naturelle, de M. Magallon, a été rejetée. C'était par ordre supérieur, il fallait partir. M. Magallon s'arme de courage, me serre la main, et descend au greffe. »

Ici, mon jeune narrateur s'arrête pour essuyer une larme et continue en ces mots:

« Des gendarmes attendaient M. Magallon. On lui signifie qu'on va lui mettre les

poucettes, c'est-à-dire lui serrer fortement les pouces avec une ficelle, genre de torture réservé jusqu'ici aux criminels de la plus vile espèce, le lier à un forçat libéré, condamné de nouveau pour vol, lui faire ainsi traverser Paris en plein jour, et le conduire à Poissy.

» M. Magallon se récrie sur un pareil traitement ; il demande si du moins il ne pourra pas se servir d'une voiture à ses frais, observant qu'il y a sept lieues de Paris à Poissy, et qu'une telle course à pied, dans une pareille situation, serait pour lui un véritable supplice.

» Le brigadier de gendarmerie, en considérant ce jeune homme d'un extérieur si prévenant, pouvait à peine contenir son émotion ; il a pris son portefeuille, a tiré son ordre en silence, et l'a montré à mon ami. Celui-ci, relevant la tête, et rappelant toute son énergie, a tendu les mains à l'exécuteur, et s'est contenté de dire en levant les yeux au ciel : « Ma femme en mourra ! »

LES RESSOURCES DE LA PRISON.

—

Ce sont des biens pour qui sait en user.
TÉRENCE.

Il faut avoir l'esprit bien fait pour apprécier les avantages de la prison. A ce seul mot l'imagination s'emporte; elle ne voit que des verrous, des grilles, des gardiens aux regards farouches; elle n'entend que des gémissements et des soupirs. Un homme sage ne se laisse point surprendre par ces images sinistres; il veut connaître avant de juger.

J'ai une cellule étroite; je la parcours en deux pas; je ne pourrais y recevoir une nombreuse compagnie, mais ma famille s'y réunit, un ami peut y tenir. Socrate ne désirait pas un logis plus vaste : pourquoi serais-je plus difficile que Socrate?

Napoléon est passé du somptueux palais des

rois dans la misérable cabane de Longwood; mais la fortune, qui l'avait précipité du faîte des humaines grandeurs, n'avait point de prise sur son âme; elle était encore sur le trône et régnait dans la captivité. Qu'avait-il perdu? des trésors, des lambris dorés, des courtisans, des flatteurs. Rien de tout cela ne lui appartenait en propre : on en trouve au Mogol comme à Paris. Mais il se restait à lui-même; il n'avait abdiqué ni son génie ni sa gloire : il était Napoléon à Longwood comme ailleurs.

On nous renferme tous les soirs; on nous sépare ainsi du monde entier : cela n'a-t-il pas quelque chose d'effrayant? J'avoue que dans les premiers jours cette cérémonie m'a déplu; le bruit assourdissant des verrous résonnait désagréablement à mes oreilles; mais je m'y suis accoutumé.

J'ai réfléchi que je me renfermais moi-même le soir dans mon logis sans éprouver aucune émotion; et qu'après tout, le mode de clôture était en lui-même assez indifférent.

J'ai donc pris mon parti en homme raisonnable. Lorsque j'entends le fracas périodique de mon guichetier, je pense à la sollicitude de ce pauvre homme qui me tient sous clé comme quelque chose de bien précieux. Il faut qu'il veille sur ses prisonniers, qu'il soit sur le qui-vive, qu'il ait toujours l'oreille au guet : ne suis-je pas plus libre que cet homme-là ?

Vous insistez ; vous me dites : On vous a enfermé dans la même prison avec des malfaiteurs, avec des hommes dégradés par le vice ; vous devez rougir de vous trouver avec de pareilles gens. Que répondrez-vous à cela ?

Je réponds sans hésiter que, si j'avais à rougir, ce serait pour ceux qui confondent ce qui devrait être séparé ; je rougirais pour un pays civilisé, où des hommes dépourvus de tout sentiment humain se déshonoreraient eux-mêmes en usant de leur pouvoir d'un jour comme d'un instrument de haine et de vengeance : misérables qui n'ont que des joies féroces et des plaisirs de tigre !

Mais moi personnellement, qu'ai-je à voir dans cette affaire? Irai-je répondre de l'ineptie et de la brutalité qui me sont étrangères? Non, ma responsabilité ne s'étend pas jusque là.. Tant que la vie d'un homme est pure, que sa conscience est sans reproche, rien ne peut le forcer à rougir : la honte n'est que pour les méchants; là est le terme de leur pouvoir; la honte est un supplice qu'ils ne peuvent ni infliger ni éviter.

Que sont après tout ces malheureux que je vois errer sous mes fenêtres, couverts des livrées de la misère? Ce sont des hommes ignorants qu'une société mal organisée a abandonnés à leur dépravation. Nul doute que plusieurs d'entre eux ne fussent nés avec de bonnes inclinations; mais le souffle aride du besoin en a flétri le germe, et a desséché leur âme; placés entre toutes les nécessités de la vie, ils ont voulu échapper à leur destinée, et ils sont tombés dans le vice. Combien me semblent plus coupables tant de gens qui font un si grand bruit dans le monde, et qui ne sont parvenus aux richesses, souvent même

aux honneurs, qu'à force de bassesses et de crimes! Leur raison a été cultivée, ils sont assez éclairés pour se connaître eux-mêmes; mais leur infamie est opulente, leur opprobre est couvert de pourpre; le vulgaire, ébloui, regarde stupidement, et salue; l'honnête homme détourne la vue, et méprise.

Le monde n'est-il pas une prison? Il est vrai qu'elle est plus vaste que celle de Sainte-Pélagie; mais dans l'une comme dans l'autre se trouvent de mauvais sujets, des hommes vicieux, des caractères dépravés, et quelques gens estimables. Faudrait-il regarder comme une chose honteuse de vivre dans le monde avec les êtres corrompus qui s'y multiplient sous vos yeux, de respirer le même air, d'être réchauffé par le même soleil, et souvent d'habiter sous le même toit? Je suis condamné à séjourner un mois dans ma petite prison; j'ai peut-être quelques années encore à passer dans la grande : voilà toute la différence.

On croit généralement qu'une prison est un lieu d'ennui : cela peut être pour des per-

sonnes dont l'existence est enchaînée aux objets purement matériels, qui sont opprimées par le temps et l'espace ; mais l'homme dont l'esprit n'est pas sans culture, qui peut franchir sur les ailes de la pensée l'étroite enceinte où il est placé, n'éprouve d'ennui nulle part. Lorsqu'on le croit absorbé par la peine, il est absent de sa prison ; l'imagination, magicienne incomparable, le frappe de sa baguette aérienne, et le fait vivre en d'autres temps, en d'autres lieux ; une foule d'images charmantes s'offrent à sa vue, mille doux souvenirs font palpiter son cœur.

Voulez-vous revenir aux choses positives, vous trouverez encore dans votre demeure assez de sujets d'attention et de méditation. J'ai dit que le monde était une grande prison : Sainte-Pélagie est un petit monde.

Des caractères divers s'y développent, et vous donnent le plaisir de l'investigation. On y peut étudier à loisir le cœur humain. J'ai, par exemple, pour voisin un notable vigneron de Vanvres, qui est très bon à observer.

Le père Blin, c'est le nom de mon personnage, taille la vigne en maître et chante au lutrin en perfection. Sa renommée a parcouru toute l'étendue de l'arrondissement de Sceaux, et il porte dans son air et ses manières la conscience de son mérite. Il est propriétaire de quatre ou cinq arpents de vigne qu'il cultive lui-même, et qui l'ont élevé à la dignité d'électeur. Il a près de soixante ans, et il est parvenu à cet âge sans avoir jamais eu de mauvaises affaires : comment se fait-il qu'il soit en prison ?

En sa qualité de chantre, mon *voisin* a une estime particulière pour le bon vin ; il ne vend pas toutes les feuillettes de sa récolte, et il m'a souvent assuré que dans les occasions solennelles « *il ne manquait jamais de se mettre en train.* » C'est le bel-esprit de l'endroit ; on cite ses saillies jusque dans les cabarets de Vaugirard. Son caractère est jovial ; la jeunesse l'aime ; il n'y a point de bonne fête sans lui.

Un jour, un malheureux jour, c'était pour-

tant le mardi-gras, le père Blin a ouvert sa cave; il trinque paisiblement avec d'autres vignerons, ses amis, lorsqu'on lui annonce que des querelles ont troublé la paix publique, et que, pour prévenir un pareil scandale, M. Jouanin, maire de Vanvres, vient de faire suspendre la fête du village, de proscrire la musique champêtre, et d'opposer son redoutable *veto* à la loi immémoriale du pays qui veut qu'on danse à Vanvres le mardi-gras. Blin, s'il eût été sage, aurait obéi aux ordres du pouvoir; mais son sang était allumé, son imagination échauffée; la nouvelle qu'il reçoit le transporte d'indignation.

« Ne pas danser le mardi-gras! cela ne s'est jamais vu, cela ne se verra pas, dit-il en se levant soudain. Suivez-moi, mes amis: je danserai, nous danserons. »

Le père Blin exécute ce projet audacieux. Il se rend au salon préparé pour le bal: danseurs, danseuses, tout le monde l'entoure.

« Que faut-il faire? » s'écrie-t-on de toutes

parts en s'adressant au Nestor des vignerons.

« — Danser, mes amis, répondit-il d'une voix retentissante ; danser !

» — Mais l'ordre de M. Jouanin ! »

Ici le père Blin se permit une réplique un peu trop leste, et faite pour irriter vivement un maire de village ; elle est ce que les Anglais appellent d'une indélicatesse extrême, et je ne saurais la transcrire.

Cependant la musique dispersée se rassèmble sous de nouveaux auspices. Mon Blin, pour donner l'exemple et rappeler la joie exilée, s'empare d'une danseuse. On l'imite, le signal est donné, tout se met en mouvement. Mais le vigilant M. Jouanin, dont l'autorité se trouve compromise, n'était pas éloigné ; il arrive bientôt avec la force armée, et demande où sont les auteurs de ce bal séditieux ; tout se découvre ; le père Blin, au milieu de son triomphe, est saisi par les gen-

darmes; on rédige un procès-verbal de prise en flagrant délit; le père Blin est traduit devant le tribunal de police correctionnelle avec deux des plus fougueux danseurs; ils sont condamnés à un mois de prison : les voilà à Sainte-Pélagie.

Ce que je viens de dire est d'une parfaite exactitude; tout Vanvres en rendra témoignage. Historien plein de conscience, j'ai plus d'une fois engagé le père Blin à me conter sa tragique aventure, et il n'a varié sur aucune circonstance; je voudrais que nos historiographes eussent autant de respect pour la vérité. On sera peut-être curieux de savoir comment mon héros se conduit à Sainte-Pélagie. Dans les premiers jours, il paraissait soucieux; il pensait à ses vignes, qui souffraient de son absence; il regrettait sa femme, excellente ménagère, dont les touchantes supplications n'avaient pu amollir le cœur de M. Jouanin; il parlait de son fils, qu'il avait eu l'ambition de lancer dans le monde, et qui, plus sage que lui, se borne à cultiver a vigne héréditaire ; il pensaitaussi avec at-

tendrissement à ce lutrin de Vanvres auquel il attachait toute sa gloire, et qui avait si souvent frémi de ses puissantes intonations.

Ces pensées mélancoliques se dissipèrent par degrés ; de fréquentes visites à la cantine charmaient sa tristesse ; et il avait repris sa bonne humeur, lorsque la cour royale me prescrivit, comme un régime salutaire, de passer un mois à Sainte-Pélagie.

C'est là que j'ai eu le plaisir d'étudier à fond le père Blin ; j'ai remarqué que les caractères se montrent plus à découvert en *prison* qu'ailleurs. On s'y donne rarement la peine de prendre un masque ; chacun y paraît en relief avec ses bonnes et mauvaises qualités. C'est donc un avantage pour un moraliste d'être en prison, lorsqu'il se plaît à faire des études sur l'humanité. Le fond du caractère de Blin est la vanité ; elle perce dans tous ses entretiens. Il ne m'a pas laissé ignorer qu'il occupait un rang distingué parmi les vignerons du pays ; et que son *avoir*, pour me servir de son expression, pouvait bien s'éle-

ver à quarante mille francs. Il est vain de sa femme, qui appartient par sa naissance aux Bouthilliers ou Boutiliers de Meudon. J'écris le nom de cette famille de deux manières, de peur de m'exposer à un procès aussi important que celui qui a conduit devant les tribunaux les descendants de la maison de Croi et de celle de Croui. La maison des *Bouthilliers* ou *Boutiliers* tire son origine d'un riche pâtissier que la fortune, dans un moment de complaisance, conduisit par la main, d'une échoppe de la rue Saint-Denis, à l'honorable fabrique des marguilliers de Meudon. Je ne suis pas étonné que le père Blin soit fier d'une telle alliance; il est encore vain de son fils, dont il a soigné l'éducation, et qui pourrait écrire tout comme un autre, s'il lui en prenait fantaisie; enfin, il est orgueilleux de sa basse-taille, qui, depuis quarante ans, fait l'admiration de la paroisse.

Cet orgueil de chantre lui a valu un petit échec qui l'a piqué au vif, et dont il gardera un long souvenir. On célèbre tous les dimanches dans la chapelle de la prison une messe

à laquelle assistent la plupart des détenus. C'était précisément un samedi que Blin était entré à Sainte-Pélagie; le lendemain de son arrivée, il se rend comme les autres à la chapelle, et, au moment du *Credo*, se croyant encore à Vanvres, il ouvre une bouche immense, et lance brusquement au dehors sa voix de tonnerre. Ce bruit épouvantable fit tressaillir tout l'auditoire. Un de ses voisins se hâta de lui appliquer les deux mains sur la bouche et de lui imposer silence; on lui signifia qu'il était défendu aux prisonniers de chanter à la messe de Sainte-Pélagie. Le père Blin ne parle de cet événement qu'avec une profonde amertume.

« Quel affront, me disait-il un jour, pour un chantre de ma force et de mon expérience! il faut que ces gens-là n'aient point d'oreilles. »

Au demeurant, le père Blin est le meilleur homme du monde. Il n'a jamais eu de querelle avec personne; son humeur pacifique, sa gaîté, son esprit goguenard et son vin,

l'ont rendu cher à tous les habitants de son village. Si jamais vous allez à Vanvres, et que le hasard vous fasse rencontrer un homme d'une taille au-dessus de la moyenne, les cuisses et les jambes effilées, la démarche guindée comme celle d'un recteur d'académie, la bouche quelque peu de travers, le nez rouge, le visage couleur de lie de vin ; une tête pointue, couverte d'un bonnet de soie noire ; gonflant quelquefois les joues en homme qui n'est pas mécontent de lui-même; vous pourrez dire avec assurance : Voilà le père Blin, qui a subi un mois de prison à Sainte-Pélagie pour avoir voulu danser le mardi-gras.

LE STOÏCISME.

L'homme est un être ondoyant et divers.
MONTAIGNE.

Depuis que je suis à Sainte-Pélagie, je lis beaucoup les écrivains philosophes. J'ai cherché à faire connaissance avec les sectes diverses qui, depuis Pythagore jusqu'à M. Azaïs, ont partagé l'esprit humain. Je me suis surtout occupé de la partie morale, qui me paraît la plus essentielle dans la *position* où je suis. Je ne serais pas fâché de savoir au juste si le monde est éternel, ou s'il a eu un commencement ; de connaître le véritable principe du mouvement, ce qui m'a fait quelque fois rêver ; de pouvoir expliquer avec clarté en vertu de quelles lois les végétaux croissent autour de moi, les animaux agissent, et l'homme disserte et raisonne. M. Azaïs me le dirait bien si je voulais l'entendre ; mais ce

serait peine perdue, mon intelligence n'irait pas jusque là. Il faut donc que je me contente de ce qui est à ma portée. Je sais positivement que j'existe dans un pays qui se nomme la France, sous un gouvernement dit *constitutionnel*, que j'ai écrit une phrase dans laquelle M. de Broé a trouvé des choses affreuses, et que je suis en prison.

Ce qui m'importe, c'est donc de savoir comment il faut me conduire dans une telle position. Les philosophes moralistes peuvent seuls satisfaire ma curiosité à cet égard : aussi je les ai interrogés à diverses reprises dans le loisir de ma cellule, et j'ai mûrement examiné leurs systèmes. Je n'en ai trouvé que deux qui valussent la peine de fixer mon attention, et j'ai quelque temps balancé entre la secte d'Épicure et celle des stoïciens.

J'ai d'abord admis, avec Épicure, comme principe fondamental de mon système, que la volupté était le souverain bien. Cette maxime m'a paru raisonnable au premier coup-d'œil ; mais quand j'ai voulu l'exami-

ner de près, j'ai vu que ce n'était qu'une chimère. Un précepte qui n'est pas applicable à toutes les circonstances de la vie ne peut servir de règle. Comment ferais-je, par exemple, pour avoir de la volupté à Sainte-Pélagie ? J'aurais beau me tourmenter de cent manières, je n'en viendrais pas à bout. La vue des grilles, l'aspect des geôliers, mettrait en fuite toute la volée des jeux et des ris. Il faut que je prenne mon parti là-dessus, je renonce à la volupté.

Cependant je veux avoir de bonnes raisons pour n'être pas malheureux dans *quelque* situation de la vie où le sort puisse me jeter. J'ai trouvé ce que je cherchais, *je* me suis fait stoïcien. Vous voyez en moi un vrai disciple de Zénon ; je brave maintenant l'injustice et la persécution, je dédaigne la calomnie ; me voilà cuirassé contre tous les coups de la fortune. Je prétends même qu'on le sache, afin que, si l'on veut encore se donner la peine ou le plaisir de m'envoyer en prison, il soit bien avéré que je n'en ressentirai aucune douleur.

Ce qu'il y a de bon avec le stoïcisme, c'est qu'il ne vous abandonne jamais, et se trouve toujours à votre portée au moment où vous en avez besoin. J'éprouve un grand revers de fortune; des biens que j'avais laborieusement acquis me sont enlevés; vous croyez que je vais me courroucer contre la destinée, prendre à partie le ciel et les hommes, éclater en plaintes et en gémissements : cela serait bon pour le vulgaire; quant à moi, je dis tout simplement avec Zénon :

« Il ne dépend pas de toi d'être riche, mais il dépend de toi d'être heureux. Les richesses même ne sont pas toujours un bien, et certainement elles sont toujours de peu de durée; mais le bonheur qui vient de la sagesse dure toujours. »

Pour comprendre cette consolation, il faut bien connaître le sage des stoïciens. C'est un homme qui n'a ni désirs, ni craintes, et qui, pour me servir du terme de l'école, a mis son âme en liberté. Le ciel tomberait sur lui, comme dit Horace, qu'il n'en serait pas plus ému que s'il recevait sur

la tête une pluie de roses; il n'existe au dehors que par accident; il est tout en lui-même. La sagesse qu'il s'est faite lui suffit pour toutes les occasions; il est toujours heureux, parce qu'il est toujours vertueux. Un stoïcien enchaîné, comme M. Magallon, à un forçat galeux, exposé comme lui au supplice de l'exposition publique, dans tous les quartiers de Paris, forcé d'aller à pied à Poissy, et d'y faire le métier de chapelier, aurait bien trompé l'espérance de ceux qui l'auraient ainsi traité; il aurait considéré tout cela comme une mauvaise plaisanterie. Je suppose que c'eût été Arrien ou Simplicius, il se serait ainsi raisonné lui-même :

« L'esclavage du corps, c'est l'ouvrage de la fortune; et l'esclavage de l'âme, c'est l'ouvrage du vice. Celui qui a la liberté du corps, s'il a l'âme liée et garrottée, est esclave; et celui qui a l'âme libre a beau être chargé de chaîne, il jouit d'une pleine liberté (1). »

(1) Arrien, p. 86.

J'ignore si j'arriverai jamais, malgré ma bonne volonté, à un si haut point de perfection. Le stoïcisme ordonne de se garder de la colère comme d'une passion funeste et tout-à-fait indigne d'un philosophe. Quant à moi, je voudrais, comme Alceste, pouvoir pester à mon aise contre le genre humain. Il y a des choses auxquelles j'ai beaucoup de peine à m'accoutumer; il faut que je veille sur moi-même avec grand soin pour réprimer l'explosion de mes sentiments : ils sont toujours sur le bord de mes lèvres ou au bout de ma plume; mais je me discipline, suivant le précepte de Cratès, le mieux qu'il m'est possible, et je ne désespère pas de devenir aussi patient qu'Epictète lui-même.

Ce qui me coûte le moins pour devenir un sage parfait, c'est le pardon des injures. Mes haines sont fugitives, elles passent plus vite que le mépris. Les doctrines du Portique ne défendent pas de mépriser ce qui est vil, et je m'y tiens. Dans le temps où nous sommes, assez d'objets s'offrent au dédain pour occuper suffisamment les loisirs d'un hon-

nête homme ; je n'en demande pas davantage.

Le Portique interdit à ses disciples l'ambition, la vanité ; il ordonne de ne craindre ni la douleur, ni les fers, ni la mort ; en un mot, d'être toujours le même dans toutes les circonstances de la vie. Reprenons ces préceptes l'un après l'autre, et voyons si je suis en état de m'y conformer.

L'ambition? C'est une maladie dont il ne me sera pas difficile de guérir. Si j'avais un grand pouvoir, je ne saurais qu'en faire ; ce serait pour moi un véritable fardeau. Je le porterais peut-être quelque temps pour faire le bien, si cela était possible ; mais il me tarderait d'en être débarrassé. Serait-ce l'honneur que les hauts pouvoirs confèrent qui pourrait me tenter? J'aimerais mieux honorer ma place que si ma place m'honorait. Serait-ce le plaisir d'être appelé *Monseigneur* ou *Votre Grandeur?* Je ne trouve pas que ces mots aient un son plus harmonieux que beaucoup d'autres auxquels on n'attache aucune importance ; tout ce qu'ils peuvent faire, c'est de

flatter l'oreille d'un sot ; et l'on m'assure que cela est arrivé plus d'une fois.

La vanité? N'ayant point d'ambition, que ferais-je de la vanité? Ce serait pour moi une compagne fort désagréable, elle m'ennuierait à la mort; d'ailleurs, je suis, par caractère, très peu enclin à cette faiblesse; je connais trop bien les infirmités de la nature humaine pour tirer quelque vanité d'appartenir à une si pauvre espèce. Je cultive les lettres par inclination, parce que cette culture fournit un exercice salutaire à la pensée; mais les fumées de la gloire littéraire ne m'ont jamais monté au cerveau. Je n'ai pas, comme la plupart de mes confrères, les regards toujours fixés sur l'avenir; je ne suis pas assez content de ce que j'écris pour espérer beaucoup de la postérité; elle me jugera comme elle voudra : je déclare d'avance que je n'appelle point de son jugement, quelque sévère qu'il puisse être. Quant à mes contemporains, s'ils pensent de moi ce que je pense du plus grand nombre d'entre eux, je n'ai pas sujet d'être fier. Une seule chose pourrait me donner de

la vanité, c'est ma prison; et j'y céderais peut-être, si j'avais moins envie d'être philosophe.

La crainte de la douleur et des fers? Ceci devient bien plus sérieux. Le Portique en parle bien à son aise; il prétend que la douleur n'est qu'une chimère, qu'elle n'existe qu'en idée. Il me semble qu'il y a quelque chose d'exagéré dans cette prétention; je ne me crois pas capable d'imiter ce philosophe qu'on pilait dans un mortier, et dont la dernière parole fut: « *O douleur, on ne me forcera jamais d'avouer que tu sois un mal!* » Tout ce que je puis promettre à la philosophie, c'est de m'armer de patience quand j'éprouverai de la douleur; mais si la plainte pouvait m'en débarrasser, je crois que je n'y résisterais pas. C'est déjà quelque chose que la patience; le reste viendra quand il pourra. Quant à la mort, je ne sais pas au juste ce que c'est: aussi je me contente d'y penser le moins qu'il est possible. S'il est vrai, comme j'en ai l'espérance, que les familles, les amis, se retrouvent, et se reconnaissent à ce grand

rendez-vous de l'humanité, il est clair que la mort, qui nous sépare des méchants et des persécuteurs, est plutôt un bien qu'un mal.

Voilà donc mon cours de sagesse terminé; je vais être ferme comme un roc contre tous les accidents de la vie; je n'éprouverai plus ni émotion fâcheuse, ni passion, ni ressentiment; je deviens impassible.

Comme j'achevais ces lignes, le gardien qui veille à ma sûreté avec une sollicitude inquiète m'annonce l'arrivée de ma femme et de ma fille. Zénon ne défend pas d'aimer sa famille : aussi je les embrasse avec plaisir. Mais il est arrivé un malheur, on me le raconte : une vieille amie, qui ne m'avait pas quitté depuis long-temps, dont je regrettais l'absence, et qui brûlait du désir de me revoir, Zerbine, ma chienne favorite, avait suivi ces dames, et on lui avait inhumainement refusé l'entrée de Sainte-Pélagie; elle aurait eu besoin d'une permission timbrée de la préfecture de police, et on n'avait pas songé à la demander. Zerbine se lamentait piteuse-

ment à la porte de la prison ; elle attendrissait tout le monde, excepté le guichetier. J'aurais voulu voir ma chienne ; ce désappointement m'irrite, j'éclate en reproches, je m'indigne contre un tel procédé ; j'étais vivement ému : adieu ma philosophie, adieu mon stoïcisme rêveur ; « je suis Gros-Jean comme devant. »

—

LA DÉTENTION.

LE DOYEN DES VOLEURS.

—

> Il n'est point d'homme parvenu à un certain degré de perversité qui n'ait de soi une idée supérieure.
>
> Duclos.

J'aurais été mécontent de moi-même si j'étais sorti de Sainte-Pélagie sans avoir acquis une connaissance parfaite de ce lieu de douleurs, dans lequel ont gémi d'illustres victimes de nos dissensions politiques, et qui reçoit aujourd'hui, par une volonté arbitraire, ce que la société a d'honorable et de vil. A différentes heures de la journée je vois se promener dans une cour, appelée *Cour de la Détention*, tantôt des hommes rèvêtus d'une veste et d'un pantalon d'étoffe grossière, moitié gris pâle, moitié gris foncé, tantôt des en-

fants, qui paraissent soumis au même régime. Avant de parler de ces détenus, je vais déterminer les localités, d'après des renseignements positifs.

Le corridor de la Détention occupe tout le second étage du principal bâtiment de Sainte-Pélagie, et une partie du troisième. Il forme un angle droit en se prolongeant sur deux lignes, l'une au midi, l'autre à l'ouest. C'est dans les vastes corridors du rez-de-chaussée que sont établis les ateliers où travaillent la plupart des détenus. On y fait de la passementerie; on y fabrique avec la nacre divers objets de luxe; on y tisse des chapeaux d'osier; enfin, on s'y occupe de divers ouvrages, dont le produit est ainsi divisé : un tiers pour l'administration, un tiers pour l'ouvrier; l'autre est mis en réserve. Cette dernière partie est aussi la propriété du détenu, qui la reçoit lorsqu'il recouvre sa liberté. Cette prévoyance mérite des éloges. Quelques chambres ont été ménagées dans les corridors pour les contre-maîtres. Sur la même ligne se trouvent les cachots, où l'on renferme les

prisonniers qui troublent l'ordre, et qu'on veut punir.

Dans la partie nord-ouest se trouve la *Préfecture :* c'est le nom que les détenus ont donné à la chambre de dépôt où ils subissent, à leur arrivée, une détention provisoire. Un lit de camp en occupe toute la longueur. Ils y restent jusqu'à ce qu'ils aient été classés, et qu'ils aient obtenu la *pistole :* j'expliquerai bientôt cette bizarre expression. Vis-à-vis de ce dépôt, et sur une ligne parallèle, est la chambre des *Vieillards ;* le reste du corridor se compose de chambres d'ouvriers.

Le corridor qui forme la ligne dont l'exposition est au midi est appelé le corridor de la *Pistole*. Ce mot signifie tout ce qui est nécessaire pour former un lit : ainsi, par simple pistole on entend un bois de lit couvert d'une paillasse, d'un matelas et d'un drap grossier; la répétition de ces deux derniers objets se nomme *la double pistole*. C'est une douceur qui n'est pas indifféremment accordée aux détenus. La pistole n'appartient de droit

qu'à celui dont le terme de la condamnation n'excède pas trois mois. Pour l'obtenir dans une autre position, il faut souvent faire agir de puissants ressorts; M. le préfet de police en est le dispensateur arbitraire; il l'accorde ou la refuse selon son bon plaisir : aussi, les détenus qui sollicitent cette insigne faveur ne manquent-ils jamais, dans leurs pétitions, de l'appeler *Monseigneur*, et de porter aux nues son humanité. Ceux qui ont le bonheur de jouir d'un lit complet peuvent recevoir quelques autres meubles de première nécessité : ce sont les Sybarites de Sainte-Pélagie.

Revenons à la *Préfecture*, ou lieu de dépôt. Là se trouvent réunis tous les genres de misère, de douleur et de dépravation. A six heures du soir, les habitants de ce triste réduit sont renfermés. Ils couchent sur une paillasse, et n'ont, dans la saison la plus rude, qu'une simple couverture. Comme le local est trop resserré pour le nombre des prisonniers, que la plupart fument du tabac, et qu'ils ne peuvent sortir pour satisfaire aux besoins les plus pressants, il s'y forme une atmosphère brû-

lante et délétère. C'est là qu'à la honte de l'humanité, on entasse des hommes condamnés pour des délits d'une nature plus ou moins grave, et auxquels on inflige la même torture.

Fastueux amis de la religion, qui usez ainsi du pouvoir, venez contempler ces malheureux ; voyez celui que l'Évangile vous ordonne de regarder avec pitié, même dans son état d'abjection. Venez le voir gisant sur la paille, ne respirant qu'un air vicié, couvert d'insectes dégoûtants, près de tomber dans les convulsions du désespoir. Ces hommes, que le vice a dégradés, la loi les condamne à la détention ; elle punit sans colère : d'où viennent donc toutes ces rigueurs qui lui sont inconnues? Laissez-les au moins respirer un air pur ; ne les condamnez pas à l'infection, source inévitable de maladies. Vous nous parlez sans cesse de bienfaisance, de charité : montrez-vous donc charitables et bienfaisants. Vos paroles sont religieuses, que vos actions le soient aussi. Si vous ne craignez pas les hommes, redoutez au moins les jugements de Dieu !

Jusqu'à neuf heures du soir, on entend dans cet enfer un bruit tantôt confus, tantôt retentissant. Quelquefois le *brigadier* (1) de la *Préfecture* réclame le silence, et annonce qu'un nouveau prisonnier demande à raconter une histoire. C'est un coquin déterminé qui prend ordinairement la parole, soit pour exposer les motifs et les circonstances de son arrestation, soit pour célébrer les exploits de quelque vieux camarade mort au champ d'honneur, c'est-à-dire en place de Grève. On écoute avec attention ses récits exprimés dans un jargon inintelligible pour la partie civilisée de la société.

Si l'orateur, dans sa narration, indique quelque moyen nouveau et subtil d'éluder la loi et de consommer le délit, l'intérêt redouble, l'auditoire s'agite et applaudit avec en-

(1) On appelle *brigadier* le détenu chargé de la distribution du pain; il reçoit un léger salaire et jouit de quelque faveur.

thousiasme : c'est ainsi qu'ils se fortifient mutuellement dans le crime, et que cette contagion morale gagne jusqu'à ceux dont le cœur n'est pas encore endurci, et qu'un traitement humain, de sages instructions, auraient conduits au repentir.

Ce repaire renferme non seulement des orateurs, mais encore des poëtes, qui, dans leurs rimes grossières, chantent leurs brutales amours, et les catastrophes des prisons; il s'y trouve aussi des avocats qui dissertent sur le code pénal mieux qu'aucun jurisconsulte, et qui l'expliquent aux autres avec une étonnante sagacité.

Mais neuf heures sonnent: la voix rauque des gardiens roule sourdement sous les sombres voûtes des corridors; un silence profond s'établit. Bientôt l'appel se fait, la porte crie sur ses gonds, et les énormes verrous sont tirés. Mais à la pointe du jour le tumulte recommence.

Les prisonniers âgés de plus de soixante

ans, ou qui ont une infirmité apparente, sont dispensés de tout travail, et reçoivent chaque jour ce qu'on appelle *les vivres gras*. Ces vivres se composent d'un peu de bouillon, d'une portion de vin, et d'un morceau de viande bouillie : c'est un commencement d'amélioration; l'humanité doit y applaudir. Les vieillards couchent seuls dans un lit formé d'une paillasse, d'un matelas et d'une paire de draps; la plupart de ces détenus sont les patriarches de la filouterie. Je parlerai plus tard d'un prisonnier âgé de quatre-vingt-quinze ans, que tous les voleurs ont en grande vénération, comme le doyen de l'ordre en France, et probablement en Europe.

Le quatrième étage de Sainte-Pélagie est occupé au midi par les détenus pour dettes, et à l'ouest par les *mômes*. C'est par ce mot lugubre qu'on désigne une foule d'enfants qui n'ont pas encore atteint leur seizième année. Ce sont, pour la plupart, des enfants abandonnés ou vagabonds, qui ont exercé, ou pourraient exercer une coupable industrie. Quelques uns de ces enfants, étourdis ou vi-

cieux, ont été livrés par l'imprudence de leurs parents aux rigueurs de la justice; d'autres, enfin, sont ainsi punis d'avoir demandé l'aumône en plein jour. On en voit qui ne paraissent pas âgés de plus de sept à huit ans: ils commencent la vie sous de bien tristes auspices.

Les mômes sont divisés en deux classes, les grands et les petits. Cependant cette distinction n'est que nominative; ils vivent ensemble, couchent dans le même dortoir et sont soumis aux mêmes travaux; seulement les grands, c'est-à-dire les plus âgés, font aux petits une guerre continuelle : c'est l'abus de la force, il se trouve partout.

Les mômes sont réveillés à la pointe du jour, comme les autres détenus; un employé de la maison est chargé de conserver l'ordre et le silence parmi eux. Comme ces enfants couchent deux par deux, on les oblige de se peigner les uns les autres, et de se rendre mutuellement les services que des parents sans entrailles refusent de leur donner.

Cela fait, la prière commence, et, immédiatement après, le travail. Ils sont tous occupés à faire des cardes de laine ou de coton. Vers dix heures et demie, leur *atelier* est ouvert, et ils descendent dans une cour assez vaste; mais la hauteur des bâtiments qui l'entourent met obstacle à la libre circulation de l'air. C'est là qu'ils se dédommagent du silence qui leur est imposé le reste de la journée; l'insouciance et la gaîté naturelles à l'enfance se lisent sur leurs visages, dont plusieurs semblent échappés aux pinceaux de Rubens ou de Michel-Ange.

Leurs jeux ont cependant quelque *chose* de triste et de cruel. Ils s'agitent en *tous sens*, se poussent l'un l'autre, se traînent sur la terre, et courent en riant, barbouillés de fange. Leurs délassements les plus paisibles portent même une empreinte de ce mélange d'humeur brutale et de passions précoces qui les distingue. Ils jouent quelque petite pièce de monnaie avec l'énergie sombre et l'attention avide d'un joueur qui risque sur une carte fatale la fortune de sa famille et le repos

de sa vie. De temps à autre, on entend retentir dans la cour des mômes d'épouvantables jurements. Le gardien qui se promène au milieu d'eux, armé d'un nerf de bœuf, y fait peu d'attention; son redoutable fléau ne tombe que sur les joueurs obstinés et sur les vainqueurs de la lutte.

C'est dans cette cour que les mômes reçoivent leurs vivres. Quelle que soit la rigueur de la saison, ils y descendent la plupart nu-pieds ou en sabots, et légèrement couverts. On sait que toutes les administrations sont parcimonieuses; les employés renchérissent encore sur cette économie. On m'assure que ces enfants sont quelquefois dans un état qui excite la pitié: car l'enfance a toujours quelque chose de gracieux qui ne s'accorde point avec l'idée de la dépravation, et qui inspire l'intérêt.

On suit, pour l'éducation de ces enfants, des principes que la raison ne saurait avouer. Ils ont un maître qui suit l'ancienne méthode des frères ignorantins, et dont les soins sont presque toujours infructueux. Leur princi-

pale instruction se borne à des leçons de plein-chant. Le jeudi de chaque semaine, une heure est consacrée à cet exercice. Au temps de Charlemagne, c'eût été *quelque* chose; mais à l'époque où nous vivons, l'humanité devrait à ces infortunés une éducation civile et religieuse mieux entendue.

Avec un tel régime, ces enfants ne peuvent contracter que des penchants vicieux; ils s'abandonnent avec délices et avant l'âge aux passions dévorantes qui sont le fléau de la société. Beaucoup d'entre eux languissent et meurent vers l'âge de treize ou quatorze ans; ceux qui survivent, et qui ne sont *retenus* que par mesure de précaution, reçoivent leur liberté à seize ans révolus; ils rentrent alors dans le sein de la société, sans avoir la moindre idée de leurs nouveaux devoirs, et se précipitent bientôt dans de coupables excès. Il y a trois mois, deux de ces enfants furent relâchés; quinze jours après on sut qu'ils avaient été conduits à la prison de la Force comme prévenus de vol avec effraction; ils ont été condamnés aux fers.

Les enfants détenus ont le plaisir de voir M. le duc de Montmorenci cinq ou six fois par an. La présence de l'honorable pair est toujours un bienfait. Le jour de sa visite étant prévu, on retire à la hâte les vieux sabots; les visages et les mains sont lavés; on fait raccommoder les vêtements et changer le linge; ils paraissent ainsi dans un état assez décent de propreté. M. de Montmorenci les voit, cause un moment avec les employés, s'imagine sans doute que chaque jour ressemble à celui de sa visite, et se retire satisfait des progrès de ces pauvres mômes dans le chant grégorien (1).

Si j'étais administrateur des prisons, je m'y prendrais autrement. J'exigerais d'abord que ces enfants fussent nourris comme il convient à un âge où la nature a besoin de for-

---

(1) M. le duc de Montmorençi est mort depuis cette époque, laissant une mémoire honorée de tous les partis. Sa piété était profonde, mais peu éclairée. Il était charitable, rare et précieuse qualité.

ces pour son développement progressif. Pendant cinq jours de la semaine ils ne mangent que du pain : c'est seulement le jeudi et le dimanche qu'ils reçoivent du bouillon gras et de la viande. Cette exception serait ma règle générale ; j'y joindrais quelques fruits mûrs dans la saison. Il est cruel de priver entièrement l'enfance de ces fruits, qu'elle aime avec passion, et qui lui font, je n'en doute pas, beaucoup de bien. Je voudrais aussi que mes mômes fussent toujours décemment vêtus, et je leur donnerais des souliers au lieu de sabots : un homme ou un enfant couvert de haillons est toujours peu disposé à se respecter lui-même.

Au lieu de leur enseigner le plein-chant, qui est de peu d'usage dans le cours ordinaire de la vie, je ferais disposer un local particulier, où j'ouvrirais pour eux une école d'enseignement mutuel : le travail commun fait naître l'émulation ; et la régularité des mouvements observés dans ces écoles dispose aux habitudes d'ordre, qu'il est essentiel d'inculquer aux enfants. Le maître que j'aurais choisi

serait un homme raisonnable, qui leur enseignerait à lire, à écrire, et un peu d'arithmétique; les éléments de la religion, et surtout sa partie morale, feraient la base de leur instruction. On les entretiendrait rarement de l'enfer, qui ne les inquiète guère; mais on leur parlerait beaucoup des devoirs qu'impose la société, des avantages attachés à une vie laborieuse, de la considération et du bonheur qui naissent d'une bonne conduite. Je mettrais ces principes en action; ceux qui s'abstiendraient de jurer, de se livrer à la colère ou à des jeux féroces, obtiendraient des égards et quelques légères faveurs. Les autres ne seraient point frappés à coups de nerf de bœuf; mais ils sentiraient le mépris, ils éprouveraient des privations. Les incorrigibles seraient séparés des autres: ils seraient en petit nombre, ou je connais bien mal le cœur humain.

Quand mes enfants seraient parvenus à l'âge de seize ans, et que la loi réclamerait leur liberté, je me garderais bien de les abandonner à eux-mêmes; j'aurais un fonds en réserve pour les placer suivant leur industrie et

leurs progrès; je les suivrais de l'œil, et je ne serais satisfait que lorsque je les verrais mener une conduite réglée, et se rendre utiles à eux-mêmes et aux autres.

On sent bien que, pour adopter et suivre un pareil système, il faudrait un autre local que Sainte-Pélagie. Un tel établissement exigerait peut-être de nouvelles constructions, et entraînerait quelques dépenses : aussi mon rêve, comme ceux de l'abbé de Saint-Pierre, ne sera point réalisé; on élèvera à grands frais des statues et des salles d'opéra; et les enfants de Sainte-Pélagie continueront à apprendre le plein-chant.

J'ai déjà fait mention des détenus d'un âge avancé : aucune espérance ne repose plus sur eux; ils ont vécu et mourront dépravés. Le père Tristan (1), ce vieillard presque centenaire,

---

(1) Je ne désigne ce vieillard que par son prénom. Il a, m'a-t-on dit, une famille et des parents honnêtes.

qui a vu passer tant de générations de voleurs, en est un exemple frappant; il ne jette sur sa longue vie que des regards de complaisance, et se flatte de l'espoir de faire encore parler de lui avant sa mort. Son père, dit-il, a vécu cent vingt-cinq années, sa mère cent quinze; de sorte qu'en prenant le terme moyen, il compte n'abandonner sa carrière qu'à l'âge de cent vingt ans.

Tristan était couvreur de profession; il avait déjà quarante ans, et aucune action honteuse n'avait souillé sa vie. Un jour qu'il grimpait sur un toit, dans la rue Saint-Honoré, il aperçut, par une fenêtre ouverte, une superbe montre d'or suspendue à une cheminée; il éprouva une tentation violente de s'approprier ce précieux bijou, et il n'eut pas la force d'y résister. L'occasion était favorable; il se glisse furtivement dans la chambre, et enlève la montre. Dès lors, ce fut un homme perdu.

Le produit de ce vol lui donna le moyen de vivre quelque temps dans l'oisiveté. Ce

genre d'existence lui parut doux; il perdit l'habitude du travail, seule garantie de moralité dans les classes inférieures. Le voilà qui hante les tavernes, fait connaissance avec de mauvais esujets, et se trouve bientôt initié dans tous les secrets de la profession.

Tristan avait quelque lecture et ne manquait pas d'esprit; il se fit un système de doctrine à son usage. Au moment où j'écris, il est encore prêt à développer sa théorie, et à expliquer sa conduite.

« Je sais, disait-il à un détenu pour délit politique de qui je tiens ces détails, je *sais* ce que le monde pense de moi; on me *traite*, j'en suis sûr, avec sévérité; l'on me regarde avec horreur. Cela ne me serait pas arrivé si j'avais vécu à Sparte; mon industrie et mon intelligence auraient excité l'admiration de mes concitoyens.

» Vous croyez qu'il n'en est pas ainsi en France. Cela est vrai pour de petits voleurs comme moi; mais si j'étais un grand voleur,

ce serait autrement. Eussé-je ruiné d'un seul coup cent familles, si j'avais mis à l'abri mes millions, soit en les plaçant dans les fonds étrangers, soit en les faisant passer sur le compte de ma femme, je ne serais point ici; je me promènerais tranquillement dans mon carrosse, à la barbe de mes créanciers; je donnerais des bals magnifiques; je serais peut-être même à la tête de quelques gros emprunts, de quelques bonnes fournitures. Qui sait si des conseillers d'état ne me parleraient pas avec respect, si des ministres ne me toucheraient pas dans la main? Croyez-vous que je n'aurais pas beaucoup d'amis qui viendraient dîner chez moi, et qui élèveraient ma probité jusqu'au troisième ciel?

» Quand je me fus dégoûté de mon métier de couvreur, où je courais risque de me rompre à chaque instant les bras et les jambes, je me mis à considérer ce qui se passait autour de moi: je ne vis partout que des dupes et des fripons. Je n'avais pas envie d'être dupe, je devins fripon, de la petite espèce, il est vrai. Je n'avais ni la connaissance, ni les

fonds nécessaires pour établir des agences, pour faire ce qu'on appelle des revirements, pour spéculer sur la fortune publique, et me retirer subtilement au moment favorable. Je ne pouvais nager en grande eau; je me suis contenté de pêcher en eau trouble; ne pouvant être voleur en gros, je me mis voleur en détail.

» J'eus pourtant un jour la fantaisie de devenir honnête homme. J'avais plus de soixante-dix ans, et je venais d'en passer six en prison. Tristan, me dis-je à moi-même, profite de cette dernière leçon; tu vois que ton chemin est raboteux, prends une autre route, mon ami: peut-être tu t'en trouveras *bien*.

» J'étais ainsi plongé dans la rêverie lorsque je fus abordé par un de mes anciens camarades, qui était devenu, je ne sais comment, valet de service dans la maison d'un prince nouvellement parvenu (1).

(1) M. Cambacérès, prince archi-chancelier de l'empire.

« Je te rencontre à propos, me dit mon camarade; éloignons-nous un peu, je vais te raconter de quoi il s'agit. J'ai découvert sur le bureau de monseigneur, à gauche, en entrant, un gros portefeuille plein de billets de banque, et tout près une pile de napoléons en or. Qu'en dis-tu?

» — Je dis, répondis-je aussitôt, que l'or et les billets de monseigneur viendront dans ma poche, et que nous les partagerons en honnêtes gens, pourvu que tu me donnes les renseignements dont j'ai besoin. Raconte-moi ce qui se passe dans l'hôtel. Monseigneur n'a-t-il pas quelques petites réparations à faire sur les toits de sa maison ?

» — Non, répondit-il; on ne fait de réparation qu'à son château. J'ai même entendu dire que l'architecte devait demain, dans la journée, venir chercher un plan que monseigneur a examiné, et qui doit être mis à exécution le plus tôt qu'il sera possible.

» —Cela suffit, répliquai-je ; il y aura bien

du malheur si je n'accroche pas ce poisson. Bouche close, et va-t'en : je crains qu'on ne nous voie ensemble. Tâche seulement d'être à la porte pour me faciliter les voies. »

» Je réfléchis que c'était là une occasion superbe pour devenir honnête homme. Quand j'aurai cet or, ces billets, qui m'empêchera de laisser les affaires et de vivre tranquille ? Je m'ennuie d'être toujours en querelle avec la justice : il faut faire une fin.

» Mon plan était bien digéré. Le lendemain je m'habille en architecte subalterne, habit noir, cravate blanche, air modeste, et la toise à la main.

» J'arrive ; je demande monseigneur. Mon camarade crie :

« Voilà l'architecte de monseigneur ; on l'attend. »

» L'huissier m'annonce ; je suis introduit dans une pièce sur laquelle ouvre le cabinet

du prince, où il causait probablement avec quelque ambassadeur.

« Que désirez-vous, me dit-il.

»—Monseigneur, votre architecte, ne pouvant venir lui-même, m'a chargé....

» — J'entends, répondit-il; je suis à vous; passez dans mon cabinet. »

» J'entre, et dans un clin-d'œil mon coup est fait. Il fallait toute ma dextérité, car monseigneur était presque sur mes talons. Son plan était étalé sur la table; il me le montre, et m'explique en détail toutes les rectifications qu'il désire. J'étais sur les épines; je craignais à chaque minute de voir arriver le véritable architecte. Enfin, on annonce à monseigneur une nouvelle visite; il me donne le plan et me congédie.

» Sûr de mon fait, je descends l'escalier. Quelques chambres étaient ouvertes; dans l'une d'elles j'aperçois sur une chaise, à l'en-

trée, un spencer de velours noir. Je me rappelle aussitôt que ma petite nièce m'avait demandé le matin même un spencer noir. Je saisis celui-ci et le mets dans ma poche. Une maudite servante que je n'avais pas aperçue me voit, et crie aussitôt au voleur ! Je veux me sauver : deux grands coquins de laquais m'arrêtent; me voilà pris, on m'enlève mon trésor, et je suis bientôt condamné, pour récidive, à dix ans de prison.

» Vous voyez bien, ajouta le père Tristan, que la fortune ne veut pas que je devienne honnête homme : il faut donc que je me soumette à la destinée. »

Ce vieillard, dans le cours de sa vie licencieuse, ne s'est jamais exposé à des peines afflictives et infamantes; jamais d'effraction avec lui, jamais de ces vols qui envoient un homme aux galères.

Lorsqu'on lui demande comment il a fait pour éviter les fers : « C'est, répond-il, que je n'ai jamais volé que le code pénal à la main. »

On assure dans la prison que le père Tristan est riche de cinq à six mille livres de rente ; mais sa passion pour le larcin est tellement enracinée, qu'on croit qu'il ne résistera jamais à une tentation, et qu'il finira par mourir à Poissy ou à Sainte-Pélagie.

PLATON, SOCRATE, M. COUSIN.

Parmi les grands hommes qui m'ont accompagné à Sainte-Pélagie, et qui sont toujours prêts à m'offrir quelques avis utiles et quelque réflexion consolante, je retrouve toujours avec plaisir le sage Socrate et le divin Platon. Pour comble de bonheur, leur savant interprète, M. Cousin, semble inspiré de leur génie, et me paraît jusqu'ici le seul traducteur qu'ils eussent eux-mêmes jugé digne de les entendre. Ce n'est point un de ces vulgaires érudits, dont l'esprit n'a que la force nécessaire pour lutter contre les difficultés de la phrase; il saisit la pensée, il pénètre jusqu'à son principe, il en voit les développements : c'est Platon lui-même qui nous parle par sa voix.

Peuple trop insouciant! nous avons parmi nous des hommes pleins d'amour pour la

science, pleins de ferveur pour la vérité; des hommes qui, jeunes encore, nous offrent les fruits mûrs d'un talent supérieur; et à peine accordons-nous un regard à leurs nobles labeurs. Le dirai-je! loin de leur rendre une justice méritée, loin de couronner leurs fronts du laurier des Muses, nous les traitons avec rigueur. Un gouvernement mal conseillé les repousse, et ils tomberaient dans le découragement, si le feu du génie ne brûlait leurs âmes, s'ils n'apercevaient dans le lointain l'espérance, qui leur sourit, et la gloire, qui leur montre ses palmes.

Si l'ouvrage que j'ai sous les yeux (1) eût paru en Angleterre, dans la langue du pays, son apparition eût été saluée comme un événement honorable pour la Grande-Bretagne. L'Europe entière eût été invitée à l'admiration; l'écrivain, honoré des suffrages de ses concitoyens, eût déjà reçu le plus doux

(1) Traduction de Platon, par V. Cousin.

prix de ses veilles. Ici M. Cousin ne rencontre que des obstacles ; sa carrière est semée d'épines; chaque pas qu'il fait est un effort. Il fallait ramper, il fallait être servile ; mais aussi il fallait abdiquer son talent, et se séparer de l'avenir.

Ces réflexions sont pénibles ; je les écarte pour m'occuper de Socrate. Son procès m'intéresse; il me fournira plus d'une remarque utile, plus d'un motif de patience. Son acte d'accusation fut dressé par Mélitus, l'un des plus ardents fanatiques de l'époque :

« Mélitus, fils de Mélitus, du bourg de Pithos, accuse, par serment, Socrate, fils de Sophronisque, du bourg d'Alopèce. Socrate est coupable en ce qu'il ne reconnaît pas les dieux de la république, et met à leur place des extravagances démoniaques; il est coupable en ce qu'il corrompt les jeunes gens. Peine : la mort. »

Mélitus, faisant le rôle d'accusateur public, soutint ses allégations par des discours étu-

diés, et, selon l'expression même de Socrate, brillants de tous les artifices du langage. On devine aisément qu'il n'épargna ni les injures, ni les calomnies, ni les déclamations. Je suis fâché que le temps nous ait envié ce réquisitoire.

Voilà donc Socrate accusé de ne pas croire aux dieux de la république. Il est vrai que ce philosophe avait peu de foi aux colombes de Vénus et au cygne de Léda; il doutait des métamorphoses de Jupiter, et même des filets de Vulcain. Mais Aristophane, son premier délateur, était bien moins respectueux que lui envers les divinités de la Grèce; il n'avait pas même épargné dans ses facéties populaires le souverain des dieux, et avait exposé l'Olympe tout entier à la risée des Athéniens. Cependant Aristophane ne fut point en butte à des poursuites judiciaires. Les magistrats d'Athènes, aussi patients que leurs dieux, ne lancèrent point la foudre sur l'impie; il vécut et il mourut en paix.

Après un tel exemple, comment expliquer

l'accusation, le jugement et le supplice de Socrate, qui n'avait jamais insulté personnellement ni Jupiter, ni aucune autre divinité de sa cour, et qui ne s'était pas même permis la plus légère plaisanterie sur leur compte? Il ne blâmait ni les sacrifices, ni les fêtes, ni les autres cérémonies de la religion ; il s'était même soumis, comme citoyen, aux formes exterieures du culte public. Ses disciples bien-aimés, Xénophon et Platon, qui ont recueilli ses paroles avec un soin pieux, nous ont appris que les lois civiles et religieuses de la république lui inspiraient un sentiment profond de respect. Quel fut donc le vrai motif qui souleva contre lui une si violente persécution ?

M. Cousin croit que les efforts de Socrate pour soustraire la morale au dogmatisme religieux, et faire triompher la raison de la fausse sagesse de son temps, furent la cause de son procès et le motif de sa condamnation. Quelque puissante que soit pour moi l'autorité d'un esprit si élevé, j'ai quelque peine à adopter cette opinion. L'expérience

de tous les temps nous a suffisamment prouvé qu'en ménageant les hommes, il est peu dangereux d'attaquer les doctrines. Aristophane, en insultant les dieux, laissait leurs ministres en paix. Si, au lieu de lancer ses traits sur des citoyens isolés, il eût hasardé de tourner en ridicule quelque prêtre d'Éleusis, ou quelque sacrificateur de Minerve, tout l'ordre sacerdotal se fût réuni contre lui, et je ne doute point qu'il n'eût succombé sous le poids de leur vengeance.

Après avoir lu avec attention l'histoire du procès de Socrate, je suis porté à croire que l'accusation d'impiété envers les dieux, d'outrage à la morale publique, ne fut que le prétexte de sa condamnation; et qu'il faut en chercher la véritable cause dans des haines personnelles, dans les ulcérations de l'intérêt, et les blessures de l'orgueil. Un passage de l'apologie peut jeter quelque lumière sur ce sujet : c'est celui où Socrate raconte les épreuves qu'il a fait subir à ses concitoyens, tels que les politiques, les orateurs, les poëtes, les artistes, c'est-à-dire tous ceux qui in-

fluaient sur les assemblées du peuple, qui exerçaient le pouvoir religieux et civil de la république. Socrate les interrogeait à sa manière, et leur prouvait jusqu'à *l'évidence* qu'ils étaient des ignorants. Cette découverte les mettait en fureur, surtout les politiques et les prêtres, qui avaient de grandes prétentions à la science. Cette remarque me paraît d'autant mieux fondée, que Socrate dit lui-même à ses juges, en parlant de ces inimitiés :

« Je sentais bien quelles haines j'assemblais sur moi ; j'en étais affligé, effrayé même. »

« Voilà, ajoute-t-il ailleurs, les recherches qui ont excité contre moi tant d'*inimitiés* dangereuses. »

Ses accusateurs représentaient toutes les classes de ses ennemis : Mélitus, les poètes ; Anytus, les politiques et les artistes ; Lycon, les orateurs.

« Athéniens, dit encore Socrate, en terminant la première partie de sa défense, vous

avez entendu la vérité toute pure ; je ne vous cache et ne vous déguise rien, quoique je n'ignore pas que tout ce que je dis ne fait qu'envenimer la blessure ; et c'est cela même qui prouve que mes paroles sont vraies, et que je ne me suis pas trompé sur la source de ces calomnies.

Veut-on quelque chose de plus fort : Socrate, revenant sur cette idée, dit encore : « Ce qui me perdra, si je succombe, ce ne sera ni Mélitus, ni Anytus, mais l'envie et la calomnie, qui ont déjà fait périr tant de gens de bien, et qui en feront périr tant d'autres, car il ne faut pas espérer que ce fléau s'arrête à moi. » Socrate connaissait bien la nature humaine.

Je ne doute point que Mélitus et Anytus n'aient couvert leurs imputations calomnieuses des plus beaux dehors, et qu'ils ne se soient servis de ces prétextes, si souvent employés, d'amour de l'ordre et du bien public, à l'abri desquels tant d'outrages à la

raison et à la justice ont été commis. Il me semble entendre ces délateurs s'écrier :

« Oui, Socrate, tu es un ennemi de la république et des principes qui la soutiennent ; tu séduis la jeunesse, tu lui apprends à mépriser la religion et les lois du pays ; tu fais des jeunes Athéniens autant de séditieux qui secouent le joug de l'autorité, dédaignent les instructions des hiérophantes, et veulent tout mesurer avec leur raison. Il y a dans tes doctrines une tendance à bouleverser l'état. Sophiste dangereux et subtil, tu flattes les passions de tes disciples ; c'est toi qui as perdu Alcibiade ; c'est toi qui as façonné Critias (1) à la tyrannie. Il faut que tu périsses pour le salut d'Athènes, et que ta mort désarme la colère des dieux. »

On sait combien il est difficile de se défen-

(1) Critias, l'un des trente oligarques, avait été au au nombre des auditeurs de Socrate.

dre de ces vagues accusations, devant des juges passionnés ou corrompus. L'arrêt est médité d'avance, et Minerve elle-même serait descendue du Parthénon pour plaider la cause de Socrate, qu'il l'aurait perdue. Ce qui m'étonne, et ce qui l'étonna lui-même, ce fut la faible majorité qui vota pour sa condamnation. Il déclare qu'il était loin de s'y attendre : « car, à ce qu'il paraît, dit-il, il n'aurait fallu que trois voix de plus pour que je fusse absous. » Cette circonstance est importante : elle prouve que les ennemis de Socrate ne purent alléguer contre lui aucun fait positif, et qu'ils se trouvèrent réduits à la violence des déclamations. Je parierais bien qu'ils firent subir à ses discours les tortures les plus exquises de l'interprétation ; qu'ils lui prêtèrent des intentions qu'il n'avait pas ; qu'ils le représentèrent comme un factieux en état de conspiration permanente contre la république : s'ils avaient pu démontrer avec clarté qu'il était un mauvais citoyen, un ennemi des lois, il n'est pas à présumer que, sur cinq cent cinquante-six juges, deux cent

soixante-quinze eussent opiné en sa faveur.

Je ne serais pas éloigné de penser, et *je* crois que M. Cousin est à peu près *du même* avis, qu'il existait deux partis dans Athènes à l'époque où Socrate mourut, et qu'il était du parti de l'opposition ; ou bien, ce qui revient au même, que Mélitus, Anytus et Lycon le firent passer pour un frondeur. Dans cette hypothèse tout s'explique facilement. Plus d'une expérience a prouvé qu'il est inutile de raisonner avec des hommes possédés du démon de parti. Alors les dénominations font tout, on ne demande plus d'un homme accusé s'il est en effet coupable, si la *dénonciation* portée contre lui n'est pas sortie *d'une* source fangeuse, si elle n'est pas le produit de la haine et de l'envie; on s'enquiert seulement à quel parti il appartient. Voulez-vous le perdre, dites qu'il est du parti opposé à la faction qui domine, et soyez sûr qu'il sera jugé sans être entendu, ou du moins sans être écouté : cela se passait ainsi du temps de Socrate. J'ai envie de faire une querelle à M. Cousin, et de discuter un moment avec lui :

c'est un amusement qu'on peut se permettre en prison, et qui, je l'espère au moins, ne sera pas considéré comme séditieux. M. Cousin nous dit : « C'est l'esprit du temps, et non pas Anytus ni l'aréopage, qui a mis en cause et condamné Socrate. »

Voilà une proposition qu'il me paraît très important d'éclaircir.

Lorsque Socrate fut traduit devant l'aréopage, il y avait quarante ans que ce philosophe faisait profession d'instruire la jeunesse athénienne. Il ne tenait point école, il ne se cachait point dans les ténèbres pour répandre ses doctrines. Ses leçons étaient publiques, si l'on peut appeler leçons des entretiens familiers, où il recommandait la pratique de toutes les vertus, l'obéissance aux lois, le respect de soi-même, l'amour de la patrie ; où, pour me servir des paroles énergiques de Cicéron, il faisait descendre la philosophie du ciel sur la terre, la plaçait dans les villes, lui ouvrait l'entrée des maisons particulières, l'introduisant ainsi dans les habitudes ordi-

naires de la vie, pour la régler suivant les lois de la sagesse (1).

Dans le temps même que Socrate remplissait cette importante mission, les premiers coups furent portés aux croyances populaires; les divinités mythologiques furent immolées sur la scène par l'audace des poètes, et il se fit une révolution dans les idées. Des actes publics nous l'attestent, et je n'en veux d'autre preuve que la mutilation des statues de Mercure, attribuée à de jeunes étourdis inspirés par Alcibiade. Cette action inouïe ne pouvait avoir lieu qu'à une époque où la raison s'élevait sur les débris des vieilles doctrines, et où il s'était fait un changement notable dans les opinions. Nul doute que Socrate n'ait contribué pour sa part à ce mouvement des esprits. Il ne se déclarait point contre les dieux publiquement reconnus et honorés; mais, en séparant, comme dans l'Eu-

(1) Cic., *Tusc. quæst.*, liv. 5, n° 10.

thyphron, le sentiment moral, des formes religieuses et accidentelles qui en altéraient la pureté, il rendait à la raison toute son indépendance, et affranchissait la pensée du despotisme de l'autorité.

On se ferait difficilement une idée du nombre de ses disciples, et de l'ardeur avec laquelle les jeunes Athéniens accouraient à ses leçons. Je ne parlerai ni de l'aventure de Xénophon, ni de celle d'Aristippe : ce que Plutarque et Aulu-Gelle racontent d'Euclide le Mégarien prouve suffisamment jusqu'où allait la passion des disciples de Socrate pour ses philosophiques instructions. Athènes et Mégare étaient alors en guerre ; l'animosité réciproque était si violente, qu'on faisait prêter serment aux généraux athéniens de ravager le territoire de Mégare deux fois l'année, et qu'il était interdit aux Mégariens, sous peine de la vie, de mettre le pied dans l'Attique. Cette défense ne put arrêter Euclide. Il sortait de la ville, sur le soir, en habit de femme, la tête couverte d'un voile, et se rendait la nuit au logis de Socrate. Il y restait jusqu'à

la pointe du jour, et retournait chez lui sous le même déguisement. Telle était l'influence de Socrate, qu'Aristophane, qui ne cherchait que d'illustres victimes, entreprit de l'immoler sur la scène, et composa contre lui la comédie des *Nuées*. C'est à cet événement que Socrate fait allusion dans son apologie, lorsqu'au nombre de ses premiers délateurs, il parle d'un certain faiseur de pièces de théâtre. Il faut avouer qu'il n'y a pire engeance sur la terre, que ces écrivains travaillés de l'envie de nuire, et presque toujours par les plus vils motifs. Socrate était l'admirateur d'Euripide; il aimait les tragédies de ce poète, où se trouvent d'excellents principes de morale. Aristophane haïssait Euripide de cette haine inextinguible que font naître trop souvent les rivalités de réputation et de succès. C'était Euripide qu'il voulait aussi blesser en attaquant son ami; plus cet ami avait d'ascendant sur l'opinion, plus il importait de l'affaiblir. C'est ainsi qu'on déshonore la noble profession des lettres.

Dans la comédie d'Aristophane Socrate est

représenté comme un ennemi des dieux; comme un homme gonflé d'orgueil, plein d'estime pour lui-même, et de mépris pour les autres. Si l'esprit du temps dont parle M. Cousin eût été si hostile envers Socrate, il se fût alors soulevé contre lui. Mais l'existence de Socrate ne fut point troublée; on dit même qu'il assista à la première représention des *Nuées* sans s'émouvoir et sans marquer le moindre déplaisir. Quelques étrangers voulant savoir qui était ce Socrate dont le nom revenait si souvent dans la pièce, il se leva de sa place, et se montra aux curieux tant que l'action dura. Quelques amis s'étonnant de son sang-froid et de sa patience:

« Que voulez-vous, répondit Socrate, j'imagine que j'assiste à un grand repas où les convives se plaisent à s'égayer à mes dépens; je ne veux pas troubler la joie du banquet; il faut savoir entendre raillerie. »

Il est donc évident qu'on regardait alors comme des traits comiques ces reproches d'incrédulité, et de mépris pour les dieux, adres-

sés à Socrate. Il fallait nécessairement que les idées eussent beaucoup changé à cet égard; et, si l'on veut bien observer que vingt années s'écoulèrent entre l'apparition des *Nuées* et le procès du philosophe, on concevra sans peine tous les progrès de l'opinion dans ce long espace de temps, chez un peuple aussi spirituel que les Athéniens.

Je regarde donc comme une chose certaine que l'esprit général de l'époque favorisait Socrate, et je serais glorieux de ma petite érudition si M. Cousin revenait à mon avis. Reste une difficulté que j'ai prévue, et dont il sera facile de délivrer mon système.

On me dira sans doute : Si l'esprit du temps protégeait Socrate, comment se fait-il qu'il ait été condamné à mort?

Je crois que je résoudrai cette question d'une manière très satisfaisante pour un lecteur raisonnable. Un changement de doctrines, surtout lorsque des intérêts matériels sont liés à ces mêmes doctrines, ne se fait pas

tout d'un coup. Les germes des opinions nouvelles sont d'abord jetés dans les esprits; ils ne deviennent féconds et ne se développent que par degrés; ils passent avec lenteur d'une intelligence à l'autre, et il leur faut un temps considérable pour devenir des idées fixes et générales. Pendant toute cette époque, leur végétation intellectuelle n'éprouve aucun obstacle; on médite, on disserte, on fouille les principes, et l'on en fait sortir toutes leurs conséquences sans alarmer personne. L'instant critique est celui ou l'on veut en faire l'application. C'est alors que tous les intérêts attachés aux vieilles doctrines se mettent en révolte et font résistance; alors la lutte s'engage; le résultat définitif n'est pas douteux, mais le combat est opiniâtre, et même quelquefois assez long.

Pense-t-on que les congrégations sacerdotales d'Athènes fussent charmées de voir diminuer leur considération, et surtout la quantité de victimes grasses, dont la partie la plus succulente était destinée aux dieux, c'est-à-dire aux prêtres? Cette foule nombreuse qui

vivait dévotement à l'ombre des autels de Minerve et de Jupiter, et dont la croyance était un intérêt personnel, devait facilement accueillir toutes les calomnies dirigées contre un philosophe qu'on déclarait hostile envers les dieux, ou même indifférent à leur culte : car, dans des temps pareils, l'indifférence en matière de religion est un crime irrémissible. Il faut croire ou avoir l'air de croire, si l'on veut vivre en repos; c'est ce qu'il y a de mieux à faire pour un homme qui se sent quelque répugnance pour la ciguë.

Les doctrines mythologiques étaient donc décréditées dans Athènes; mais elles faisaient partie intégrante de la constitution de l'état. Les pompes du culte étaient tout à la fois religieuses, politiques et civiles. Les hommes en pouvoir, les orateurs, les magistrats, ennemis de toute réforme, et armés de la force des lois, se débattaient contre l'esprit du temps, et il suffisait de parler à leurs passions ou à leur intérêt pour en obtenir d'injustes condamnations.

Ce fut donc l'esprit des vieux temps qui tua Socrate, et non les nouvelles opinions (1). On savait qu'il mourait innocent, ses juges le savaient eux-mêmes; mais ils étaient sous la domination d'un parti. Socrate ne s'y trompa point, il n'ignorait pas sa destinée; il avait même pensé à garder le silence devant l'aréopage, et il déclara qu'il ne se défendait que pour obéir à la loi.

Tel est l'effet de l'injustice et des proscriptions, qu'elles donnent plus de force aux doctrines qu'on veut anéantir. La mort de Socrate, loin de nuire à la philosophie, servit à la rendre encore plus populaire. Libanius nous dit qu'Athènes fut plongée dans le deuil. Bientôt, et ceci est une preuve sans réplique de mon opinion sur les vraies causes de ce grand crime du fanatisme, bientôt on demanda compte aux accusateurs du sang innocent qu'ils avaient fait répandre. Mélitus fut

---

(1) Plut., *De invidia et odio.*

condamné à mort, les autres furent envoyés en exil. Plutarque observe que les ennemis connus de Socrate inspiraient une telle horreur à leurs concitoyens, qu'on ne *voulait ni* leur donner de feu, ni répondre à leurs questions, ni se trouver avec eux aux bains. La plupart s'arrachèrent la vie dans les convulsions du désespoir. S'il faut en croire Diodore, et je ne vois aucune raison de repousser son témoignage, les Athéniens firent élever à Socrate une statue de bronze, de la main de Lysippe. Ils lui dédièrent, comme à un demi-dieu, un édifice qu'ils nommaient dans leur langue *Socrateion,* c'est-à-dire chapelle de Socrate. Voilà des faits qui me semblent prouver, contre M. Cousin, *que ce fut* la passion, la haine, les calomnies du parti fanatique d'Athènes, qui condamnèrent Socrate, et non l'esprit du temps.

L'apologie de Socrate, recueillie par Platon, son disciple bien-aimé, est un admirable chef-d'œuvre. Cicéron ne pouvait s'empêcher de verser des larmes en la lisant, et il est vrai que je ne connais rien dans l'antiquité

de plus noble à la fois et de plus pathétique. Qu'on se figure un vieillard de soixante-dix ans, d'une vie sans tache, qui avait remporté le prix de la valeur à la bataille de Délium, et n'avait, pour ainsi dire, respiré que pour le bonheur des hommes; point orgueilleux, point farouche, du naturel le plus doux, du caractère le plus gai, aimant à cultiver les Muses, ne rougissant même pas dans sa vieillesse d'apprendre à jouer de la lyre (1)? Cet homme, plein de sagesse, a le malheur d'aimer et d'enseigner la vérité : cela suffit. C'est un corrupteur de la jeunesse, un athée, un factieux; il est traduit devant un tribunal vendu à quelques fanatiques; l'iniquité triomphe; il boit le poison sans pâlir, et sa mort est pour ses disciples une dernière et sublime leçon.

On croit que la franchise de son apologie irrita la majorité de ses juges; qu'il aurait mieux fait de les ménager, de faire des con-

---

(1) *Socrates, jam senex, institui lyra non erubescebat.* (Quintil., *lib.* 1, *cap.* 10.)

cessions, de descendre même aux prières et aux larmes. Il ne crut pas convenable d'employer ces sortes de moyens, et il eut raison. Lorqu'il fut condamné, il dit :

« Athéniens, je succombe pour n'avoir pas voulu me lamenter, pleurer et descendre à toutes les bassesses auxquelles vous êtes habitués. Mais le péril où j'étais ne m'a point paru une raison de rien faire qui fût indigne d'un homme libre; et maintenant encore je ne me repens pas de m'être ainsi défendu. J'aime beaucoup mieux mourir que de devoir la vie à une lâche apologie. Ni devant les tribunaux, ni dans les combats, il n'est permis ni à moi, ni à aucun autre, d'employer toutes sortes de moyens pour éviter la mort. Tout le monde sait qu'à la guerre il serait très facile de sauver sa vie en jetant ses armes, et en demandant quartier à ceux qui vous poursuivent; de même dans tous les dangers on trouve mille expédients pour éviter la mort quand on est décidé à tout dire et à tout faire. Eh! ce n'est pas là ce qui est difficile, Athéniens, d'éviter la mort; mais il

l'est beaucoup d'éviter le crime : il court plus vite que la mort. C'est pourquoi, vieux et pesant comme vous me voyez, je me suis laissé atteindre par le plus lent des deux, tandis que le plus agile, le crime, s'est attaché à mes accusateurs, qui ont de la vigueur et de la légèreté. Je vais donc subir la mort à laquelle vous m'avez condamné, et eux l'iniquité et l'infamie à laquelle la vérité les condamne; je m'en tiens à ma peine et eux à la leur. En effet, peut-être est-ce ainsi que les choses devaient se passer; et, selon moi, tout est pour le mieux. »

Après avoir adressé ces dernières réflexions aux membres de l'aréopage qui l'avaient absous, il termina ainsi son discours :

« Il est temps que nous nous quittions, moi pour mourir, et vous pour vivre. Qui de nous a le meilleur partage ? personne ne le sait, excepté Dieu. »

Pendant les trente jours que Socrate passa

dans sa prison, en attendant le retour du vaisseau de Délos, il continua de voir ses amis et de les entretenir de sujets de morale avec la même tranquillité d'âme, le même *intérêt* que dans les temps les plus paisibles de sa vie. Criton, l'un de ses disciples les plus dévoués, lui proposa d'échapper à la mort en fuyant de sa prison. Tous les amis de Socrate, des *étrangers* même, s'étaient réunis pour assurer sa fuite; les moyens étaient prêts; il ne restait à obtenir que son consentement : on sait que Socrate rejeta cette proposition. Il était âgé, ce n'était que le sacrifice de quelques années qu'il faisait aux doctrines qu'il avait jusque alors enseignées, et dont le précepte fondamental était l'obéissance absolue à la *loi*, quelle qu'en fût l'application. Il ne voulut pas démentir en un instant les principes qui avaient réglé sa vie entière, ni porter la moindre atteinte à sa réputation. Il y aurait beaucoup à dire sur ce sujet; ce qu'on ne peut s'empêcher d'admirer, c'est ce calme philosophique, ce dédain de l'injustice, ce mépris de la mort, cette inébranlable résolution, qui ne laissent aucune prise à la faiblesse humaine. D'autres

ont été les martyrs du dogme, Socrate fut le martyr de la morale.

Socrate avait élevé ses idées jusqu'à l'unité de Dieu ; cette première idée l'avait conduit à l'espérance d'une vie meilleure. Le développement de cette grande pensée forme le sujet du Phédon. J'ai relu tout ce dialogue avec la plus profonde attention, et je ne pense pas que l'esprit humain puisse aller au-delà des hauteurs où le génie de Platon s'est reposé; je suis bien aise de me trouver d'accord sur ce point avec M. Cousin, que j'avais perdu de vue, et que je retrouve avec plaisir.

Je veux lui dire combien, dans ces heures solitaires, où le temps s'abat généralement de tout son poids sur le captif, séparé des doux objets de ses affections, et dont les regards ne s'arrêtent que sur des grilles inflexibles, j'ai trouvé de charme dans la lecture de son Platon. En parcourant ces grandes pages marquées du sceau de la sagesse antique, étincelantes de traits sublimes, j'oubliais l'injustice des hommes, les attaques envenimées de

la calomnie, les odieuses fureurs de l'esprit de parti; je m'oubliais moi-même, et les heures, devenues légères, fuyaient d'un vol rapide.

—

MÉDITATION.

Tout se mesure par l'opinion, et l'opinion offense plus que le mal, et notre impatience nous fait plus de mal que ceux dont nous nous plaignons.
CHARRON, *De la sagesse*, liv. III, chap. 20.

Peu de gens dans le monde se donnent la peine de réfléchir. Une constante succession d'objets nouveaux distrait la pensée; elle erre librement au dehors et ne se fixe nulle part; les apparences lui suffisent, mais la concentration fait sa force, et on l'obtient plus facilement en prison qu'ailleurs : c'est un avantage dont je jouis en ce moment, et j'en profite, quoique je ne l'aie pas sollicité.

Ce qui occupe le plus souvent ma pensée, c'est de savoir jusqu'à quel point je dois m'affliger de ma situation. Nul doute qu'on n'ait

voulu m'infliger une peine en m'envoyant à Sainte-Pélagie; mais si je n'éprouvais aucune peine, si dans mon étroite cellule j'avais l'esprit aussi tranquille que lorsque je *méditais* dans mon cabinet, si j'étais assez téméraire pour déclarer que je ne suis nullement puni, cette déclaration ne pourrait-elle pas être regardée comme un acte de révolte envers la justice. La subtilité de l'interprétation est poussée si loin aujourd'hui, qu'il faut peser toutes ses expressions avec sollicitude. Je ne hasarderai plus un verbe, je ne lâcherai pas une particule sans examiner auparavant s'ils ne renferment pas quelque chose de venimeux dont, au premier coup-d'œil, je ne m'étais pas aperçu, précaution très utile pour les écrivains libéraux.

Il n'y a point de belles prisons. Cela est exactement vrai; je ne ferai pas même d'exception pour Sainte-Pélagie. On peut, sans trop aimer les jouissances du luxe, désirer une autre demeure. C'est dans cette maison qu'on recevait autrefois des femmes qui, rassasiées, ou plutôt lassées d'une vie licencieuse,

sacrifiaient volontairement leurs habitudes au désir du repos. On les nommait *filles de bonne volonté.*

Madame Beauharnais de Miramion, fondatrice de l'établissement, était plus occupée du salut de leurs âmes que des commodités de leur logement. J'ignore quelles sont les saintes filles qui, avant moi, ont occupé ma cellule; elles ne devaient pas être difficiles en fait d'habitation. Tout a bien changé depuis madame de Miramion; il n'y a plus à Sainte-Pélagie de reclus de bonne volonté.

Mais je considère qu'en quittant ce réduit je me retrouverai dans mon logis, et que je saurai en apprécier tous les agréments. Je l'habitais avec indifférence : c'était une chose toute simple; j'avoue même, avec quelque honte, qu'en le comparant aux somptueux appartements, aux magnifiques hôtels des divers quartiers de Paris, je le trouvais tout-à-fait mesquin. Maintenant je pense à ma maison avec complaisance; elle est commo-

de, délicieuse, d'un goût parfait; j'y rentrerai avec plaisir; je voue même un sacrifice à mes dieux pénates. C'est pourtant Sainte-Pélagie qui a changé en palais ma modeste demeure : n'est-ce pas là une espèce d'enchantement?

Si un philosophe du dernier siècle, un peu trop oublié dans celui-ci; si Robinet n'avait pas inventé le système des compensations, je crois que j'aurais eu cet honneur, et c'est à mon nouveau séjour que je le devrais. Sainte-Pélagie ne présente pas un inconvénient qui ne soit balancé par quelque avantage. J'ai donné quelques développements à cette idée, et j'y reviens avec plaisir.

Je ne jouis pas du charme qu'on éprouve lorsque la nature se revêt de sa plus riante parure. La linote et le pinson ne viennent point égayer mon réveil; c'est tout au plus si quelque moineau effronté s'abat dans le préau de la prison pour y dérober quelques bribes de pain des captifs. L'aspect des plaines verdoyantes, de l'émail varié des fleurs de la sai-

son, ne réjouit point mes yeux. Cela est vrai, cela est triste; mais ma femme ou ma fille m'apporte un bouquet de roses que je place auprès des grilles de ma fenêtre; ces roses, qu'en d'autres temps j'aurais regardées sans émotion, me deviennent chères; je respire leur parfum avec délices, je m'extasie sur leur fraîcheur, et je les conserve avec un soin extrême. Croyez-vous que de telles sensations n'aient pas leur prix?

Je suis éloigné de mes amis; mais ils viennent me voir; leur visite est presque un bienfait, et me donne le plaisir de la reconnaissance. Rien n'aiguise la sensibilité comme le séjour de la prison; les plus simples communications ont alors leur charme. Ce n'est qu'en prison qu'on peut s'entretenir avec intérêt du beau temps et de la pluie. Quant à la guerre d'Espagne, nos murs ont d'excellentes oreilles: taisons-nous!

La liberté même, je n'en connais bien la valeur que depuis que j'en suis privé. Autrefois, je l'aimais comme une chose bonne en

elle-même ; c'était une espèce d'instinct. J'en jouissais comme de l'air qu'on respire, sans m'en apercevoir. J'avais besoin d'une détention pour l'apprécier dignement. Aujourd'hui j'aime la liberté avec passion ; j'en connais d'une manière positive tous les avantages. Nous avons parmi nous des hommes qui, dit-on, n'ont aucun penchant pour *elle*, et se déclarent même ses ennemis. On cherche à détruire leur erreur, à leur démontrer qu'il vaut mieux être libre sous des lois justes qu'esclave des caprices de l'arbitraire. Peine inutile ! Je connais un meilleur moyen de persuasion. Qu'on me les place pour un mois à Sainte-Pélagie : je réponds qu'au *bout* de ce temps, ils en sortiront enthousiastes de la liberté. M. Madrolle lui-même n'y résisterait pas ; ce serait pour ce publiciste une épreuve salutaire.

Autre compensation que j'oubliais, on ne lit bien qu'en prison. Jusqu'ici j'ignorais le charme d'une lecture de captif. J'avais le goût difficile ; il me fallait des livres choisis avec soin ; j'en dédaignais beaucoup que j'exilais

sans pitié dans quelque recoin obscur de mes tablettes : aujourd'hui je suis bien changé ; tout ce qui peut précipiter la course du temps m'est devenu précieux ; les ouvrages médiocres me paraissent bons, et les bons je les admire jusqu'à l'enthousiasme. Le moindre livre qui me tombe sous la main me devient utile : je serais capable de dévorer jusqu'aux *harangues parlementaires* de M. de Puymaurin.

Ensuite, nous avons nos plaisirs particuliers. Nous vivons avec des hommes dont quelques uns sont de très bonne compagnie, qui causent bien, et nous entendent parfaitement. On trouve à Sainte-Pélagie des personnes qui seraient bien placées dans les salons les plus polis de la Chaussée-d'Antin. Nous jouissons ainsi d'une conversation aimable, et souvent remplie d'intérêt. Il est une autre compensation dont je n'ose parler, parce qu'elle est toute matérielle et n'a rien de romantique. J'étais renommé pour ma tempérance : eh bien, depuis ma réclusion, je me surprends à aimer les bons morceaux, et à gronder contre Len-

fant (1) lorsque ses mets ne sont pas exquis. En vérité, je ne me reconnais plus : je me croyais stoïque, et me voilà presque épicurien.

L'énumération des avantages de la prison m'entraînerait trop loin; je finirai par le plus important de tous. La prison donne du relief à un homme de lettres; elle le tire de pair, et le met sur une espèce de piédestal; elle vous donne une date précise dont il est agréable de se servir. Si Dieu me prête vie, je ne manquerai pas de dire, en parlant des événements passés : « C'était un an, deux ans, trois ans après ma prison de Sainte-Pélagie. » Car il ne faut pas croire que je sois humilié de ma détention : je m'en fais un titre de gloire, et, à défaut d'autre, je me contente de celui-là ; l'envie la plus acharnée ne pourra me l'enlever. On me traite comme on a traité les plus grands hommes : c'est quelque chose, et le seul rapprochement me fait plaisir.

---

(1) Restaurateur de Sainte-Pélagie, qui aurait mérité de l'être au Palais-Royal.

Cependant, malgré toutes les délices de Sainte-Pélagie, je commence à compter les jours: ils sont si beaux au mois de mai! Il me semble que ce mois favorisé des cieux, et qui me paraissait autrefois si court, est d'une longueur démesurée. Est-ce que le Temps aurait mis dans son horloge plus de sable qu'à l'ordinaire? Je me surprends même à calculer les heures, occupation peu convenable de la part d'un aspirant à la philosophie. J'aurais pu cacher cette faiblesse, mais à quoi cela m'eût-il servi? tant de gens l'auraient devinée!

LA DERNIÈRE SEMAINE.

> La coutume maîtrise nos âmes, nos créances, nos jugements, d'une très injuste et tyrannique autorité.
>
> CHARRON, *De la sagesse*, liv. II, ch. 8.

19 mai 1823.

Le mois de ma détention est sur le point d'expirer ; demain je verrai s'éclaircir le front soucieux du gardien de Sainte-Pélagie ; il m'ouvrira cette porte massive que sa main docile avait fermée sur moi ; demain je me séparerai des compagnons de captivité dont j'ai partagé le sort, et dont j'emporterai le souvenir. Souvent, lorsque je respirerai un air pur, lorsqu'il m'arrivera de parcourir les riants coteaux de la Marne, ma pensée reviendra dans ce séjour de mélancolie, dans cette obscure enceinte, où des hommes esti-

mables, victimes de nos divisions politiques, attendent l'époque de leur liberté. Puisse le temps passer légèrement sur eux ! puissent-ils recevoir les consolations de l'amitié, et puiser un nouveau courage dans l'espérance d'un meilleur avenir !

Pourquoi l'homme n'éprouverait-il pas les mêmes sentiments lorsque, parvenu au déclin de l'âge, son âme est sur le point d'échapper à sa prison terrestre ? Il plaindrait les parents, les amis qu'il laisserait derrière lui, et qui, au milieu des joies trompeuses et des peines réelles de la vie, auraient encore à subir quelques années de captivité. Croyons que dans ce moment l'âme humaine, où naît et vit la pensée, jouit enfin de sa liberté ; que la mort, comme un geôlier complaisant, lui ouvre l'entrée de ce monde invisible, dont les esprits dégagés des formes matérielles peuplent, dit-on, l'immensité. Ainsi s'évanouiraient les fantômes qui, à cette heure suprême, poursuivent notre faiblesse. Nous nous séparerions de nos amis comme un prisonnier, sur le point d'être libre, prend congé des cap-

tifs dont la délivrance n'est pas éloignée, et qu'il a l'espoir de retrouver un jour; il n'y aurait ni amertume dans les larmes, ni désespoir dans le cœur.

Il n'y a dans la prison, comme dans la vie, que deux grandes époques, l'entrée et la sortie. Les premiers jours de l'une, comme les premières années de l'autre, paraissent interminables; mais lorsque vous êtes arrivés à un certain période, ils se précipitent avec une extrême vitesse. La dernière semaine de la prison, comme la dernière saison de la vie, s'écoule rapidement, et ne laisse dans la mémoire que des traces fugitives. Alors on ne compte pas plus les jours que le vieillard ne compte les années. Je voudrais qu'on m'expliquât clairement ce phénomène.

Si les hommes regrettent la vie, c'est qu'ils ont contracté des habitudes invétérées qu'on a bien définies en les appelant une seconde nature. Le temps serre les liens qui nous attachent à nous-mêmes; plus l'imagination perd de sa force et l'esprit de ses ressorts, plus

l'existence, purement animale, acquiert d'ascendant. De là vient que, dans la jeunesse, la mort inspire moins d'effroi que dans l'état même de caducité; la vieillesse chérit et ménage la vie, comme un avare le trésor où son cœur est placé. Le jeune homme, fier, ardent, généreux, risque avec enthousiasme son existence pour son pays, pour la gloire, pour l'amour; mais combien ne voit-on pas de vieillards vivre uniquement pour eux-mêmes. Il n'y a plus d'expansion dans leurs sentiments; ils voient tomber à côté d'eux, avec une glaciale indifférence, leurs anciens amis, et jusqu'à leurs propres enfants. Il n'y a de séparation pénible pour la décrépitude que celle qui l'arrache de cette terre, où elle semble avoir pris racine. C'est un mot profond que celui que Molière a mis dans la bouche de son vieil avare.

« Il faudra vous assommer, lui dit Frosine : vous mettrez en terre et vos enfants, et les enfants de vos enfants.

» — Tant mieux, » répond Harpagon.

On a fait des observations du même genre sur des captifs qui, après avoir passé un temps considérable dans leur prison, ne voulaient plus en sortir. J'ai entendu raconter par un de mes amis l'histoire d'un homme qui, pendant cinquante ans, avait été renfermé dans la forteresse de Pierre-Encise, près de Lyon. L'ordre arrive enfin de le rendre à la liberté; mais cet homme s'était fait à sa prison; il avait pris des habitudes qu'il lui aurait été pénible de rompre; il redoutait d'entrer dans un monde inconnu, où il ne retrouverait aucune connaissance, aucun ami, et où il serait forcé de donner un nouveau cours à ses idées. Cette perspective le rendait malheureux; toute réflexion faite, il refusa la liberté, et supplia qu'on lui permît de rester à Pierre-Encise. Cette faveur lui fut accordée : il aimait la prison, comme un vieillard aime la vie.

Je ne suis pas encore assez familiarisé avec la captivité pour éprouver un pareil sentiment; je ne regretterai point Sainte-Pélagie. J'éviterai même d'y rentrer, si cela est possi-

ble pour un écrivain libéral, dans le temps où nous sommes. Mais l'on me dira :

Qui vous force d'écrire? Qui vous oblige d'imprimer vos pensées? Vous connaissez le péril, et vous y courez! Quelle est donc cette manie qui vous met sans cesse la plume à la main, qui vous expose aux commentaires du parquet et aux traits malins de la critique?

Je répondrai tout simplement que c'est l'habitude; je ne connais pas de meilleure raison. J'ai pris l'habitude de penser, et de publier mes pensées bonnes ou mauvaises; je les donne pour ce qu'elles valent. Je profite des conseils lorsqu'ils viennent d'une critique raisonnable et impartiale; je fais peu d'attention à l'injustice et à la malignité. D'ailleurs ne m'a-t-on pas dit que j'étais libre de publier mes opinions? J'entends bien que cette liberté n'est pas de la licence : aussi, je respecte tout ce qui est respectable; mais j'use ensuite pleinement de mon droit légal. Quand j'ai dans la tête une pensée que je crois utile, elle me tourmente jusqu'à ce

qu'elle en soit sortie et qu'elle ait vu le jour. Que puis-je faire à cela?

Cette habitude insurmontable m'a suivi à Sainte-Pélagie, et je n'en suis pas fâché: elle a rempli quelques moments qui auraient pesé sur moi; elle m'a fait oublier une situation dont la nouveauté, ce qui est assez rare, n'a point de charmes. Il faut une occupation dans la solitude; la mienne est d'écrire. Je suis placé entre deux sous-officiers d'un fort aimable caractère; ils se sont aussi donné une tâche, et se plaisent à élever des serins. Je les ai vus avec intérêt soigner leurs couvées et nourrir leurs petits oiseaux avec sollicitude.

Voilà, me direz-vous, une occupation bien frivole.

Vous vous trompez: elle fixe les idées, et c'est beaucoup dans la captivité. Pour moi, je ne changerais pas ces douces occupations pour celles d'un procureur-général.

Que me parlez-vous de soins importants

dans la vie? L'orgueil de l'homme grossit tout à ses yeux ; et cependant Salomon a eu raison de dire que tout est vanité.

« Je veux être immortel, » me dit ce poète qui compose laborieusement une *trilogie*, ou qui se tourmente sur un poème épique.

Eh! mon ami, fais des vers ou de la prose si cela t'amuse, mais laisse là ton immortalité ! Crois-tu qu'il soit bien sûr qu'Homère lui-même soit immortel ? as-tu pensé aux grandes catastrophes qui menaçent continuellement notre pauvre petit globe, aux invasions de la barbarie, à l'irruption de l'ignorance ? Crois-tu que la race des Omar soit éteinte ? Qui t'a dit que dans vingt ou trente mille ans d'ici il serait question de ce qui nous semble aujourd'hui si précieux ; qu'on trouverait sur la terre des bibliothèques, des athénées, des professeurs de latin ou de grec? Si quelques livres surnagent dans le naufrage universel, peut-on savoir ceux que le hasard épargnera ? C'est peut-être un ouvrage inconnu, même aux bibliomanes, qui

charmera nos arrière-petits-neveux. Tu vois cet enfant qui effeuille des roses : il est plus sage que toi.

Les découvertes des voyageurs modernes nous ont appris que les vestiges d'une civilisation oubliée existaient en Égypte ; que l'intelligence humaine s'arrêtait devant cette langue des hiéroglyphes, sans cesse interrogée, et qui reste muette comme le marbre où elle est gravée. Ce qui est arrivé une fois ne peut-il pas arriver encore ? Nul doute que, dans ces temps, privés de souvenirs, il n'existât des hommes avides de gloire et d'immortalité ; ils ont pensé, ils ont écrit, ils se sont légués à un avenir qui ne les connaît pas, qui *jamais* ne les connaîtra. Soyons donc moins fiers de nos occupations ; tâchons de les rendre utiles et agréables, et laissons le reste à la fortune.

Je voudrais fondre l'amour de la gloire dans celui de la vertu. L'humanité y gagnerait : car, il faut bien en convenir, ce que nous nommons stupidement la gloire coûte aux nations

beaucoup plus qu'elle ne vaut. Je le dis à regret, car je ne suis pas encore tout-à-fait guéri de ce sot préjugé qui nous fait voir de la gloire dans le gain d'une bataille, où la justice est souvent du côté des vaincus. Je sens que j'ai tort; mais que les progrès de la raison sont lents et difficiles ! Une seule idée fausse peut être le fléau des sociétés. Si l'homme avait une dose suffisante de bon sens, il n'attacherait la gloire qu'à des actes éclatants d'humanité, de justice, qu'aux œuvres de génie empreintes d'une bonne morale. J'accorderais volontiers de la gloire aux rois qui épargneraient le sang des peuples, aux guerriers qui ne combattraient que pour la défense de leurs foyers, aux magistrats qui tiendraient dans un parfait équilibre la balance de la justice, aux savants qui feraient une découverte utile, aux écrivains, aux poètes, dont les nobles inspirations feraient aimer la patrie, la vertu, la liberté; je souhaiterais même que cette gloire fût immortelle pour le bonheur des hommes. Mais ces vœux ne changeront rien au cours des choses; notre civilisation est entrée dans une fausse route, elle y restera.

Je voudrais, en attendant mieux, qu'on s'occupât des êtres que la loi exile pour un temps de la société ; je voudrais qu'on se souvînt un peu que ces captifs sont des hommes, et que toute rigueur inutile exercée contre eux est un outrage à l'humanité. Qu'ils subissent leur peine, rien de mieux ; mais s'ils ne peuvent se procurer les objets de première nécessité, que la société y pourvoie ; que le caprice d'un homme, quel qu'il soit, n'aggrave point leur peine ; qu'on ne renferme point deux prisonniers dans un local déjà assez étroit pour un seul ; qu'on sépare l'homme honnête de l'homme vil ; que la haine, la vengeance, s'arrêtent du moins à la porte des cachots! Voilà des vœux désintéressés, car ce n'est pas de moi qu'il s'agit ; mais j'ai souffert des souffrances des autres. Si ces vœux étaient exaucés, je ne me rappellerais jamais sans plaisir mon passage à Sainte-Pélagie ; mais il est temps de finir : ma dernière semaine de prison est expirée ; demain je serai libre.

FIN DU TOME DEUXIÈME.

TABLE

DES

MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

NOUVELLES AMÉRICAINES.

Page

La Prison de New-York. 1
Suite de la Prison de New-York. 23
Histoire du Prisonnier de New-York. 35
Suite de l'Histoire du Prisonnier de New-York. 77 et 93
Histoire de Lawrence Baxter. 110
Le Quaker. 155
Histoire de dona Elvire. 201
Suite et conclusion de l'histoire de dona Elvire. 185

DIALOGUES DES MORTS.

Nouvelles des champs Élysées. Colonie des rois. 241
Dialogue entre deux insulaires. 271
Les trois Cardinaux. 293

Page

UN MOIS A SAINTE-PÉLAGIE.

Entrée à Sainte-Pélagie. 315
Les Ressources de la prison. 328
Le Stoïcisme. 342
La Détention. Le Doyen des voleurs. 355
Platon. Socrate. M. Cousin. 378
Méditation. 405
La Dernière Semaine. 414

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.



EN VENTE CHEZ LE MÊME LIBRAIRE

MESCHACÉBÉENNES,

POÉSIES

PAR M. DOMINIQUE ROUQUETTE.

IMPRIMERIE DE L. [illegible].
[illegible]





